Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/troismoisdhivera00xdoc

+ mon excellent confrère M. Darembert
Hommage de sympathie de
l'auteur
Dr Gaveau

JOURNAL HUMORISTIQUE

D'UN

MÉDECIN PHTHISIQUE

DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVES.

TROIS MOIS D'HIVER A ALGER

JOURNAL HUMORISTIQUE

D'UN

MÉDECIN PHTHISIQUE

PAU — DAX — ALGER

DU CHOIX D'UNE STATION HIBERNALE

PAR

LE DOCTEUR X***

PARIS

G. MASSON, ÉDITEUR

LIBRAIRIE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Place de l'École-de-Médecine, 17

1876

AVIS AU LECTEUR.

Je viens de faire l'histoire de ma vie pendant trois mois. Si je la livre à la publicité, ce n'est pas que je désire être lu par beaucoup de personnes; je tiens seulement à ce que mon livre tombe entre les mains de ceux qui souffrent comme moi. La phthisie est un terrible ennemi, qu'il est difficile de vaincre; l'on y parvient pourtant, par une lutte de tous les instants.

Une de nos meilleures armes est le changement de climat pendant l'hiver. Si je

publie ce livre, c'est pour montrer comment je m'en suis servi.

Ce qui manque surtout à l'immigrant, c'est un guide bien fait de la station hibernale qu'il a choisi. Tout ce qui a été écrit sur Alger est très-incomplet. Mais si l'on réunit mes descriptions à celles qui ont paru, je crois que désormais l'on pourra se faire une idée juste de notre belle ville d'Alger. Raconter ce que d'autres ont dit mieux que moi eût été une ennuyeuse répétition ; je ne veux être que le complément de ceux qui m'ont précédé.

Quant aux impressions intimes que j'ai révélées, elles ne sont faites, ni pour être lues, ni pour être comprises de ceux qui jouissent de la santé. L'âme seule du malade les recherchera, car elles lui appor-

teront le calme, le soulagement, l'espoir.

Pendant ces longs mois de souffrances, tous les malheureux phthisiques, au cerveau si lucide, sont réunis par un lien commun, la pensée divine. Tous reviennent à l'idée religieuse, tous comprennent l'insanité humaine et se prosternent devant la sagesse d'en haut. Ne nous plaignons pas trop, la récompense sera belle.

Ces pages ont été écrites consciencieusement; j'ai cherché à rendre service à mes nombreux compagnons de malheur; je serai heureux si j'apprends que j'ai aidé efficacement à les guérir.

JOURNAL HUMORISTIQUE

D'UN

MÉDECIN PHTHISIQUE

CHAPITRE PREMIER

La traversée de Marseille à Alger. — Le mal de mer. — Les hémoptysies.

Alger, 19 janvier 1875.

J'ai quitté les thermes de Dax le 9 janvier. Mes bons amis et confrères, les docteurs Larauza et Raillard sont venus me conduire à la gare. C'est avec peine que je leur ai dit au revoir, peut-être adieu. Je laisse un climat dont je connais la douceur, et dont j'ai déjà éprouvé les bons effets; que vais-je trouver à Alger?

Enfin, il m'est impossible de vivre plus longtemps au milieu des inondations de l'Adour. Cette humidité toute exceptionnelle de l'année, commence à m'être nuisible et mon esprit inquiet

me pousse à partir. A peine en chemin de fer, à peine parti de Dax, je suis pris d'un étrange malaise; je m'endors d'un sommeil pesant, plein de rêves fatigants, et cet état ne cesse qu'à mon arrivée à Bordeaux.

De Bordeaux à Marseille, mon voyage a été excellent, et là j'ai retrouvé mon vieux camarade d'internat, le docteur Van-Gaver, médecin en chef des hôpitaux de Marseille, que je n'avais pas vu depuis dix-huit ans. Quels bons souvenirs de salle de garde nous avons rappelés! Retenu par les exigences d'une magnifique clientèle et l'amour d'une nombreuse famille, il n'a pas revu Paris. Aussi quelle fête ne fait-il pas à ses anciens collègues de passage à Marseille!

Il venait de voir deux de nos amis communs, les professeurs Verneuil et Trélat : c'était, disait-il, une année de bonheur pour lui.

Comme à cette époque de l'année il y a généralement peu de passagers, j'avais obtenu pour nous trois, ma femme, ma nièce et moi, une cabine à quatre couchettes, sur un des bateaux à vapeur de la compagnie Valéry, l'*Immaculée-Conception*. A quatre heures et demie nous étions à bord, à cinq heures et demie, aussitôt après

l'arrivée des dépêches, nous quittions le port de la Joliette. La mer était calme, le ciel très-clair, c'est à peine si une légère brise du sud se faisait sentir. Sur l'avant, cinq cents recrues encombraient le pont; à l'arrière, nous étions quatorze passagers, parmi lesquels cinq Anglais. Tout nous faisait présager une heureuse traversée.

Ce qui effraye beaucoup de malades, ce qui inquiète même beaucoup de médecins, et les empêche d'engager leurs clients à prendre un parti décisif, c'est la peur d'une traversée qui, en hiver, peut durer de quarante à cinquante heures. « Vous aurez le mal de mer, dit-on; ne vous embarquez pas. Vous pouvez être certain que les vomissements ramèneront des crachements de sang, des hémoptysies dangereuses, etc. » Rien n'est plus loin de la vérité, et si je m'arrête un instant sur ce sujet, c'est qu'il est utile, je crois, de détruire cette erreur, très-généralement accréditée.

Je me trouverais, sur le bord de la mer, près d'un malade atteint d'hémoptysie, ayant quand même sous la main toutes les ressources de la pharmacie, que je préférerais le bateau du pêcheur et une promenade sur l'eau, si je savais

que mon malade est facilement pris du mal de mer. Il y a bien longtemps que notre illustre maître, Trousseau, a parlé avantageusement des vomitifs dans l'hémoptysie, mais, selon moi, il n'a pas assez généralisé cette médication.

J'ai eu, malheureusement, de nombreuses hémoptysies, dix, je crois, dans l'espace de moins d'un an. Les trois premières furent traitées par les moyens les plus variés, avec plus ou moins de succès : ergot de seigle, perchlorure de fer, digitaline, glace, sulfate de quinine, essence de térébenthine, etc.; elles durèrent en moyenne de cinq à six jours. Quand je fus pris de ma quatrième hémoptysie, j'étais à la campagne, loin de tout médecin et de tout pharmacien. Dans l'espace de trois heures j'avais expectoré près d'un litre de sang, tout me faisait craindre une perte encore plus considérable. Une dose de trois grammes d'ipéca m'amena quelques efforts de vomissement et arrêta instantanément l'hémorrhagie.

Six fois depuis j'ai eu recours au même moyen dès le début de l'hémoptysie, et, comme la première fois, le succès a été instantané. Trousseau ne voulait expliquer cette heureuse issue que par

l'action mécanique des parois de la poitrine et du diaphragme sur le poumon. Cette action est vraiment réelle, et de beaucoup la plus importante; c'est celle qui saute aux yeux, car l'effet se produit quel que soit le vomitif employé; mais pour l'ipécacuanha, depuis les travaux de MM. Claude Bernard, G. Sée et Gubler, il faut bien reconnaître que l'action de l'*émétine* sur les nerfs vaso-moteurs doit y être pour quelque chose.

Aussi, bien loin de favoriser la congestion pulmonaire, le mal de mer ne peut avoir qu'un effet contraire. Sans aller jusqu'au vomissement, l'horripilation, la nausée suffisent. Il serait curieux d'étudier l'effet du mal de mer sur la pneumonie, de le comparer au traitement de celle-ci par la méthode rasorienne, par l'émétique. Ce serait un moyen de juger comment agit vraiment le tartre stibié. Si l'on pouvait faire naître le mal de mer à volonté, qu'il serait heureux de ne plus avoir affaire au tartre stibié, dont l'administration cause quelquefois au médecin tant d'ennuis.

Les pauvres malades qui ont eu des hémoptysies redoutent énormément le retour de ces accidents. Ils comptent les jours écoulés. Voilà tant

de jours, tant de semaines, tant de mois, se dit-on; je vais donc mieux, je vais vers la guérison! Si une traversée allait me causer de nouveaux crachements de sang! Non, rassurez-vous; ne craignez pas une traversée plus ou moins longue, elle sera plutôt favorable que nuisible à votre maladie.

Cependant, je dois faire des exceptions. Les hémoptysies ne reconnaissent pas toujours une cause congestive et sont produites quelquefois par l'ulcération d'un des vaisseaux tapissant les parois des cavernes. L'on sait combien ces hémoptysies peuvent devenir dangereuses, qu'elles ont souvent amené la mort. Dans ces cas le mal de mer ne peut être que nuisible, comme toutes les actions mécaniques qui agissent sur les parois des cavernes, et déterminent la rupture d'artérioles dont les tuniques commencent à s'ulcérer. Mais, d'un autre côté, comme je n'engagerais jamais un malade porteur de cavernes à s'éloigner de chez lui, cet accident ne sera pas à craindre, puisqu'il ne sera même pas à prévoir.

Quant aux affections du cœur concomitantes à la phthisie pulmonaire, il faudrait que la maladie de cœur fût bien avancée, que l'asystolie fût bien

grave, pour empêcher une traversée. Sous l'influence du nauséisme, l'action des vaso-moteurs se fait aussi bien sentir sur le cœur que sur les tuniques musculaires des petits vaisseaux; le mal de mer devient alors un médicament *systolique*, si je puis m'exprimer ainsi. Pendant mon internat, en 1854, chez notre savant maître, Beau, j'ai vu administrer les vomitifs sous toutes les formes, dans les maladies de cœur, jamais je n'ai vu survenir aucun accident. Bien loin de là, la décongestion du poumon amenait un mieux apparent qui trompait toujours le malade et lui faisait réclamer fréquemment des vomitifs. C'est ce que Beau appelait *sa saignée;* la nouvelle génération médicale semble trop oublier les leçons de cet illustre maître, qui, bien avant les expériences et les découvertes physiologiques, avait pour ainsi dire deviné l'action de nombreux médicaments sur les nerfs vaso-moteurs; et, grâce à sa méthode, de combien de malades n'a-t-il pas prolongé la vie, au moment surtout où la saignée était en honneur !

Ainsi donc, que le malade s'embarque sans crainte. La moyenne de la traversée est de trente-huit heures; le plus souvent, au mois

d'octobre, la mer est bonne, quand même le mal de mer se ferait sentir, je répète qu'il ne peut en résulter aucun accident.

Je n'ai jamais fait de traversée durant plus de quarante-huit heures, et je n'ai jamais eu le mal de mer, même par un assez mauvais temps. J'étais donc rassuré, en montant sur le bateau, mais je l'aurais été quand même, à cause des idées que je viens d'exposer, idées qui sont chez moi à l'état de profonde conviction.

Il y a quelques mois, notre vénéré maître, M. Giraldès, a vanté les effets du chloral contre le mal de mer. J'en emportai avec moi une solution de quelques grammes, ainsi qu'une solution de chlorhydrate de morphine, pour injection hypodermique, dans le but de les essayer, si l'occasion se présentait.

Mes compagnes furent d'abord assez braves, et se sentaient, disaient-elles, un grand appétit. A peine avions-nous dépassé les îles que tout le monde se mit à table; mais au bout de dix minutes nous n'étions plus que six convives, mes chères dames avaient donné, les premières, le signal du départ. Immédiatement, je voulus essayer le chloral; je donnai à chacune d'elles, dans

l'espace d'une heure environ, deux grammes de chloral en solution. Il s'ensuivit presque deux heures de sommeil, mais d'un sommeil agité, pénible. Au réveil, les vomissements revinrent avec la plus grande intensité, et devant le dégoût qu'inspira une nouvelle dose de chloral, je ne pus en administrer davantage.

Vers minuit, comme le mal de mer persistait, j'eus recours, pour l'une d'elles, à une injection hypodermique d'un centigramme de chlorhydrate de morphine. Au bout d'un quart d'heure, le sommeil était venu, sommeil qui fut interrompu deux à trois fois dans la nuit, sans qu'au réveil le mal de mer revînt; le bienfait de la morphine se fit sentir jusque dans la matinée. Comme il faisait très-beau, ces dames restèrent sur le pont une partie de la journée, où elles purent même manger un peu. Mais dès qu'elles furent descendues dans leur cabine, le mal de mer revint plus violent que jamais. J'eus aussitôt recours, pour ma femme et pour ma nièce, à une injection de chlorhydrate de morphine d'un centigramme; le résultat fut aussi instantané et aussi satisfaisant que la veille. Cependant, vers le milieu de la nuit, ma femme se réveilla, et l'action

de se remuer amena chez elle un effort de vomissement. Ce fut tout; le sommeil prit le dessus, et le reste de la nuit se passa sans aucun accident.

Je ne sais si ce moyen a été employé. En tout cas, je ne le connaissais pas, et j'invite mes confrères qui me liront à l'essayer à l'occasion. Les injections hypodermiques de morphine sont sans danger, pourvu que l'on ne dépasse pas une certaine dose. Il sera curieux d'étudier, dans ces cas, l'effet de la morphine sur l'action de vomir; car, fort souvent, la morphine, en injection hypodermique, provoque le vomissement, à ce point que, dernièrement, notre ami, le professeur Luton, de Reims, la préconisait en injection comme excellent vomitif dans les indigestions dans les cas où l'administration d'un vomitif par la bouche était impossible.

Peu importe que le succès soit dû au sommeil provoqué ou à une action spéciale de la morphine sur le pneumogastrique; on ne doit considérer ici que le résultat obtenu. Ce qu'il y a de certain, c'est que la morphine a donné un sommeil excellent et prolongé, que, pendant tout ce temps, il n'y a eu aucun signe de mal de mer. Si je dois croire tous ceux qui ont eu le mal

de mer, et qui en parlent de la façon qu'on sait, combien seraient-ils heureux d'être maintenus plusieurs jours dans un sommeil complet et de débarquer sans connaître ce mal tant redouté! Tous les paquebots ont maintenant un médecin à bord; c'est aux médecins qu'il appartient d'étudier et de résoudre cette question. Du reste, il n'y a qu'eux qui puissent se servir avec intelligence et sans danger des injections hypodermiques[1].

Quant à moi, je ne ressentis aucun malaise. L'air de la mer avait excité mon appétit, je mangeai certainement plus que de coutume. Cependant le dîner ne fut pas d'un confort bien remarquable, et nos deux repas du lendemain laissèrent beaucoup à désirer.

Le capitaine Prèves, qui est aussi aimable et aussi complaisant pour ses passagers, que vigilant et très-apprécié dans la direction de son navire, mit la faute de la mauvaise cuisine sur l'encombrement du pont par les cinq cents re-

1. *Marseille, 22 avril.* — Je viens de faire, sur le magnifique steamer des Messageries maritimes, *le Saïd,* la traversée d'Alger à Marseille, en trente-trois heures. La mer a été un peu dure et presque tous les passagers ont été malades. Ma femme et ma nièce n'ont pas manqué à leur habitude, et dès leur arrivée sur le bateau, il a fallu qu'elles se

crues que le bateau transportait. J'ai vu faire la cuisine des recrues comme celle des passagers; elles étaient toutes deux fort mauvaises et se valaient bien. Mais ce n'est pas chose nouvelle, et il est malheureux que la compagnie Valéry, si remarquable sous tout autre rapport, ne sache pas se distinguer dans une question aussi importante que celle de la nourriture des passagers. L'administration ne doit pas compter que tous auront le mal de mer, et l'ennui de la traversée, pour ceux qui se portent bien, est combattu par l'espoir d'un bon dîner.

Je vais maintenant indiquer les précautions à prendre pendant la traversée : Si le mal de mer arrive, que l'on n'ait aucun moyen de soulagement à sa disposition ou qu'aucun moyen ne

mettent au lit. Sous l'influence de deux injections de chlorhydrate de morphine, d'un centigramme chaque, les vomissements ont fait place au sommeil, et elles sont arrivées à Marseille presque sans s'en douter. Quand elles se réveillaient par instant, la nausée revenait, si elles faisaient quelque mouvement, mais c'était peu de chose et le sommeil les reprenait presque aussitôt.

Voilà donc deux observations bien concluantes. C'est à mes confrères qui s'embarqueront, on à ceux des steamers de continuer ces expériences et d'assigner à ce moyen sa valeur réelle.

réussisse, le mieux est de rester couché et de souffrir patiemment. Si le temps le permet, il arrive souvent que le grand air soulage. Il faudra, dans ce cas, faire installer un fauteuil sur le pont, à l'abri du vent. Dans les bateaux de la compagnie Valéry, la meilleure place est à l'arrière, près de la roue du gouvernail. L'on est là complétement à l'abri et garanti contre la brise par le salon des premières qui est bâti sur le pont.

Ce sont les refroidissements que l'on doit surtout chercher à éviter; aussi faudra-t-il s'abstenir de monter sur la passerelle ou sur la plate-forme. Du reste la plate-forme (elle n'existe pas chez tous les steamers) est malsaine pour ceux qui toussent, à cause de la fumée de la cheminée que l'on y respire, surtout lorsque le vent est debout. Lors même que le vent est de côté ou d'arrière, le sillage du navire dans l'air entraîne toujours à l'arrière des particules de charbon, et ces particules occasionnent parfois des toux violentes, je le sais, malheureusement, par expérience personnelle.

Il faudra donc, autant que possible, chercher les endroits où il n'y a pas de vent; tantôt à l'arrière et sur les côtés, efficacement protégés

par le salon, lorsqu'il est construit en *roof* sur le pont ; tantôt auprès des machines et des cuisines, dont l'élévation au-dessus du pont peut rendre le même service.

Le froid aux pieds est très-fréquent et peut s'expliquer : d'abord, par le défaut d'exercice, ensuite par un peu de congestion cérébrale, qui existe même chez ceux qui n'ont pas le mal de mer ; le froid aux pieds, dis-je, sera combattu par des pédiluves très-chauds, de quelques minutes. L'immersion subite des pieds dans l'eau froide serait bien préférable, mais le défaut d'espace pour se promener empêche la réaction de se produire comme il le faudrait. On peut toujours le faire sans crainte de faire tousser, alors les pieds doivent à peine rester dix secondes dans l'eau froide.

Si j'insiste tellement sur le froid aux pieds, c'est que les pauvres malades qui toussent me comprendront bien, et c'est surtout pour ceux-là que j'écris.

CHAPITRE II

Arrivée à Alger. — La recherche d'un logement. — Mésaventures d'un arrivant.

La journée du 13 janvier fut magnifique, et la mer, devenue d'un calme parfait, permit aux passagers malades de passer quelques heures sur le pont. A dix heures, les côtes de Minorque étaient signalées; à onze heures, nous passions tout près de Ciudadella, dont nous distinguions parfaitement les édifices avec nos longues-vues, et qui est dominée par la masse énorme de sa cathédrale. Majorque nous apparut un peu confuse au loin. Au nombre d'une dizaine, des marins de l'équipage, tous Corses, font de la musique sur le pont et des danses s'organisent parmi les recrues. Les côtes des Baléares disparaissent, nous saluons le ciel bleu et le soleil ardent des rivages africains.

Le capitaine Prèves nous dit, le soir, que

nous arriverions vers sept heures du matin. Aussi, le 14 à cinq heures, étais-je levé et sur le pont; à cinq heures et demie, nous apercevions les feux du cap Cascine et du cap Matifou. A sept heures, nous commencions à distinguer la ville; le soleil se levait, argentant de ses feux Notre-Dame-d'Afrique, et le sommet de la montagne couronné de blanches maisons, tandis que la brume couvrait le reste de la cité algérienne. L'éclairage successif de la ville par le soleil, dont les rayons faisaient descendre peu à peu le rideau de brume, fut pour moi un spectacle merveilleux et enchanteur. J'avais désiré depuis si longtemps aller à Alger, mon arrivée se faisait dans des conditions tellement choisies pour la voir sous un de ses plus beaux aspects, que, malgré le vent et le froid un peu humide du matin, je restai tout le temps sur la passerelle avec le capitaine et ses officiers.

Nous entrons dans le port, nous nous amarrons aux bouées, le navire est immobile; enfin, nous sommes arrivés.

Une foule de canots entoure le steamer; c'est d'abord le canot du service de santé, de qui notre débarquement dépend. Heureusement que per-

sonne n'est malade à bord et que nous avons laissé Marseille sans épidémie ; puis c'est le tour des dépêches, enfin celui des voyageurs.

Nous touchâmes le quai; au milieu d'une foule d'Arabes qui s'empressaient de nous offrir leurs services, j'en pris un jeune et me fis conduire à l'hôtel de la Régence, hôtel que l'on m'avait désigné comme un des meilleurs d'Alger.

C'est là que les tribulations du voyageur commencent, tribulations d'autant plus pénibles que l'on est malade et qu'elles peuvent durer longtemps avant que l'on ait trouvé à s'installer convenablement. Si je m'étends un peu sur ce sujet, c'est pour pouvoir être utile à ceux qui, comme moi, viendront à Alger, et tâcher de leur éviter bien des ennuis.

Comment se fait-il que sur chaque bateau qui arrive, sur le quai, sur les escaliers qui montent du port à la ville, il ne soit pas distribué, gratuitement ou non, un indicateur des hôtels et des maisons meublées, avec les vacances qui se produisent chaque jour? Comment se fait-il que, si les intéressés ne savent pas s'entendre pour si peu de chose, la municipalité ne prenne pas l'ini-

tiative d'une mesure si utile pour les voyageurs et pour elle?

A entendre tous les Algériens, Alger ne vit que par les étrangers, par les malades qui viennent y passer l'hiver, et son avenir est surtout dans l'espoir que dans quelques années cette station hibernale, mieux connue et mieux appréciée, pourra rivaliser avec Pau et Nice, ces deux grands *sanatoria* de l'Europe.

Je crois à l'avenir d'Alger, et ce que j'écris dans ce moment pourra peut-être y contribuer pour quelque chose. Mais je dis aux Algériens : En grâce, formez une commission, un syndicat privé ou officiel qui supprime pour l'arrivant les ennuis et les fatigues d'une trop longue recherche.

Sortez donc de votre apathie. Soyez en général plus affables, plus prévenants, moins jaloux les uns des autres, vous arriverez à l'accomplissement de vos désirs. Ne laissez pas à des étrangers le mérite et le bénéfice de tout faire.

Ainsi, dans ce moment, il est question de terminer le magnifique boulevard de la République, et de construire à son extrémité gauche, près du fort Bab-Azzounn, un grand hôtel, un grand établissement, où les malades pourront

avoir tous les soins désirables. Oui, cela se fera, ces plans s'exécuteront, mais avec de l'argent anglais, des souscriptions anglaises, avec les mœurs, les usages, les coutumes, l'alimentation, la médecine anglaise. Les Anglais seuls y iront, car les Français, surtout les malades, ne peuvent vivre qu'au milieu de Français; les bénéfices directs et les plus considérables de l'entreprise passeront en des mains étrangères, tandis que la ville d'Alger et ses habitants ne profiteront que de bénéfices minimes et indirects.

En parlant du choix d'une habitation, je reviendrai plus tard sur ce sujet; en attendant, je désire être utile par les quelques renseignements que je vais donner.

Tous les hôtels étaient pleins, leurs maîtres, insolents de leur bonne fortune actuelle, daignaient à peine nous répondre et nous renseigner; ce n'est qu'avec grand'peine que nous trouvâmes à nous loger à l'hôtel de l'Europe, sur la place Bresson. Encore ne pûmes-nous avoir que des pièces mal exposées et donnant sur des cours profondes, de vrais puits.

Il y a à Alger, trois grands hôtels de premier ordre : l'hôtel d'Orient, le premier, sur le bou-

levard de la République; c'est un magnifique palais, dont la vue vous frappe dès que vous l'apercevez du pont du steamer. L'hôtel de la Régence, sur la place du Gouvernement, et l'hôtel de Paris, rue Bab-el-Oued. Puis viennent les hôtels de second ordre : les hôtels de France, de la Marine, de Genève, de l'Europe, etc.

Le voyageur malade devrait, avant de s'embarquer à Marseille, s'il n'est pas assez riche pour avoir un courrier, s'assurer télégraphiquement d'un logement à l'un de ces hôtels. Malheureusement les frais de quelques dépêches arrêtent trop fréquemment les bourses moyennes. Pourtant, aucune dépense ne peut être plus utile; et que le pauvre malade se sentira heureux, en débarquant, de trouver une bonne chambre et un bon lit pour se reposer des fatigues de la traversée! En tout cas, il ne faut pas se laisser conduire à pied par un de ces commissionnaires arabes qui vous assiégent dès que vous quittez le canot. Il faut prendre une voiture à la douane et se faire conduire successivement dans les hôtels que l'on aura choisis. La montée à pied des magnifiques escaliers qui conduisent à la place du Gouvernement est quelque chose de fort pénible.

Il y a cent marches à gravir, c'est un effort trop considérable pour nos poitrines délicates. Je les ai pourtant gravies, et rapidement, le jour de mon arrivée, car, dans mon ignorance, je me fis conduire par un commissionnaire arabe. C'était un jeune gars, bien découplé, qui ne voulait pas entendre parler de voiture, prétendant que tous les hôtels se touchaient ; tout cela dans la crainte d'être renvoyé, et de me faire seulement guider par le cocher. Comme il faisait semblant, je crois, de ne pas comprendre le français, je dus me résigner.

Dès que l'on aura trouvé à s'installer convenablement dans un hôtel, le mieux sera d'y rester pendant quelques jours, de façon que l'on ait bien le temps de s'informer et de chercher avant de se décider dans le choix d'un appartement.

C'est surtout sur la place du Gouvernement, rue de la Marine, rue de la Lyre, rue Bab-Azzounn, place Bresson, rue et rampe de Rovigo, rue d'Isly et quartier d'Isly que sont situées les maisons meublées. C'est donc par ces quartiers qu'il faudra commencer à diriger ses recherches.

Revenons à mes aventures.

Après avoir déjeuné à l'hôtel et pris quelques

moments de repos, j'aurais dû suivre les conseils que je viens de donner. Mais il n'est guère dans ma nature, surtout depuis que je suis malade, d'écouter les bons conseils et de ne rien précipiter. Malgré les représentations de ma femme et de ma nièce, je me mis aussitôt à parcourir en voiture les rues de la ville, me faisant arrêter devant toutes les maisons où des écriteaux m'annonçaient des appartements meublés à louer. J'entrai dans plus de trente maisons, je montai plus de mille marches d'escalier. Je ne m'en apercevais pas, à peine étais-je essoufflé, tandis que trois jours auparavant, à l'hôtel Noailles, à Marseille, il fallait me reposer deux fois pour monter au premier étage. Que l'esprit mène donc bien la bête, même malade, lorsqu'il le veut !

Enfin je tombe sur une brave demoiselle, Mlle Gauthier, qui, il y a une dizaine d'années, avait logé et soigné, comme une mère, disait-elle, deux anciens amis et camarades d'internat. L'un, le docteur Poisson, venu ici pour se guérir d'une phthisie commençante, s'y trouva bien, s'y installa, et, en peu de mois, s'y créa une très-belle clientèle. C'était là le danger. Très-recherché; voyant son état s'améliorer chaque jour,

il travailla trop, et au lieu de fuir Alger pendant l'été, il y supporta les grandes chaleurs. L'imprudent paya cher sa trop juste ambition; les accidents tuberculeux reparurent, il fut rapidement emporté dans la troisième année de son séjour ici.

L'autre, le docteur P..., atteint d'une laryngite chronique et présentant tous les signes d'une bronchite suspecte, passa deux hivers à Alger et y trouva une guérison complète. Il est maintenant professeur agrégé à l'école de médecine de Paris et médecin des hôpitaux.

Après mille bavardages sur ces deux médecins, Mlle Gauthier me conduisit rue de Rovigo, n°s 11 et 33. Elle avait là un appartement assez convenable, très-grand, dont la moitié seulement était occupée par le chef du consistoire protestant de la ville d'Alger, M. le pasteur Rocheblave. M. et Mme Rocheblave venaient de se marier et attendaient avec impatience que la maison qu'ils devaient occuper fût complétement réparée et meublée.

Je copie ces notes quatre mois après les avoir écrites; disons tout de suite que nous eûmes avec eux les relations les plus agréables. Ils nous

comblèrent, nous étrangers et malades, de mille prévenances dont je leur serai toujours reconnaissant.

L'appartement situé au premier au-dessus de l'entresol avait un long et large balcon et dominait le port et toute la rade d'Alger. C'était une magnifique position. L'appartement me convint, d'autant plus que l'étage supérieur était occupé par mon ami, le docteur Gros, entre les mains duquel j'allais remettre le soin de ma guérison. Cet appartement avait besoin d'un grand nettoyage, car le sirocco venait de souffler, et par le sirocco, à Alger, la poussière entre partout. Aussi nous ne pûmes venir nous y installer que le 16 janvier, après avoir passé deux jours à l'hôtel. Deux tristes journées! car, comme je l'ai déjà dit, j'avais été pris, en partant de Dax, d'accès intermittents, revenant tous les jours vers midi; je les eus très-forts les deux premiers jours de mon arrivée, et je ne parvins à les vaincre qu'avec de fortes doses de sulfate de quinine.

CHAPITRE III

Topographie médicale de la ville d'Alger.
— Notre installation.

18 janvier.

Enfin nous sommes installés !

Comme je l'ai dit, notre appartement est rue de Rovigo, bien aéré, bien exposé, en plein midi, et me paraissant offrir de bonnes conditions hygiéniques. Il se compose d'une grande salle à manger, de deux chambres à coucher, dont l'une à deux lits, d'une chambre de bonne et d'une cuisine. Le tout meublé en noyer, en acajou, en palissandre, en frêne, etc. C'est un mélange de tous les bois, comme le linge est un mélange de toutes les qualités de linge. Il a tellement subi de réparations qu'il présente les dessins les plus variés, et que ma nièce ne l'appelle jamais que *ma dentelle*. De la faïence anglaise, à grands ramages bleus, une batterie de cuisine passable,

mais de l'infâme Ruolz, écaillé depuis plusieurs années.

Je comprends bien les plaintes de notre propriétaire, l'on ne s'enrichit guère au métier de louer des appartements meublés.

Heureusement qu'il y a partout d'épais et grands tapis, ce qui est indispensable pour un malade. Les lits sont bons; le linge, quoique vieux, est bien blanc, les rideaux de mousseline sont propres, surtout cette horrible odeur de cuisine d'hôtel qui nous empestait, a disparu. Il ne faut pas que nous nous plaignions trop, car nous sommes au milieu de l'hiver, et tous les appartements confortables ont dû être pris les premiers. Le tout pour 200 francs par mois, parce que la saison est avancée, nous dit Mlle Gauthier, et qu'elle ne trouvera probablement plus personne à qui louer. Sans quoi le prix eût été de 350 francs. Je trouvai ce prix un peu raide, car, pour un hiver, cela représenterait une somme de plus de 2,000 francs pour un misérable logement; à ce prix, à Pau, quelle jolie petite villa ou quel appartement aussi complet que propre et coquet, ne pourrait-on pas avoir?

Enfin nous sommes ici pour trois à quatre

mois, loin des soucis d'une grande maison et de l'embarras de plusieurs domestiques. Ma femme et ma nièce sont dans l'enchantement et se promettent de beaucoup travailler dans leur ménage. Il le faudra bien, car nous n'avons amené avec nous qu'une femme de chambre, et j'ai l'intention de dîner tous les soirs chez moi. De mon côté, je suis très-content; j'ai en horreur le mouvement et le bruit des grands établissements.

Trois mois devant moi! trois mois à rester ici! Ai-je bien fait de quitter la France? Ces granulations tuberculeuses disséminées dans le poumon, jusqu'à présent restées inertes, que vont-elles devenir?

Ne me suis-je pas trompé sur la valeur climatérique d'Alger? car rien de sérieux n'a encore été fait là-dessus, et dans leurs écrits, les auteurs se contredisent le mieux du monde. Vais-je trouver ici l'air humide et chaud qu'il me faut? Je n'ignore pas que, dans le cas contraire, si des accidents surviennent, c'est une phthisie galopante qui me menace. Allons donc! mes recherches scientifiques ont été bien faites, je n'ai pu me tromper, je me trouverai bien ici, etc., etc. Voilà toutes les pensées qui n'ont cessé de travailler

mon cerveau et d'interrompre mon sommeil la première nuit que j'ai passée dans notre nouvel appartement !

A la grâce de Dieu !

Je viens de relire ces notes prises le 18 janvier. Depuis ce temps j'ai étudié chaque jour la topographie médicale de la ville d'Alger, chose qui, jusqu'à présent, n'a encore jamais été faite ; je vais en donner un court aperçu :

Pour les malades qui viendront passer leur hiver à Alger, le choix de la rue et l'exposition de la maison sont une des conditions hygiéniques les plus essentielles à la guérison. A ce point de vue, la ville d'Alger peut être divisée en trois parties assez distinctes.

La première partie, formée par le quartier du Lycée, de l'esplanade Bab-el-Oued, de la rampe Vallée, du boulevard de la Marine, par une partie de la rue Bab-el-Oued et des rues qui y débouchent, ne convient pas aux phthisiques ; car toute cette portion de la ville est exposée aux vents du nord et du nord-ouest, et n'a rien pour la protéger contre eux. Cependant il faut en excepter quelques maisons nouvellement construites

de la rampe Vallée, dont les façades sont exposées au midi. La proximité du jardin Marengo, qui forme un des côtés de la rampe, aidera à faire un séjour agréable de ces maisons.

La seconde partie s'élève de la place du Gouvernement à la place Bresson, en y comprenant une moitié de la rue de la Marine et de la rue Bab-el-Oued, bien protégée contre les vents froids. La partie sud de la place du Gouvernement laisse un peu à désirer, mais les côtés nord et ouest sont parfaitement situés et reçoivent presque toute la journée les rayons du soleil. Le boulevard de la République regarde à l'est, a la vue admirable du port, de la baie et a tous ses logements parfaitement exposés. Seulement les arcades et la chaussée sont balayées dans toute leur longueur par les vents du nord et du sud, et il serait dangereux de se promener le soir sur le quai. La rue Bab-Azzounn est bien protégée, mais il faut habiter les étages supérieurs pour avoir de l'air et du soleil. J'ai constaté plusieurs fois que, par le vent du nord, le thermomètre marquait un à deux degrés de plus rue Bab-Azzounn que boulevard de la République. La place de la Cathédrale, la rue de la Lyre et la

rue Randon sont à peu près dans les mêmes conditions que la rue Bab-Azzounn.

Enfin la troisième partie est celle qui, de la place Bresson et de la place de la Lyre, va à la porte de Constantine et à la porte d'Isly. C'est à la place Bresson que commence la rue de Rovigo, qui monte jusqu'à la Casbah, par une suite de rampes assez bien ménagées. La moitié inférieure de cette rue est bien exposée et contient une grande quantité d'appartements meublés. La moitié supérieure est aussi dans de bonnes conditions, mais son accès est difficile; pour des poumons déjà peu à l'aise, ce serait une grande fatigue, après une promenade, de regagner à pied un lieu aussi élevé. Toute cette partie de la ville est nouvellement construite et tout à fait française. Située un peu en arrière des deux premières parties, elle est complétement abritée par elles des vents de nord, nord-ouest et nord-est. La montagne qui s'élève derrière elle à une hauteur de trois cents mètres, la protége efficacement contre les vents d'ouest. Les rues sont larges; les maisons sont vastes, bien éclairées et à haut étage.

Le soleil y luit toute la journée, c'est là, se-

lon moi, la partie de la ville la plus convenable pour les malades. La rue de Constantine, la rue d'Isly et toutes les rues qui unissent ces deux grandes artères contiennent maintenant peu d'appartements meublés, mais il serait facile de prendre des arrangements avec un tapissier, qui meublerait pour l'hiver un des nombreux logements vacants de ce quartier. Place de la Lyre, il existe une maison parfaitement tenue, sous la direction de Mme Gaspard, ayant deux appartements complets à chaque étage et jouissant d'une des plus belles vues d'Alger. Si je cite cette maison, c'est pour lui faire une juste réclame et tâcher d'exciter l'émulation ; c'est la seule vraiment convenable que je connaisse. C'est donc dans ce quartier que les malades devront, autant que possible, chercher à s'installer, c'est là surtout que l'industrie des locations meublées doit s'établir. Je me borne ici à indiquer les quartiers bons pour les malades ; plus tard, j'examinerai les logements au point de vue de l'hygiène.

Quant à la ville mauresque, il ne faut pas songer à s'y établir. Ses maisons peuvent être très-agréables à habiter l'été, et j'en connais quelques-

unes occupées par des Français qui sont vraiment charmantes ; mais elles sont froides, humides et malsaines l'hiver.

Il n'y a pas, heureusement, que la ville d'Alger où l'on puisse s'installer, je vais parler maintenant des ressources qu'offre la zone située en dehors des fortifications.

Il y a d'abord, à trois kilomètres au nord d'Alger, au pied de la Bonzaréah, battu par les flots bleus de la Méditerranée, le charmant village de Saint-Eugène. C'est un amas de délicieuses petites villas, ayant chacune un petit jardin rempli de citronniers, d'orangers et de rosiers. Malheureusement, l'air de la mer y est très-vif et le vent y souffle constamment. Nos pauvres poitrines, si délicates, s'accommoderaient difficilement de ce séjour, qui peut être utile, néanmoins, à des tempéraments lymphatiques, à ces corps énormes, mais à chair mollasse, à ces scrofuleux qui nous viennent d'Angleterre et du nord de l'Allemagne.

Le village d'El-Biar, à trois kilomètres d'Alger, présente d'assez bonnes conditions hygiéniques. Situé plus haut que le fort de l'Empereur, sur un des plateaux les plus élevés du Sahel,

rien ne le protége contre les vents. Bien préférable à Saint-Eugène, il ne saurait néanmoins convenir qu'aux scrofuleux ou aux lymphatiques. On n'y trouve, du reste, à louer que quelques villas.

Mustapha-Inférieur, à deux kilomètres de la ville, sur la route de Constantine, sur le rivage, entre la montagne et la mer, est maintenant presque une petite ville. Merveilleusement abrité contre tous les vents, sauf les vents d'est et de sud-est, qui sont très-rares et plutôt agréables que nuisibles, ce village mérite d'être recherché par les malades. Il offre de nombreuses ressources et à chaque minute les corricolos conduisent à Alger pour 0 fr. 20. Il contient beaucoup de logements meublés, mais comme je n'en ai visité aucun, je ne peux dire s'ils sont bien confortables.

Enfin, il me reste à parler de Mustapha-Supérieur. Je fais ici de la médecine, et je regrette de ne pas être poëte pour décrire le tableau merveilleux que cet endroit enchanteur nous offre. Couchés sur le flanc des collines, cachés dans les ravins qui descendent de la montagne, au milieu d'un printemps éternel, des châteaux, des villas,

des maisons mauresques s'étagent de Mustapha-Inférieur au sommet du Sahel. Je n'ai jamais vu un spectacle pareil à celui que l'on découvre de cet amphithéâtre de verdure, et bien des voyageurs m'ont affirmé qu'il n'y a que Constantinople qui puisse rivaliser avec un pareil panorama. Et ce qu'il y a de plus important, c'est que ce sera pour le malade un paradis de délices. Le vent, la poussière, le froid ne peuvent pénétrer dans ces réduits, qu'échauffe et vivifie le soleil, que tapissent au mois de janvier les orangers, les rosiers, les cobæa, les bougainvillæas en fleurs. Là, la nature avait tout fait pour la guérison du phthisique avant que l'art vînt encore en augmenter les chances. Mais, malheureusement, — il y a des *mais* partout, — il faut être riche pour venir s'y loger, et un séjour d'hiver à Mustapha-Supérieur entraîne à de grands frais. Maintenant, les Russes et les Anglais y abondent, et j'engage fort les malades français qui sont riches à ne pas se fixer autre part.

C'est là que des maisons de santé devraient s'élever! Comment les frères de Saint-Jean-de-Dieu, ces auxiliaires merveilleux du médecin,

n'ont-ils pas là un établissement modèle? Comment les filles de la Charité, les sœurs de l'Espérance, etc., n'ont-elles pas là des maisons où accourraient de l'Europe entière les jeunes filles et les jeunes femmes que le terrible mal moissonne. Ce paradis terrestre ne serait plus seulement accessible qu'aux riches, les moins fortunés profiteraient de ce petit coin de terre que Dieu a fait pour les malades.

Ce ne sera que plus tard, quand je traiterai la question météorologique d'Alger, que j'indiquerai quelles sont les formes de la phthisie auxquelles le climat convient.

CHAPITRE IV.

Considérations médicales. — Mon histoire. — Du choix d'un médecin. — Les honoraires du médecin.

20 janvier.

Pourquoi le médecin ordonne-t-il aux phthisiques de passer l'hiver dans les pays chauds?

Pourquoi, depuis quelques années, s'est-il produit une réaction contre ces voyages dans le Midi?

Dans quelles conditions le malade doit-il se trouver pour que le séjour dans le Midi lui soit favorable?

Enfin, question capitale, quelles stations le médecin doit-il conseiller à ses malades, et quels sont les malades en particulier auxquels le climat d'Alger convient?

Toutes ces questions ont été bien discutées, se débattent encore tous les jours, et malheureusement les médecins sont bien loin d'être d'ac-

cord pour les résoudre. Cependant, sans vouloir trop faire de médecine, ces questions seront traitées incidemment dans le courant de mon livre. Je n'apprendrai rien de nouveau au médecin, mais comme elles sont faciles à comprendre elles intéresseront le malade et pourront lui être utiles à l'occasion.

Depuis bientôt trois ans que je suis malade, j'ai lu et relu tout ce qui a été écrit sur la tuberculose depuis vingt ans, c'est-à-dire depuis l'introduction du microscope dans l'étude de l'anatomie pathologique de la phthisie; et le nombre de ces écrits est bien considérable! Mais quel fouillis d'idées, de contradictions, d'exagérations, de systèmes, de mensonges, etc., etc.! C'est à ne croire à rien. Aussi, laissant de côté toute idée acquise, les réflexions qui vont suivre ne sont-elles que le résultat de mon observation et de mon expérience personnelle. Je mettrai à l'écart toute théorie qui ne sera pas appuyée par des faits probants de ma pratique ou par les observations que chaque jour je fais sur moi.

Ces quelques explications une fois données, il est temps que je dise comment je suis venu à

Alger; pour cela il est nécessaire que je me reporte un peu en arrière et que je fasse connaître l'origine de ma maladie.

Il y a quatre ans, dans la nuit du 12 au 13 janvier 1871, nuit qui suivit la désastreuse bataille du Mans, une collision épouvantable entre deux trains eut lieu sur le chemin de fer du Mans à Rennes, tout près de la station de L...

Appelé comme médecin du chemin de fer, je me rendis immédiatement sur le lieu du sinistre, et de trois heures à huit heures du matin, je restai dans la neige occupé à relever les blessés, à les panser et à les faire porter à l'hôpital. C'est en sortant de l'hôpital, vers midi, que pour la première fois je crachai du sang. Inutile de dire que je n'y fis pas attention. Tous les matins, pendant une huitaine de jours, j'eus ainsi quelques crachats hémoptoïques; une attaque de rhumatisme musculaire à l'épaule droite me débarrassa de cet accident.

Depuis ce temps, toutes les six semaines, tous les deux mois, j'avais pendant trois ou quatre jours, le matin en me levant, quelques crachats sanglants. Fumeur enragé de cigarettes et atteint du catarrhe des fumeurs depuis bien des années,

je ne pensai pas à m'en inquiéter. A partir du mois de novembre 1872, ces accidents se rapprochèrent; le sang vint presque pur, et le 1er mars 1873, j'eus dans la nuit une légère hémoptysie, dont je ne parlai à personne. Une autre, qui dura trois jours, revint au mois d'avril, et enfin, de la fin de mai à la fin du mois d'août, d'abondantes hémoptysies se reproduisirent tous les dix jours.

Je vis à Paris mon cher maître, le professeur Hardy, et mon ami Millard; tous deux furent d'accord pour m'envoyer à Pau dès le commencement d'octobre. Je trouvai là un ancien interne, un ami, un savant médecin, le vrai médecin des phthisiques, le docteur Meunier, qui, après une nouvelle hémoptysie, ne jugea pas le climat de Pau favorable et m'envoya à Dax, à l'établissement thermal, pour y vivre au milieu des émanations chaudes et humides des sources. J'y restai jusqu'au commencement de mai, là une amélioration rapide se fit sentir. Je passai l'été à la campagne, dans l'ouest de la France, et fis une saison aux eaux du Mont-Dore. Mais, tenté par quelques opérations, j'eus le tort de m'occuper un peu de médecine ; au mois d'oc-

tobre, j'étais fatigué, et à la mi-octobre je revins tout joyeux à Dax, comptant y passer tout mon hiver et y laisser le dernier germe de ma maladie.

Je consacrerai à Pau et à Dax des chapitres particuliers. Pour le moment, je me borne à dire que l'homme propose et les éléments disposent. Cet hiver, l'Adour déborda à partir du 10 décembre, et un accident arrivé aux vannes des égouts de l'établissement, permit à l'eau d'inonder tout le sous-sol consacré à la balnéation et à l'hydrothérapie. Les conditions climatologiques que j'avais trouvées là changèrent. Je craignis l'impaludisme et avec raison, car j'eus depuis quelques accès de fièvres névralgiques; je devins morose, hypocondriaque... Mon départ était nécessaire, et, comme je l'ai dit, j'arrivai à Alger le 14 janvier, le seul lieu, selon moi, qui pût m'être aussi utile que Dax.

Dax est destiné à devenir la station hivernale de France la plus sérieuse pour certaines formes de la phthisie. Il y a là des éléments de guérison inconnus jusqu'à présent, que, pour ma part, je tâcherai de mettre au grand jour, et que j'exposerai tout au long dans un chapitre à part.

21 janvier.

Voilà huit jours que je suis arrivé, et si j'ai songé à mon installation, je n'ai encore rien fait pour ma maladie. Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai vu les docteurs Gros et Lassallas, comme médecins; ils attendaient impatiemment que je voulusse bien me livrer à leur examen. Gros, mon vieux collègue de la Charité, l'ancien interne du professeur Cruveilhier, frère de l'ancien maire et député de Mulhouse, de cette famille alliée aux Dolfus et si célèbre dans notre chère Alsace. Aussi est-il, à Alger, le président de la commission d'Alsace-Lorraine, qui dirige avec tant d'intelligence et de succès l'émigration de nos malheureux compatriotes. Venu ici pour sa santé, il y est resté, et est maintenant professeur de clinique à l'École de médecine, etc., etc. Lassallas, enfant de l'Auvergne, est aussi un ancien interne de Paris, mais plus jeune que nous. Il est depuis sept ans médecin consultant aux eaux du Mont-Dore. C'est là qu'il connut et guérit, malgré le pronostic fatal des plus célèbres médecins, celle qui est maintenant la compagne de sa vie. La brillante fortune qu'elle lui a apportée,

lui permet de vivre à Alger auprès de son beau-père, sans faire de clientèle, et je crois que c'est par pieux souvenir qu'il continue tous les ans, pendant deux mois, à guérir les malades du Mont-Dore. La fortune et le bonheur ont récompensé son talent; vous conviendrez avec moi que c'est rare pour un médecin.

Je suis donc en bien bonnes mains. Ils m'ont interrogé, percuté, ausculté comme un vrai malade d'hôpital. Tout en reconnaissant la gravité de mon état, ils m'ont rassuré, consolé, et j'espère que le climat d'Alger ne me fera pas regretter celui que je viens de quitter. Je n'ai pas discuté leur ordonnance, quoique médecin, je me soumettrai aveuglément à leur décision. Devant eux, j'ignore ce que c'est que la médecine, il leur sera difficile de trouver un malade plus docile que moi. Je les verrai souvent, je les ennuierai peut-être; mais qu'ils me guérissent ou non, comme ils seront pleins de dévouement pour moi, je saurai bien les remercier et les aimer.

Le choix d'un médecin pour le malade qui viendra à Alger est une grande affaire. Jusqu'à présent, cette station d'hiver n'a pas été très-suivie, et les noms de quelques médecins s'appli-

quant spécialement au traitement de la phthisie n'ont pas encore surgi. Cette distinction se fera forcément plus tard, mais il y a ici une École de médecine dont tous les professeurs sont de savants maîtres et ont déjà des noms connus dans la science : Texier, le spirituel directeur de l'École; Gros, Bruch, Césary, Stéphane, Bourlier, Alling, etc., sont tous des médecins joignant le savoir à une grande pratique. Et ce qu'il y a de remarquable, sans vouloir cependant livrer leurs noms à la notoriété, c'est que, beaucoup de ces médecins sont venus à Alger pour se soigner d'une phthisie commençante ou d'un dépérissement général. Nos plus célèbres maîtres les avaient condamnés, mais les ont néanmoins envoyés en Afrique dans l'espoir bien incertain d'une guérison ou pour que leur mort fût plus douce au milieu d'un été perpétuel.

Il y en a deux surtout que l'on citait comme deux curiosités; l'on courait après eux pour les percuter, les ausculter! On nous prenait pour des bêtes curieuses, me disaient-ils. Maigres, courbés vers la terre, ils semblaient attirés par elle; déjà le deuil de leur jeunesse était fait. Et voilà que sous l'influence du soleil le mal

s'arrête; ils se redressent; l'œil vit et sourit à l'existence, ils sont maintenant pleins de santé. Ils n'ont plus voulu quitter le ciel qui les a fait revivre et la reconnaissance les attache à Alger, qu'ils honorent par leur savoir et leurs travaux.

Il est évident que le médecin qui a passé par les phases d'une si terrible maladie, sans que, pour cela, je veuille discréditer le talent de ses confrères, qui ont toujours été bien portants, sera plus apte à diriger un traitement aussi varié et aussi méticuleux que celui de la phthisie. C'est surtout le traitement moral qu'il comprendra. Il y a des jours de désespoir si affreux, que les paroles de celui qui a souffert apporteront par leur tact et leurs nuances un remède consolateur, que ne trouveront jamais ceux qui n'ont pas ressenti la douleur.

Vous verrez quel espoir emplira votre âme lorsque le médecin vous dira : « J'ai été comme vous, mais j'ai eu de la patience; j'ai vaincu mes moments de découragement, et j'ai guéri. Allons! vous ferez comme moi, mon ami. Au revoir, dans trois jours je reviendrai. »

Et son départ est accompagné d'un serrement

de main ! Il faut être malade pour savoir la valeur d'un serrement de main du médecin !

Dans trois jours ! c'est quelquefois bien long !

C'est maintenant qu'il faut que je détruise une erreur répandue malheureusement parmi presque tous les malades qui viennent chercher la santé dans le Midi. Ils se figurent que pour remplir leur devoir de malade, il leur suffit de se rendre à Pau, à Nice, à Menton et à Alger ; qu'il faut être un peu plus raisonnable que chez soi, mais qu'en écoutant bien les personnes qui depuis plusieurs années viennent à la station, et qui s'empressent de vous donner mille conseils, l'on n'a pas besoin de médecin. « Je suis dans le Midi, donc je dois guérir ! » Cela paraît absurde, et pourtant cela est. Mais leur dirai-je : « Malheureux, vous n'êtes dans le Midi qu'afin que le traitement contre la phthisie puisse être fait avantageusement pendant l'hiver. Une imprudence dans les pays chauds est plus vite commise et bien plus dangereuse que dans le Nord. Même bien portants, vous y deviendriez malades si vous n'adoptiez les usages, les coutumes et les vêtements du pays. Que sera-ce donc pour un valétudinaire ? Il vous faut d'abord un guide éclairé,

et ce guide vous le trouverez dans le médecin. C'est lui qui vous fera connaître le nouveau milieu dans lequel vous allez vivre, qui vous indiquera l'heure de vos repas, l'heure de vos promenades, l'heure de votre coucher; il s'initiera aux plus petits détails de votre vie et vous tracera des règles hygiéniques dont à aucun prix il ne faudra vous départir.

« C'est alors que, bien instruits des préceptes de l'hygiène, et les suivant religieusement, le médecin vous fera faire un traitement, que vous aurez chance de voir réussir. Ce traitement peut varier du jour au lendemain. C'est le doigt et l'oreille qui instruisent le médecin, c'est par un combat de tous les instants qu'il parvient d'abord à arrêter, plus tard à guérir cet ennemi terrible, la phthisie, dont la marche, si traître, cache quelquefois, sous de fausses apparences, les plus graves accidents.

« Le Midi! le Midi! Oui, avec l'aide d'une douce température, d'un soleil dont les rayons vivifiants vous permettent de prendre de l'exercice au grand air et de passer quelques heures de la journée hors de chez vous, le médecin parviendra à vous soulager, à vous améliorer et souvent à

vous guérir. Le traitement de la phthisie a fait assez de progrès depuis quelques années pour que, maintenant, dans les cas qui paraissent devoir devenir très-graves, vous arriviez à vivre peut-être longtemps sous l'égide d'un médecin instruit et dévoué. Votre sort est donc entre vos mains.

« Que votre premier soin, après votre installation à Alger, soit donc le choix d'un médecin. Si vous avez consulté à Paris un de nos maîtres, ce qui arrive presque toujours, il est probable qu'il vous aura donné le nom du médecin auquel il faut que vous vous adressiez et auquel il aura l'habitude de recommander ses malades. Sinon, soit par vos relations, soit par les renseignements que je vous ai donnés, vous trouverez facilement le médecin et l'ami. »

Dans le budget des malades qui s'expatrient l'hiver, l'on compte généralement pour peu de chose les honoraires du médecin, et l'on trouve encore que sa note est trop élevée. Imbu avec cela de l'idée qu'il suffit d'être dans le Midi pour guérir, le malade va rarement le consulter : tous les quinze jours à peine. S'il n'y avait à raisonner et agir ainsi que le célibataire peu riche, ou

une famille peu aisée, je le comprendrais. Mais ce sont souvent les plus riches qui dédaignent le médecin et ne le voient qu'à leur corps défendant.

Que cette question pécuniaire n'entre jamais en ligne de compte avec la santé. C'est parce que le malade sera peu aisé et honteux de sa médiocrité, qu'il n'en sera que mieux soigné par le médecin qui connaîtra sa position et ménagera ses ressources. Le médecin est un superbe amas de charité et de désintéressement !

Voyez donc votre médecin deux ou trois fois par semaine dans les cas ordinaires et tous les jours lorsque des accidents surviennent. C'est souvent un rien, un symptôme passager qui met sur la voie du remède efficace, et j'ai la conviction que pour bien soigner un phthisique, il ne faut se fier qu'à un examen continuel.

Mais que le riche inscrive en tête de son budget les honoraires de son médecin ! Est-ce qu'il parviendra jamais à reconnaître par assez d'or son dévouement et sa science ? Cette générosité n'est guère à craindre. On fait vivre le médecin, voilà tout, comme toutes les créatures du bon Dieu !

Que l'on me pardonne cette digression. Par

une incroyable chance, je n'ai jamais eu à me plaindre de l'ingratitude ou du défaut de générosité de mes malades ; bien loin de là. Mais j'ai tant vu de confrères souffrir de l'oubli et même de l'inimitié de ceux qu'ils avaient sauvés, que je deviens facilement misanthrope. Pauvre médecin, il ne se venge qu'en cherchant en lui-même sa consolation et en se renfermant dans sa dignité !

CHAPITRE V

L'hygiène du logement. — La nourriture et les restaurants à Alger. — Plus d'huile de foie de morue.

C'est aussi le médecin que le malade doit consulter pour le choix d'un logement, et cette question est de la dernière importance. Si le malade vit au dehors cinq à six heures par jour, c'est tout ce qu'il peut faire, le reste du temps il le passe dans son appartement, et dans cet appartement, il doit pouvoir s'y plaire, s'y distraire, sans que l'ennui vienne jamais frapper à sa porte. Que votre logement, autant que possible, soit donc grand, bien aéré, à haut étage, exposé de façon à ce qu'il reçoive les rayons du soleil une partie de la journée. La chambre à coucher doit surtout être vaste ou garnie d'appareils qui renouvellent constamment l'air. Lorsque l'on fait du feu dans une pièce, le courant d'air qui s'établit par la cheminée suffit pour l'aération, mais

à Alger l'on fait très-exceptionnellement du feu, et l'air d'une chambre où couchent deux personnes, n'a plus, au bout de quelques heures, les qualités que l'on recherche, surtout pour un malade.

L'exposition au midi est très bonne mais n'est pas absolument nécessaire, car elle a aussi ses inconvénients. Ainsi, dans ce moment, nous sommes forcés de tout fermer et de tout calfeutrer, de midi à trois heures, tant la chaleur est grande depuis quelques jours. La vue de la baie et du port réjouit les yeux et offre des distractions continuelles par le mouvement qui s'y fait, par le nombre et la variété des navires qui partent ou arrivent. De mon balcon, avec une longue vue, je vois distinctement le Jardin d'essai, le village d'Hussein-Dey, la maison Carrée, le cap Matifou, etc., et sur la route de Constantine quelques Arabes qui défilent lentement au pas allongé de leurs chameaux. Voilà le panache de fumée que lance la locomotive; il fait le tour de la rade et semble sortir des flots, tant le chemin de fer est près du rivage.

Surtout ne prenez que des logements où il y ait partout de grands tapis. J'ai déjà dit combien

le froid aux pieds était préjudiciable aux maladies de poitrine, parce qu'il était cause de congestions vers les organes supérieurs.

Il est bien rare que l'on allume du feu à Alger pendant l'hiver, aussi la question de chauffage des appartements est moins importante qu'elle ne le serait pour toute autre station hivernale. Cependant, l'on doit n'habiter et surtout ne coucher que dans des pièces où il y a des cheminées. Quoiqu'il ne fasse pas froid, il y a des journées humides et pluvieuses qui forcent à garder la maison. Comme la maladie ne donne pas de chaleur et que l'exercice manque, on se sent quelquefois tout grelottant. D'un autre côté, comme je l'ai déjà dit, pour qu'une chambre où l'on reste longtemps soit saine, il faut que l'air soit fréquemment renouvelé, et par son tirage un feu de cheminée est un système d'aération parfait.

Le bois que l'on brûle est très-cher et les marchands de bois sont très-rares; l'on voit bien que le feu n'est pas d'un usage commun. C'est généralement du bois d'olivier qu'on achète. Il s'allume difficilement, mais il fait un feu bon et de longue durée.

Nous n'avons pas de punaises, quoique cette horrible bête soit, dit-on, fort commune à Alger. La populace indigène est couverte de vermine, et rien n'est hideux comme de voir dans la ville haute de vieilles négresses ou de vieilles Arabes parcheminées faire sur elles des chasses fructueuses. S'éloigner bien vite, de peur de rapporter chez soi ces affreux insectes.

22 janvier.

J'ai toujours été curieux de connaître les ressources alimentaires des villes que je visite, et dans mes nombreux voyages, mon premier soin a été de commencer mes tournées par les halles et les marchés. Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es! Aussi, ce matin me suis-je rendu à la poissonnerie, à la pêcherie, comme l'on dit à Alger. Située au-dessous de la petite mosquée, à l'est de la place du Gouvernement, sous les voûtes qui supportent le boulevard de la République, la pêcherie est grande, bien installée et communique avec le quai par des escaliers d'un facile abord. Elle est toujours, à moins de mauvais temps, abondamment pour-

vue de poissons de toute espèce. On y vend des huîtres et de nombreux coquillages, mais huîtres et coquillages sont très-chers, car ils viennent presque tous des rivages battus par l'Océan; nos côtes bretonnes sont celles qui font les expéditions les plus considérables. J'y ai vu les plus belles crevettes du monde, surtout celles qui appartiennent à l'espèce que l'on nomme salicoque.

Au bas de la rampe, près des portes, sont deux ou trois boutiques de marchands de vin ou petits restaurateurs, désignés sous le nom de *casse-croûte*. Tous les matins, une foule d'Algériens et d'Algériennes y viennent manger des coquillages qu'ils arrosent de vin blanc.

Huîtres, coquillages, crevettes, poissons de toute espèce, sont une nourriture que je recommande fort aux malades. Les oursins, vantés contre la phthisie par je ne sais quel médecin de l'antiquité, sont fort nombreux ici au marché. Cela m'a paru un petit manger, car j'ai voulu goûter à quelques-uns dans un *casse-croûte*; mais cela doit être une distraction et un apéritif pour le commencement des repas. L'iode y existe en assez grande quantité.

Il y a deux mois que j'écrivais ces lignes, et depuis j'ai fait de nombreuses visites à la poissonnerie. C'était une de nos promenades favorites ; nous y mangions quelques coquillages et achetions à une échope d'arabe d'excellentes mandarines vendues par un charmant petit bédouin.

Devant la répugnance que les malades éprouvent pour l'huile de foie de morue, croyant cependant à l'excellence de tous les médicaments animalisés, à cause de leur facile assimilation, je m'étais bien souvent demandé si rien ne pouvait remplacer cette huile nauséabonde. Que de recherches ont déjà été faites à ce sujet ! Que d'inventeurs, que d'annonces, que de réclames ! Notre savant confrère, M. Boinet, dans son beau livre sur l'iode, a donné la formule de diverses préparations qui me paraissent très-bonnes, mais je ne crois pas que l'on ait jamais publié la recette dont je vais parler.

Voyant un jour, à la pêcherie, de gros poissons appartenant à la famille des morues, sachant surtout que le foie de ces poissons est très-recherché, il me vint une idée dont je fis part à M. Delrieu, propriétaire du restaurant de

l'Oasis, et à M. Grisolle, propriétaire du restaurant situé au-dessus du cercle de la maison Lesca. D'après mes indications, après quelques essais, ils ont réussi à faire, avec des foies de poisson et de la cervelle de mouton réduits en purée, un potage à la bisque bien préférable à tous ceux que j'aie jamais goûtés.

Sans parler de l'apprêt culinaire, qui a sa valeur et révèle souvent un grand talent, ce potage a pour moi une grande utilité; c'est qu'il renferme, inaltérés, animalisés, les principes médicamenteux les plus vantés maintenant contre la phthisie, et à juste titre, car ils sont rationnels et physiologiques. Par le foie, il contient de l'iode, du phosphore, tous les principes de l'huile de foie de morue, du phosphate de chaux par la cervelle de mouton. Ce potage remplacerait avec avantage, selon moi, toutes les drogues et toutes les spécialités dont nous sommes inondés. Dans tous les ports de mer, dans toutes les villes abondamment pourvues de marée, il serait facile de s'approvisionner d'une quantité raisonnable de foies de poisson. Je répète que j'ai trouvé ce potage excellent, digne de figurer sur les

tables et aux festins des grands de la terre. Du reste, avec ces deux éléments principaux pour base, foies de poisson et cervelle de mouton (à défaut de cervelles de mouton on peut les remplacer par celles d'autres animaux), avec les nombreux accessoires dont l'art dispose, un bon cuisinier peut varier ses potages de bien des façons, de sorte que le malade ne puisse s'en lasser.

J'engage fort mes confrères de Paris, généralement amateurs de bonne cuisine et connaissant les bons endroits, à faire faire ce potage, à le goûter. Je suis persuadé qu'ils ne seront pas longtemps avant de l'admettre et que pour certains malades ils le préféreront à l'huile de foie de morue et à tous les phosphates du monde. La poissonnerie de Paris est mieux fournie que tous nos ports de mer et peut donner une quantité considérable de foies; mais, il faut le dire, c'est un mets que le riche seul peut se payer. Pour les malades qui viendront à Alger, comme la poissonnerie est abondamment pourvue, il leur sera facile de faire faire ce potage, soit chez eux, soit au restaurant. Je ne doute pas que M. Delrieu, à l'Oasis, et M. Grisolle, au cercle, ne le fissent

préparer tous les jours si la vente leur en était assurée. Je vois au restaurant de l'Oasis beaucoup d'étrangers malades, et je crois que ce potage serait accueilli avec faveur par eux, si les médecins le conseillaient. M. Delrieu m'a promis qu'à la prochaine réunion des médecins à l'Oasis (car à Alger la confraternité existe, et tous les mois un bon dîner raffermit ces excellents sentiments), il leur ferait goûter et apprécier cette nouvelle invention.

Comme variété, il ne faut pas oublier la soupe aux poissons et aux légumes, qui contient aussi, mais en petite quantité, quelques-uns des principes médicamenteux du potage précédent. Cette soupe est excellente quand elle est bien réussie, mais ce doit être un consommé de poissons et de légumes.

Qu'on ne trouve pas étonnant que je m'occupe ainsi de détails culinaires. Selon moi, cet art est trop négligé par le médecin, et tous les jours, lorsque j'exerçais, je m'applaudissais d'avoir appris quelques notions à tort et à travers. Au point de vue matériel, la source de la vie est à l'estomac, c'est cette source qu'il faut savoir entretenir, et Brillat-Savarin doit accompagner

dans la bibliothèque du médecin la cuisine encyclopédique de Gouffé [1].

Occupons-nous donc maintenant du régime que l'on devra suivre à Alger, de l'heure des repas, du choix des aliments, des ressources alimentaires spéciales au pays et des restaurants confortables de la ville.

Pour ceux qui le pourront, la vie et la nourriture de famille est bien préférable à celle du restaurant. Il ne faut pas prendre une cuisinière à Alger, mais bien en amener une de France, car il paraît qu'au point de vue du talent, comme au point de vue de la sagesse, il y a bien à redire sur les domestiques que l'on trouve ici. Il faudrait être bien malade pour ne pas guérir avec une bonne cuisinière et un joli cottage sur les coteaux de Mustapha-Supérieur. Mais tout le monde n'a pas de la fortune, et quand même en aurait-il, à celui qui vient seul, il est presque

1. Voyez l'esprit pratique des Anglais! Il vient de se fonder à Londres une nouvelle institution... une *École normale nationale de cuisine*. La cuisine pour les malades et les infirmeries n'a pas été oubliée, et l'on y apprend à faire des crèmes, des gelées pour les convalescents. Voici une des demandes du questionnaire : « Comment préparer un *beefsteak* pour un malade atteint de la fièvre typhoïde? »

impossible à Alger de vivre autre part qu'au restaurant. C'est pour cela surtout qu'il serait urgent d'établir de grandes pensions, de confortables *boarding-houses*. Là la vie est commode, les distractions sont fréquentes, les prix relativement modérés, les convenances toujours observées, et surtout la cuisine et la table mises en grand honneur. La première condition pour la guérison de la phthisie est l'excellence de la nourriture comme le confort de l'habitation.

Il ne se trouvera donc pas à Alger quelque spéculateur intelligent? Ah! si la ville comprenait bien ses intérêts, elle n'hésiterait pas à favoriser de tout son pouvoir la fondation de pareils établissements, dont la vogue serait bien vite assurée. Sûr de trouver une vie confortable, des relations sérieuses et agréables, presque la vie de famille, le malade quitterait plus facilement l'Europe, sachant surtout trouver une compensation aux ennuis, aux inquiétudes, aux fatigues de la traversée et d'un long voyage. Pau commence à essayer ce genre de vie, mais c'est à Nice que ces maisons sont le mieux établies et qu'elles rendent chaque jour d'importants services. Elles abondent en Suisse.

Je n'ai pas beaucoup à parler du régime que les malades devront suivre. Ce serait empiéter sur le rôle du médecin traitant ; le régime varie avec le tempérament, la forme et la marche de la maladie. Pour l'heure des repas, la méthode anglaise me paraît bien préférable : manger à huit heures du matin et à deux heures du soir, de façon à ne faire le soir qu'une très-légère collation. Cela n'est guère possible que pour ceux qui se nourrissent chez eux. A ceux qui vont au restaurant, je conseille un léger repas le matin, un excellent dîner à midi et très-peu de chose le soir. Cependant, rappelons-nous qu'un phthisique ne mange jamais trop, si la digestion se fait bien.

Au-dessus du cercle, dans la maison Lesca, dans la plus belle position d'Alger, à l'angle de la place du Gouvernement et du boulevard de la République, il y a un restaurant excellent, mais où ne sont admis que les hommes. Son propriétaire, M. Grisolle, loue également à des hommes seuls, dans la même maison, des chambres et des petits appartements parfaitement tenus. Cette pension est très-recherchée, car pour une somme qui n'est jamais supérieure à 400 francs par

mois, l'on a le logement, la nourriture et la jouissance du cercle situé au-dessous. J'aurai plus tard l'occasion de parler de ce cercle ; il possède des billards et une belle bibliothèque. Si j'étais seul, ce serait là que j'irais m'installer. Malheureusement, il y a peu de places, et il faut s'y prendre de bonne heure pour pouvoir y entrer. J'engage ceux qui voudraient y aller à écrire dès le mois de septembre à M. Grisolle.

Le restaurant de l'Oasis, qui va bientôt faire un des côtés de la magnifique place du Théâtre ou Bresson, est un des restaurants les plus achalandés d'Alger; il est tenu par M. Delrieu. Quoiqu'il soit installé dans des bâtiments qui ne sont que provisoires, les salles, les salons et les cabinets sont propres et confortables. Un hôtel y est adjoint, et toutes les chambres qui donnent sur le quai de la République doivent être fort agréables. La nourriture y est très-bonne, le service bien fait, malgré le changement continuel de garçons, et les prix peuvent s'accommoder à toutes les bourses. A la carte, les prix sont modérés et l'abonnement au mois est de 90 à 150 francs, vin compris. Ce dernier prix est celui qui convient pour les malades, et M. Del-

rieu m'a affirmé que s'il avait une douzaine d'abonnés à ce prix, il aurait une table spéciale où la nourriture serait de premier ordre. Si cette table vient à s'établir, j'engage fort ceux qui en feront partie à demander pour garçon de salle David, qui est très-intelligent et très-actif.

Enfin, tous les hôtels ont une table d'hôte, dont le prix est généralement de 100 à 150 francs par mois; celle de l'hôtel d'Orient est certainement la meilleure.

Qu'on ne m'accuse pas de banalité ou de trivialité, et que l'on ne trouve pas extraordinaire qu'un médecin s'occupe de ces détails. C'est que je sais, par moi-même, combien il est utile, lorsque l'on fait un si long voyage, d'avoir des renseignements certains sur tout ce qui peut faciliter une installation. J'écris pour des malades, et c'est déjà prendre soin d'eux que de se faire leur guide. Qu'un livret indicateur est donc nécessaire pour entrer dans mille détails que je ne peux donner ici !

La viande, à Alger, pendant l'hiver, est bonne, surtout le mouton, que je n'ai trouvé nulle part aussi bon et aussi tendre. Le bœuf, bien moins gras qu'en France, est de petite qualité. Quant

au veau, il est presque inconnu et hors de prix; c'est, du reste, une viande dont le phthisique peut parfaitement se passer. La rareté des bêtes à cornes tient au défaut de pâturages, qui n'existent que quelques mois pendant l'hiver et sont brûlés le reste de l'année par le soleil.

Le gibier y est très-commun, mais n'a pas le fumet délicat de celui d'Europe. Je n'ai pas vu de perdrix grise, et la perdrix rouge, que j'ai fait apprêter de toutes façons, ne vaut pas grand'-chose. C'est dans ce moment le passage des cailles, elles ne sont pas chères; je n'en fais plus acheter, tellement je les ai trouvées dures et sans parfum. Les sangliers, qui viennent du côté de Coléah, abondent sur le marché. C'est une viande excellente que je trouve bien préférable à celle du porc.

Les poulets sont détestables; ils ressemblent à ceux d'Espagne et sont maigres comme eux; les pigeons et les canards sont délicieux.

L'hiver, en Algérie, qui correspond à peu près à notre été, est le moment où tous les légumes poussent; aussi, de ce côté, le marché est bien approvisionné, et, à partir du mois de janvier, l'on a des petits pois et des artichauts. C'est

aussi le moment des légumes, si nécessaires pour faire une bonne cuisine, comme la carotte, l'oignon, etc.

Ce n'est pas seulement la gourmandise du malade que l'on peut contenter, le médecin trouve dans les végétaux, non-seulement des principes alimentaires, mais encore des principes médicamenteux qu'aucune pharmacie ne peut lui fournir; un traitement bien fait de la phthisie ne peut guère aller sans légumes frais.

Aussi cette précocité, due au climat, permet de faire, au mois de janvier, une cure de petit-lait. Car, comme je le dirai plus tard, les malades auxquels le climat d'Alger est favorable, sont ceux auxquels la cure du petit-lait est utile.

Que dirai-je des fruits? Outre tous ceux de France, qui viennent très-bien ici, l'on trouve à profusion les oranges, les bananes, les dattes, les amandes, les nèfles du Japon, etc.

Quant au vin, il laisse beaucoup à désirer. Ces vins, qui viennent du midi de la France, ne me paraissent pas bons pour le malade, et j'ai difficilement trouvé, même pour des prix élevés, de bon vin de Bordeaux. Aussi, je conseille de faire venir directement des caisses de vin du

Médoc. Le phthisique doit boire les vins des bons crus, et ne jamais mettre au-dessous de 3 à 400 francs pour une barrique prise chez le propriétaire à Bordeaux.

CHAPITRE VI

Promenades aux environs d'Alger. — Le frais vallon. — Birmandreis. — L'hôpital. — L'enchifrènement pulmonaire et la morphine.

23 janvier.

Je me suis levé ce matin à huit heures ; le temps était magnifique, le thermomètre marquait 16° au-dessus de zéro. Il était convenu avec Lassallas que je le prendrais ce matin et que nous irions ensemble à l'hôpital civil d'Alger, où il me présenterait à plusieurs de mes confrères.

L'hôpital n'est pas dans Alger même, il est situé à deux kilomètres, à Mustapha-Inférieur. C'est un ancien campement qui a appartenu à l'armée, formé de baraquements en planches et en torchis, échelonnés en lignes parallèles sur la pente du côteau. Les toits, percés à jour, laissent passer le vent et la pluie, aucun intervalle ne sépare le plancher du sol, pour pouvoir protéger

les lits contre la fraîcheur et l'humidité. On peut affirmer que les salles sont bien aérées, mais ce sont de misérables constructions, indignes de la capitale de l'Algérie. C'est bien là la preuve de la douceur de la température des coteaux de Mustapha, car les malades y guérissent aussi bien que dans les hôpitaux les plus somptueux. Cependant il n'est jamais venu à l'idée des médecins partisans du baraquement, d'avoir pour leurs malades de pareilles habitations. Il paraît que la ville d'Alger n'est pas riche. Pourquoi alors avoir élevé ce magnifique théâtre? pourquoi ce palais de justice que l'on va bientôt commencer? On devrait bien plutôt songer au bien-être des malades. Dans des circonstances pareilles, l'administration ne devrait être composée que de gens qui souffrent.

Je suis présenté au médecin en chef, ancien chirurgien militaire, le docteur Ferrus, arrivé à Alger au début de la conquête, et qui y a pris sa retraite. Malgré ses quatre-vingts ans, il a conservé toute la vigueur et la verdeur de l'homme fait. J'envie cette belle vieillesse et son bonheur de pouvoir encore guérir les autres. Mais pourquoi est-il sceptique en médecine? Plus je tra-

vaille, moi, plus je crois à notre pouvoir sur l'homme malade. Il ne pense pas que les poitrinaires puissent se guérir à Alger mieux qu'ailleurs. Il est bien aimable, mais guère rassurant.

Nous entrons dans les salles du professeur de clinique externe, le docteur Bruch, qui me fait examiner ses nombreux malades et assister à deux opérations admirablement conduites : une opération de cataracte par la méthode de Graefe, qui a été suivie de succès, et une lithotritie. L'observation de lithotritie est très-curieuse, car les séances de broiement durent depuis plusieurs mois, et les débris rejetés remplissent une tasse à café. Le porteur de la pierre est un batelier du port, qui retourne à son canot aussitôt la séance terminée.

Le docteur Bruch est enfin arrivé avant mon départ à en finir avec cet énorme calcul ; c'est le plus gros que j'aie jamais vu broyer. Il n'y a jamais eu d'accidents, le batelier est maintenant aussi bien que possible.

Tout le temps de mon séjour à Alger, je suis souvent allé à l'hôpital. Dans le service chirurgical, j'ai toujours trouvé une foule de cas intéressants, et de la part de Bruch, devenu mon

ami, l'accueil le plus gracieux. Mais ce qui m'a surtout frappé, c'est la science et l'habileté opératoire du professeur, unie à autant de modestie. Quoique plus jeune que nous, vous êtes bien notre maître, mon cher ami, et je prédis à l'Algérie un grand chirurgien, dont la réputation passera bien vite les mers.

J'ai remarqué parmi les internes un jeune Arabe qui a l'air bien intelligent; c'est un des bons élèves de l'École de médecine, et tous les maîtres font grand cas de lui. Cette année, il y a quatre ou cinq Arabes à suivre les cours.

M. Ferrus m'a fait visiter la cuisine; elle est fort belle, les cuivres y brillent comme de l'or; mais qu'il y a à redire pour l'apprêt des aliments! J'ai retrouvé là, comme à Paris et dans les grands hôpitaux de province, cet horrible bœuf bouilli que le malade reçoit froid, mal cuit, desséché, dont il se dégoûte immédiatement. Je ne conçois pas cette idée absurde de vouloir faire quand même et toujours du bouillon. Si encore il était bon! Mais est-ce possible avec deux ou trois heures de cuisson? Dans ma ville, à l'hôpital dont je suis le chirurgien en chef et qui possède deux cent cinquante lits, l'on fait peu

de bouillon, mais il est excellent, et la viande avec laquelle il a été fait est servie en un ragoût délicieux. O sainte routine des administrations, vous ne mourrez jamais !

A deux heures, nous faisons une promenade en voiture et nous gagnons Mustapha-Supérieur par le chemin des aqueducs. C'est une route dont les sinuosités serpentent sur les flancs et au fond des gorges de la montagne, ombragée par les oliviers, les caroubiers les oliviers en fleurs, bordée de cactus, de cytises, de tamarins et de rosiers dont les fleurs épanouies embaument l'air. Toutes les gorges que nous traversons sont peuplées de jolies villas, de palais et de riches maisons mauresques dont les murs sont tapissés de glycines et de ce magnifique bougainvillæa aux bractées éclatantes, qui pourrait parfaitement s'acclimater dans le Midi de la France. Nous admirons surtout le couvent du Sacré-Cœur, la maison de campagne de Mme Yusuf et le palais d'été du gouverneur général, l'ancienne résidence des deys, une des plus splendides habitations que j'aie jamais vues.

L'église de Mustapha-Supérieur est un ancien palais mauresque, que l'on a transformé, tant

bien que mal, en un lieu de prières. Habitué à une autre architecture, la première impression me fut désagréable ; je fus un instant avant de pouvoir m'agenouiller et y prier.

Je ne veux pas parler plus longtemps de Mustapha-Supérieur, une des merveilles du monde. Il faut y aller, c'est une promenade délicieuse que je recommande à tous les malades.

Je suis revenu par la route directe, à quatre heures j'étais rentré chez moi.

Quoique l'air soit d'une très-grande pureté, il est pourtant très-humide ; il y a eu ce matin une rosée abondante et l'hygromètre de l'observatoire marquait 95°. Aussi, je respire amplement et aucune quinte de toux n'est venue me briser la poitrine. Qu'il fait donc bon respirer cet air chaud et humide, que je plains ces pauvres malades à tempérament éréthique, qui vont plutôt chercher de l'irritation que de la sédation sur les côtes à air sec de la Provence et de la rivière de Gênes.

21 janvier.

Le temps continue a être magnifique ; je me crois en France, au moment des belles journées

de mai et de juin, et souvent je me demande si je ne fais pas un rêve, si je ne vais pas me réveiller au milieu des eaux de l'Adour. Après déjeuner, nous sommes allés faire une promenade en voiture au Frais-Vallon. A peine sortis par la porte Bab-el-Oued, nous tournons à gauche et suivons, sur le flanc des collines, une route pleine de sinuosités. Quoique la pente de chaque colline soit cultivée et parsemée de cactus, d'oliviers, de lauriers-roses et d'amandiers en fleurs, ce n'est plus le paysage que nous avons tant admiré hier. Près des prairies verdoyantes, les champs que l'on vient de labourer ont une teinte rougeâtre due à la présence d'une grande quantité de carbonate de fer. La crête des collines et de la montagne est inculte, parsemée de blocs énormes de pierre prêts à rouler dans le ravin. Les chênes, les figuiers, les mûriers n'ont pas encore leur feuillage, la nature se présente sous deux faces différentes, l'hiver et le printemps.

Nos chevaux galopent; après une course d'un quart d'heure, nous descendons au fond d'une gorge où finit la route. Un café maure, de triste apparence, est adossé à la montagne, sur

le bord du torrent. Dans un enfoncement du café, accroupis sur une natte, deux Maures jouent aux cartes avec un jeu graisseux. C'est la première fois que je voyais un café maure, dont j'ai lu tant d'originales descriptions. Ma première impression n'a pas été favorable, je n'ai trouvé aucun charme et aucune poésie à cette espèce de réduit prêt à tomber en ruines. Nous entrons, le café que je vois faire et que l'on nous sert tout sucré dans de très-petites tasses, nous paraît bon, quoiqu'il soit mélangé avec le marc.

Le Maure ne nous a pas dit un mot; à peine sommes-nous servis qu'il reprend sa partie de cartes, sans plus s'inquiéter de nous. Dix centimes la tasse! le café n'est pas cher.

C'est à cet endroit que s'arrête un omnibus qui part d'Alger cinq à six fois par jour, amenant à chaque tour des malades, qui grimpent ensuite, pendant un quart d'heure, par un affreux sentier, pour aller dans la montagne consulter un médecin maure fort renommé. Comme j'ai l'intention d'aller voir et consulter ce médecin, dont la réputation est venue en France, je raconterai plus tard ma visite.

Tout le long du torrent, qui suit le fond du

ravin, sont bâties de petites maisons de campagne, sans grandes prétentions, entourées de jardins remplis de citronniers, de rosiers et d'orangers. Le site n'est pas gai, il y fait froid, ce n'est que dans l'été que l'on peut l'appeler le frais vallon. A deux heures nous étions de retour à Alger et nous entrions dans le jardin Marengo, que nous ne connaissions pas encore. Comme l'on trouve dans tous les livres l'histoire et la description du jardin Marengo, je ne m'y arrêterai pas. C'est une délicieuse promenade pour les malades ; mais ils ne devront y aller que lorsque le vent est à l'est, au sud, au sud-ouest et à l'ouest. C'est une recommandation très-sérieuse que je fais, car les autres vents sont violents et envoient dans le jardin toute la poussière de la route.

Le jardinier-chef et ses aides sont très-complaisants ; aussi, un malade qui aimera l'horticulture, y trouvera-t-il de nombreuses récréations. J'ai rapporté à la main en France, un bougainvillæa et un polygala dont je ne connaissais pas l'espèce, achetés là, et que je vais tâcher d'acclimater chez moi.

25 janvier.

Le docteur Bruch m'avait invité à un dîner d'adieu qu'il donnait, à l'hôtel d'Orient, à plusieurs confrères de l'armée qui rentraient en France. Il m'a présenté à des magistrats de la cour, à des notabilités commerciales d'Alger, et fait faire connaissance avec plusieurs médecins.

L'un, le docteur Gayet, le beau-frère de notre célèbre oculiste Wecker, lui-même très-connu par des travaux d'ophthalmologie, est fixé à Lyon et est venu, comme moi, chercher la santé ici, car il est atteint de laryngite chronique. Il a néanmoins reçu une mission du gouvernement; il part, sous peu de jours, pour le sud de l'Algérie, accompagnant un général en tournée d'inspection. Il doit étudier, à Ouargla et sur les confins du désert, une opthalmie endémique qui sévit sur nos soldats. Il me supplie de partir avec lui. Seul, je n'hésiterais pas, car le voyage sera facile avec un général, mais j'ai des dames que je ne puis entraîner si loin, malgré tout le désir qu'elles en ont.

Le docteur Wolters, depuis quarante ans dans la colonie, si finement spirituel. C'est l'âme du

Crapaud; c'est par le nom de cet animal, trop peu apprécié, que l'on désigne le lieu de réunion, le club des médecins. Pourquoi?...

Le docteur Texier : l'école de médecine d'Alger prospère depuis qu'il en est le directeur, je crois qu'il saura lui créer un brillant avenir. Il est bien convenu avec lui que nous nous reverrons souvent.

C'est la première fois depuis deux ans que j'assistais à un dîner; je ne crois pas avoir été un trop triste convive.

Je suis rentré à dix heures, et, par prudence, en voiture, tandis que Bruch et ses invités allaient fumer leurs cigares sur la place du Gouvernement, encombrée à cette heure de promeneurs. Heureux climat!

J'ai été pris aujourd'hui d'un accident auquel je suis sujet depuis vingt ans, qui avait disparu pendant quelques années, mais qui est revenu fréquemment depuis que je suis malade : je veux parler de l'enchifrènement du poumon. Tout d'un coup, sans cause appréciable, surtout dans la soirée, la muqueuse nasale devient humide et produit même un écoulement séreux assez considérable. Pas d'éternuments, pas de phlogose

de la muqueuse, car la respiration par le nez est très-libre. Puis, bientôt à son tour, l'arbre aérien semble se prendre, mais sans aucune oppression ; une toux pharyngienne humide survient, qui, pendant plusieurs heures, ne laisse aucun repos, puis est suivie d'une expectoration filante et muqueuse. C'est la toux la plus fatigante que je connaisse, qui devient souvent douloureuse par les mouvements violents qu'elle imprime au larynx et à la trachée.

Je ne crois pas qu'il y ait congestion pulmonaire, car il n'y a ni oppression, ni douleurs intercostales. Ces accidents appartiennent presque exclusivement aux arthritiques; du moins, c'est chez eux que je les ai toujours rencontrés. Ils doivent être rangés dans la classe des névroses, et sont souvent déterminés par des perturbations atmosphériques, par la respiration d'odeurs agréables ou désagréables, par l'abus du tabac à fumer, surtout l'abus de la cigarette dont on aspire la fumée jusque dans les bronches. Chez moi, une cause morale, comme une forte émotion, suffit pour les produire, presque toujours le passage d'un lieu froid dans un lieu chaud.

Je vois avec plaisir cette névrose réapparaître.

Quoique je ne comprenne pas de la même manière que M. Pidoux l'antagonisme de ces deux maladies, je suis complétement de son avis quand il dit que le retour des accidents arthritiques est un excellent signe dans le traitement de la phthisie. J'aurai à revenir à cette question, dont l'importance est capitale dans certaines formes de la phthisie.

26 janvier.

Encore un peu d'enchifrènement bronchique aujourd'hui. Je n'ai rencontré nulle part la description de cet enchifrènement; cependant, je crois que ce n'est pas autre chose que ce que Trousseau désignait sous le nom de *toux coqueluchoïde*. Cela n'a aucun des caractères de l'asthme, et communément s'appelle une quinte de toux. Je crois qu'il était utile de faire ressortir la différence d'avec une quinte de toux ordinaire, de montrer le caractère purement névrosique de ces accès.

En même temps que l'enchifrènement disparaît, des phénomènes arthritiques apparaissent du côté de la peau : de la chair de poule, une sensation de froid dans les muscles ou des pla-

ques de chaleur, parcourant successivement tous les membres, mais suivant surtout la direction des vaisseaux, et plus le paquet vasculaire est superficiel, plus la sensation de chaleur est forte.

Tous ces petits accidents inquiètent beaucoup les phthisiques, qui croient que ces longs accès de toux sont des signes de progrès dans la tuberculisation. Non, qu'ils se rassurent, c'est ordinairement un bon signe.

Mais il ne faut pas laisser l'accès s'user de lui-même, il est facile à vaincre. L'application, sur le devant de la poitrine, de la moitié d'un sinapisme Rigollot suffit quelquefois, au bout de cinq minutes, pour le faire disparaître. Les opiacés donnés à l'intérieur, le bromure de potassium, le sulfate de quinine, etc., sont de bons moyens, mais qui demandent au moins une demi-heure avant de produire leur effet. Le moyen par excellence, le moyen héroïque, qui agit instantanément, c'est une injection hypodermique d'une solution de morphine, à la dose de cinq milligrammes à deux centigrammes.

La méthode des injections hypodermiques de morphine rend des services énormes dans le traitement de la phthisie, et il est impossible,

selon moi, de s'en passer. J'ai là-dessus, depuis deux ans, une expérience personnelle qui explique ma profonde conviction. Toutes les névroses qui accompagnent si souvent la maladie, cèdent immédiatement devant son emploi. La toux, l'insomnie n'ont pas un meilleur remède, et il n'y a que les phthisiques à comprendre le bonheur qu'il y a à ne plus tousser et à dormir. Mais il a surtout cet avantage, c'est qu'on peut impunément s'en servir sans que les fonctions de l'estomac s'en ressentent. Si dans les commencements les injections de morphine occasionnent quelquefois des vomissements, la tolérance s'établit bien vite et l'appétit, loin de disparaître, semble plutôt augmenter. L'habitude de la morphine, administrée de cette façon, se prend difficilement, les mêmes doses produisent presque toujours les mêmes effets. J'ai fait sur moi des centaines d'injections, et maintenant les effets que je cherche s'obtiennent avec les mêmes doses qu'il y a un an. Il n'y a donc pas lieu de craindre un empoisonnement par de trop hautes doses, car l'on se maintient toujours entre un et dix centigrammes par jour, ce qui est relativement faible.

Le médecin ne pouvant pas toujours être

auprès de son malade, il faudra nécessairement confier à la famille le soin de faire ces injections. Je crois que cela peut se faire sans danger au grand profit du pauvre phthisique.

Je lui reconnais néanmoins un inconvénient, c'est de provoquer souvent de la sueur dans les premières heures de son administration. Cette sueur, qui succède à une douce chaleur, est agréable, mais n'est pas moins une cause d'affaiblissement. Lorsque la morphine est unie à une très-petite dose d'atropine, la sueur ne survient pas. Comme l'atropine, à la dose la plus minime, produit chez moi des effets inouïs, je n'ai pu continuer l'expérience.

30 janvier.

Lassallas a mis à notre disposition son landau et les deux beaux chevaux arabes dont il est si fier ; il a raison, car son attelage est magnifique de formes, remarquable par sa vitesse et sa résistance à la fatigue. Nous sommes partis par Mustapha-Supérieur, passés par la Colonne, le ravin de la Femme-Sauvage, revenus par le jardin d'Essai et Mustapha-Inférieur. J'ai déjà décrit Mustapha-Supérieur, je n'ai donc pas à y

revenir. Le retour par Birmandréis et le ravin de la Femme-Sauvage est une promenade très-agréable. La route est à mi-côte de la colline, et le bas de la vallée est rempli, comme partout, d'orangers, de citronniers, d'amandiers. Les collines qui nous font face sont presque complétement cultivées et occupées par du blé, de la vigne, des plantations de fèves et de petits pois.

Jusqu'à la Colonne, la température m'a paru fort agréable; mais de là à Birmandréis et tout le long du ravin de la Femme-Sauvage, le vent est devenu frais; au défaut des gorges, il soufflait avec violence et me faisait frissonner. Que le malade qui fera cette promenade emporte avec lui paletots et couvertures.

Tout en parlant de l'effet que la promenade en voiture découverte me produit, je vais donner quelques conseils qui me sont suggérés : d'abord, par ma propre expérience de malade, ensuite par l'expérience de tous ceux que j'ai soignés et scrupuleusement interrogés depuis bien des années.

Lorsque je vais en voiture découverte, dans une calèche ou dans un landau, que je suis placé sur la banquette du fond, si calme que

puisse être l'atmosphère, je ressens un courant d'air dont la vitesse est celle de la voiture, dix à douze kilomètres à l'heure. Cette vitesse, peu considérable, suffit néanmoins pour me donner un peu de gêne, de la constriction à la poitrine et une sensation générale de froid. Si je veux entretenir une conversation, au bout de quelques instants, je suis tout haletant et forcé de garder le silence. Lorsque, placé sur la banquette du devant, je vais en arrière, pourvu que le dos et le cou soient bien protégés, ou par l'avant de la voiture, ou par un bon paletot, tous ces petits accidents n'existent plus.

Les nombreux malades que j'ai interrogés à ce sujet ont tous éprouvé les mêmes phénomènes. Cette observation s'applique non-seulement à ceux qui, comme moi, sont atteints ou menacés de tubercules, mais encore à tous ceux qui ont des affections chroniques du poumon ou du cœur, et bien des hémoptysies n'ont eu pour cause déterminante que cette exposition à un courant d'air dans une promenade en voiture. Les accès d'asthme et les névroses du cœur subissent presque fatalement cette influence. Aussi, ne puis-je trop recommander aux malades

de prendre les plus grandes précautions lorsqu'ils sortent en voiture. Autant ces promenades, au milieu de la journée, par une douce température, sont utiles et quelquefois nécessaires pour ceux qui ne peuvent marcher, autant elles seraient funestes pour ceux qui négligeraient les conseils de l'expérience.

Ainsi donc, il faut toujours se placer sur la banquette de l'avant, de façon à aller en arrière, à avoir le dos et le cou parfaitement protégés. Si le soleil est ardent, à toutes les longues montées, on peut quitter son pardessus, pour le reprendre dès que les chevaux se mettent au trot; il ne faut surtout jamais le quitter dès que la route s'enfonce dans des vallées ou dans des endroits couverts. Une recommandation que je fais également : c'est, lorsque l'on descend de voiture, de ne pas faire une trop longue promenade à pied. Que la maladie vienne du cœur ou du poumon, il est constant que les personnes chez lesquelles la circulation sanguine pulmonaire se fait mal, suent facilement. C'est alors qu'il serait dangereux de remonter en voiture découverte, si bien vêtu que l'on pût être. La sensibilité du phthisique est telle qu'au plus

petit froid ressenti par la peau, succède immédiatement une quinte de toux. Dans ces cas, où il faut s'abstenir de se promener à pied, ou avoir un landau ou une calèche qui puisse se fermer facilement. De cette façon on termine la promenade sans avoir à craindre, non-seulement le courant d'air, mais encore le contact d'un air plus froid que la température de la peau.

CHAPITRE VII.

Variations dans la température. — Le vin de Champagne. La bibliothèque.

3 février.

Deux jours de mauvais temps, le 31 janvier et le 1er février. Pendant quarante-huit heures, la pluie n'a cessé de tomber avec cette force et cette abondance que l'on ne voit que dans les pays chauds. Je ne suis pas fâché de ce changement, je commençais à me lasser d'un ciel aussi beau. Cependant, cette pluie n'a pas trop refroidi la température; le thermomètre, le matin, n'est pas descendu au-dessous de + 11°, et dans l'après-midi s'est maintenu entre + 15° et + 17°; la journée médicale est donc toujours bonne. Tous les Algériens se plaignent hautement du froid; ce sont pour eux les plus mauvais jours de l'hiver. Je ne les plains guère, et je ris de les voir s'encapuchonner comme s'il y avait

de la neige sur la terre. Ce que c'est que l'habitude de la chaleur et la sensibilité relative !

Je suis à peine sorti et j'ai trouvé la température bien douce; ces plus mauvais jours de l'hiver sont exactement ce qu'on appelle les plus mauvais jours de l'été dans l'Ouest de la France. Avec ce temps, les malades venant du Nord ne sont pas condamnés à rester chez eux ; ils peuvent se rendre au cercle ou faire quelques petites courses dans la ville, dans les quartiers bien protégés et à l'abri du vent de nord-ouest qui accompagne constamment les pluies. Les promenades en voiture fermée peuvent toujours se faire; l'on n'a pas au moins l'inconvénient de la poussière.

Hier et aujourd'hui le temps s'est remis au beau, nous venons d'avoir les deux plus belles journées désirables.

Hier soir, nous avons partagé notre bien simple dîner avec nos aimables voisins d'appartement, le pasteur Rocheblave et sa femme. Ministre protestant à Alger depuis huit ans et veuf depuis quelques années, il vient de se remarier avec une Hollandaise aussi gracieuse que bonne. S'il accepta de venir à Alger, c'est qu'il était

atteint d'une laryngite chronique qui menaçait sa vie. Sous l'influence du climat, sans aucune espèce de traitement, la maladie a disparu. Il a pu remonter en chaire et faire chaque année en Kabylie des tournées pastorales très-fatigantes. Voilà donc des médecins, des pasteurs qui sont venus chercher la santé à Alger et qui l'ont trouvée ; il paraît qu'un grand nombre de ceux qui exercent ici des arts libéraux sont des exilés de France que la maladie a forcés à se créer ici une nouvelle patrie. Quelle meilleure recommandation peut-on faire à la capitale de notre colonie!

La soirée s'est bien vite passée en de charmantes conversations, j'ai vu avec bonheur que les Hollandais aimaient toujours la France et détestaient cordialement la Prusse. Mme Rocheblave, qui a habité plusieurs années ce dernier pays, nous a raconté des faits de la vie intime qui prouvent que partout, même entre eux, les Prussiens sont un peuple brutal, grossier et mal élevé.

Depuis longtemps je n'avais pas tenu d'aussi longues conversations, et après cette fatigue je craignais bien un violent accès de toux. Eh bien, non ; toute la journée la température avait été

chaude et humide, et j'ai respiré avec bonheur l'air tiède qui nous environnait.

Aujourd'hui, même température qu'hier. Je me suis promené pendant près de deux heures sur les quais, et ce soir je n'ai ni toux ni oppression. L'expectoration, le matin, est moins abondante depuis quelques jours, les crachats, très-aérés, prennent une teinte blanchâtre de bon augure. Lassallas, qui m'a ausculté, prétend que le râle sous-crépitant s'est modifié, qu'il n'existe plus guère qu'à la fin de l'inspiration, qu'il s'entend en avant dans une moins grande surface et que dans certains points on le prendrait presque pour du râle crépitant. La percussion en avant donne toujours les mêmes résultats : pas de matité appréciable; il y aurait plutôt plus de la sonorité, avec élévation de la tonalité. En arrière, mêmes phénomènes et respiration presque emphysémateuse. Ce mieux, à l'examen local, concorderait donc avec la diminution de la toux et la respiration facile, dont j'ai tout à l'heure parlé. Je ne fais jusqu'à présent aucun traitement; l'estomac et les intestins fonctionnent très-bien.

Cette amélioration dans mon état, si petite qu'elle soit, m'a donné courage, et je m'applau-

dis d'être venu ici. Il faut si peu de chose pour faire sourire le phthisique; qu'il se rappelle bien que lorsque ses crachats seront remplis d'une infinité de petites bulles d'air, qu'au lieu d'être verdâtres ils prendront la teinte blanc nacré, c'est signe de mieux.

La nuit dernière, j'ai eu pendant quelques heures un peu d'agitation et de rêvasserie. J'attribue cet état à un verre de vin de Champagne que j'avais bu. J'avais eu du plaisir à le boire, quoique je ne l'aime pas. Si je l'ai trouvé bon, c'est que j'étais gai et que la bête voit toujours par les yeux de l'esprit.

Ce n'est pas que je croie le vin de Champagne contraire aux phthisiques, bien loin de là; depuis nombre d'années j'ai toujours eu à me louer de l'emploi du bon vin de Champagne dans le traitement de la phthisie, surtout lorsque le vin a été frappé. Un verre de ce vin glacé, à la fin du repas, a toujours facilité la digestion et bien souvent empêché les quintes de toux et les vomissements qui suivent si souvent l'ingestion des aliments, et cela dans toutes les périodes de la phthisie. L'excitation passagère et agréable qu'il donne fait oublier les moments si fréquents

de mélancolie. Avec lui, l'huile de foie de morue se prend presque sans dégoût et se digère très-facilement; enfin, dans l'après-midi, avec un ou deux jaunes d'œuf crus, il sert à faire une excellente collation.

Je laisse là la question médicale qui, malgré moi, m'entraîne. Je ne veux pas faire un traité sur la phthisie, je veux seulement, en racontant mon séjour ici, dire mes impressions et rapporter les réflexions que me suggère mon état, une longue pratique et le désir d'être utile à ceux qui souffrent comme moi. En me lisant, le phthisique verra que son mal est partagé, il s'attachera au récit de mes luttes pour la vie, qui sont les siennes de chaque jour, et sera vainqueur, comme j'ai tout espoir de le devenir.

Ne craignez donc pas, pauvres valétudinaires, de prendre à l'occasion, même souvent, un verre de vin de Champagne; il vous donnera de la gaieté et de la santé.

5 février.

Je suis allé aujourd'hui à la bibliothèque de la ville, installée dans un ancien palais qui a appartenu à un Dey d'Alger et que l'on appelle

encore la maison de Mustapha-Pacha, rue de l'État-major. C'est une des riches maisons mauresques les plus curieuses et les mieux conservées d'Alger. Je n'ai pas à en donner la description, car, pour mes lecteurs, la bibliothèque sera un lieu agréable d'étude qu'ils visiteront souvent.

Depuis plusieurs jours, je devais être présenté au bibliothécaire, M. Mac-Carthy, par plusieurs de mes confrères. Mais le médecin propose et les malades disposent. Je me suis alors présenté moi-même, et j'ai reçu de la part du savant bibliothécaire un charmant accueil. M. Mac-Carthy est un géographe très-connu auquel on doit d'immenses travaux sur l'Algérie; toutes les cartes et tous les plans ont été faits par lui. C'est un travailleur infatigable, qui regarde l'Algérie comme son bien et en parle avec tendresse. Quelques milliers d'hommes comme lui, notre colonie ne connaîtrait que des jours de bonheur et de prospérité.

Il m'a fait visiter son palais dans les plus petits détails, et j'ai admiré l'ordre et la bonne conservation de tous ces volumes, de tous ces manuscrits, dont le nombre dépasse déjà plus de vingt mille. Comme la bibliothèque possède aussi

des livres et des manuscrits arabes, un bibliothécaire arabe lui a été adjoint. Si je mets à exécution mes projets d'étudier la langue arabe, je trouverai auprès de lui, m'a-t-on dit, tous les renseignements et toute la bienveillance possibles.

M. Mac-Carthy m'a donné la liste de tous les ouvrages de médecine que possède la bibliothèque et met complétement à ma disposition ceux que je voudrais consulter. Ce sont tous ceux qui ont rapport au climat et au traitement des affections pulmonaires à Alger. Dès aujourd'hui j'en ai emporté quelques-uns avec moi, et d'ici à quelques semaines j'espère être complétement au courant de ce qui a été écrit sur cette question.

Il y a à Alger une autre bibliothèque, bien moins nombreuse, mais plus spéciale ; c'est celle de l'École de médecine. Sa proximité de chez moi, les nombreux livres qui m'intéressent que j'y ai trouvés, ont fait que j'ai abandonné la bibliothèque de la ville pour celle de la rue Caillé. Son bibliothécaire est un Italien, M. Durando, un grand botaniste, dont je parlerai plus tard.

Puisque je parle ivres, je ne saurais trop en-

courager les malades à un travail littéraire de tous les jours, et ici, avec les ressources de la bibliothèque et la complaisance inépuisable de M. Mac-Carthy, toutes possibilités sont accordées à l'étude. La bibliothèque est ouverte tous les jours, sauf le dimanche, de midi à quatre heures.

Tous les jours, une bonne heure devrait être employée par le malade à lire un des bons et nombreux ouvrages mis à sa disposition.

C'est au point de vue thérapeutique, comme médecin, que je veux maintenant traiter cette question.

Lorsque notre pauvre malade a fini de déjeuner, vers midi, son repas doit être suivi ou d'une promenade à pied d'environ une heure, ou d'une promenade en voiture de deux heures; c'est assez de travail corporel pour le phthisique. Rentré, chez lui, qu'il prenne la précaution de changer de linge s'il ressent la moindre moiteur, et qu'il aille ensuite à la bibliothèque. Le vestibule du palais de Mustapha est toujours frais, la cour même et les deux galeries ne reçoivent pas en hiver les rayons du soleil. Cependant, la température, de midi à quatre heures, n'est jamais au-dessous de + 15° à + 18°.

Dans toute la galerie supérieure, près des colonnes torses en marbre blanc, dont les chapiteaux et les frises sont découpés comme une dentelle, des petites tables attendent le travailleur. Il y a un siècle, c'était le lieu du plaisir, c'est maintenant le lieu du silence et de l'étude. L'esprit évoque l'image de toutes les Mauresques qui enchantèrent le palais du vieux pacha; son harem, dit-on, fut célèbre par une esclave française devenue la favorite du maître.

C'est là que le malade, jeune homme ou jeune fille, doit se créer un petit travail littéraire obligatoire de tous les jours. Que tous les ouvrages où peut régner le sentiment et la passion soient soigneusement écartés. La lecture des romans ou des œuvres légères finit par donner du dégoût, de la perte d'appétit. Qu'on ne croie pas là à un paradoxe de ma part. C'est un travail que je demande et non un divertissement. Le travail du cerveau use autant la matière que celui qui est manuel, et les gens doués du plus grand et du meilleur appétit, sont plutôt ceux qui s'adonnent aux travaux scientifiques et littéraires.

Il est difficile de commander à sa disposition d'esprit; mais faut-il toujours diriger son travail

dans un but pratique? L'analyse d'un ouvrage est généralement celui que l'on doit se proposer. La lecture attentive de vingt à trente pages, les notes à prendre, les réflexions suggérées, font paraître une heure bien courte. Content de soi, le malade se donne rendez-vous au lendemain, serre la main de l'aimable bibliothécaire, devenu son guide et son ami, et regagne son logis, car il est bientôt quatre heures. La promenade d'une heure, travail corporel, l'étude d'une heure, travail intellectuel, se font équilibre. L'on se sent plus gai, plus dispos, et l'on constate, avec étonnement, que l'on n'a pas toussé.

En effet, j'ai constaté chez moi, comme chez bien d'autres, que la toux était rare pendant le travail du cabinet. Cela tient, je crois, à l'absence des mouvements, à l'égalité de la respiration, et surtout à ce que, dans le repos, la déglutition de la salive est plus fréquente, plus régulière, à ce que les parois pharyngiennes et hyperglottiques sont plus fréquemment humectées.

Le résultat d'un travail d'une heure à la bibliothèque sera donc : d'abord, d'avoir orné son esprit de connaissances jusqu'alors ignorées ;

d'avoir établi un équilibre nécessaire entre l'esprit et le corps; d'avoir diminué un des symptômes les plus fatigants qui nous affligent, la toux; enfin, de pouvoir se dire que cette thérapeutique journalière si simple fait faire chaque jour à la maladie un pas vers la guérison.

Il ne faut pas, non plus, abuser du conseil que je donne. L'exagération dans le travail est nuisible et il faut s'abstenir d'emporter chez soi des livres, que l'on serait tenté d'ouvrir dans la soirée. Le travail de l'après-midi suffit.

CHAPITRE VIII

L'hôpital du Dey. — Le carnaval. — Les angoisses et les terreurs du malade.

8 février.

J'avais appris qu'un de mes anciens collègues, le docteur Leplat, médecin-major de 1re classe, était à Alger et faisait un service à l'hôpital du Dey. Comme j'ignorais l'adresse de son domicile dans la ville, je suis allé ce matin à son hôpital, où je pensais le trouver.

Situé au nord d'Alger, sur la route de Saint-Eugène, au bord de la mer et au pied de la rampe qui conduit à Notre-Dame-d'Afrique, cet hôpital a une renommée universelle. Bâti avec soin par l'administration militaire, dans les jardins qui entouraient une maison de plaisance du Dey, il présente tout le confort dû aux progrès de la science nosocomiale. Le palais du Dey, admirablement conservé, est consacré à l'administration

et au service médical, qui y possède un laboratoire et une belle bibliothèque. Ayant manqué Leplat de quelques minutes, je n'ai pu visiter cet établissement aussi consciencieusement que je l'aurais bien voulu. Ce n'est que partie remise, un autre jour je me lèverai de meilleure heure. Par le concierge, j'ai su l'adresse que je désirais, et ce matin j'ai passé de bons moments, à rappeler avec Leplat nos souvenirs de jeunesse. En France, nous sommes presque voisins, car il est d'Avranches, et nous avons beaucoup de connaissances communes.

Comme il a passé plusieurs années en Afrique, je lui ai demandé son opinion sur le climat d'Alger, au point de vue du traitement de la phthisie. C'est une étude qu'il n'a jamais faite bien sérieusement, car ses travaux ont toujours eu un autre but; mais il m'a affirmé que, pourvu que la maladie ne fût pas avancée, il l'avait toujours vue ne pas faire de progrès. Il a été étonné de retrouver, après plusieurs années, des malades qu'il croyait morts depuis longtemps, et il est tout porté à croire à l'efficacité du climat pendant l'hiver contre la phthisie à forme éréthique.

Après déjeuner, j'étais plus gai que d'habi-

tude ; pendant deux heures, je me suis promené sur le port ou dans les rues et bazars de la ville. J'étais heureux de me sentir éprouver moins de fatigue, je me félicitais de ce mieux progressif, évident, depuis une quinzaine de jours. Je ne pensais plus que la peine est toujours près de la joie ! Je venais de rentrer, je me disposais à aller à la bibliothèque, lorsque, tout à coup, je tousse, et que vois-je ? un léger filet sanglant dans le crachat ! Ce n'était pourtant rien ; peut-être cinq millimètres de long sur un de large. Je n'aurais pas dû y faire attention, car à la façon dont j'ai toussé et expectoré, il est certain que le crachat était pharyngien, et très-probablement ce trait de sang venait des piliers ou du voile du palais. Oh ! n'est-ce pas, pauvres compagnons de souffrance, qu'on ne lutte pas contre cette peur que l'on a de voir le sang jaillir ? L'effroi me fait frissonner ; toutes mes idées gaies de tout à l'heure s'envolent ; je vois tout en noir, je me mets au lit et j'écris bien vite un petit mot à Lassallas.

Justement je devais dîner le soir chez lui avec plusieurs de nos confrères. Tout en le priant de m'excuser, je lui demandais de venir me voir un instant. Il est bien vite accouru, et après un

examen très-minutieux que j'avais exigé, il s'est mis à rire de moi. Il est parti sans m'avoir détrompé.

Enfin je me suis levé pour dîner ; quoique me sentant en appétit, c'est à peine si j'ai touché à ce que l'on m'offrait. Je n'avais qu'une idée : à mon premier accès de toux vais-je cracher du sang ? et comme un fou je m'efforce de tousser sans pouvoir y parvenir. Enfin, à huit heures, j'extirpe quelques mucosités blanches, transparentes, sans aucune trace sanglante. Tout d'un coup la gaieté me revient, je console mes chères compagnes, que j'avais terrifiées par mes sinistres prophéties.

Heureusement que tous les malades ne s'effrayent pas aussi facilement, mais que je plains ceux qui sont névropathes comme moi ! La raison a fui et l'esprit se complaît dans toutes les exagérations possibles ; je n'ai jamais pu consoler un de ces pauvres malheureux.

11 février.

Avant-hier j'ai dîné fort peu et sans appétit. Sans pouvoir rien préciser, je ne me sentais pas

dans mon état habituel; quelque chose me cherchait. Pourtant je n'avais fait aucune imprudence; après avoir bien déjeuné, je m'étais promené pendant une heure, sans fatigue et jouissant de la plus délicieuse température. A trois heures et demie, les rumeurs de la rue m'ont appelé au dehors, je suis allé à la place du Gouvernement par la rue Bab-Azzounn.

C'était le Mardi gras; toutes les boutiques sont fermées, tout le monde est dans la rue. Il est difficile de circuler sous les galeries et la chaussée est envahie par une foule de masques à pied, à cheval ou en voiture. Leurs costumes sont affreusement fripés et leur tenue est ignoble; leurs farces sont grossières, leurs gestes impudents, pas un *lazzi* spirituel ne vient faire pardonner la folie du jour. Informations prises, j'apprends que ces gens masqués appartiennent tous à la lie du peuple, que ce sont des Espagnols et des Maltais.

J'en suis heureux pour les Français.

Moins badaud que tous les Algériens, qui semblaient pourtant ne pas prendre un grand plaisir à cette triste exhibition, j'ai pris par les rues tranquilles, et à quatre heures j'étais rentré. A

ce moment le temps était calme, le thermomètre marquait + 18°, et bien certainement pendant ma promenade je n'avais pas eu froid.

Je m'étais couché de bonne heure, l'esprit inquiet, lorsque, vers dix heures, j'ai été pris de bâillements, de légers frissons et d'une horripilation générale. Chaque mouvement que je faisais dans mon lit était douloureux, il me semblait être piqué par des milliers d'aiguilles. En même temps le pouls s'est élevé successivement à 90, 95, 100, et le thermomètre, dans l'aisselle, était à + 38°, 5.

Avant ma maladie actuelle j'ai souvent ressenti ces symptômes, prélude de fièvres rhumatismales ou légèrement inflammatoires, dont, sans m'effrayer, je me rendais parfaitement compte. Mais seul, au milieu de la nuit silencieuse, dans l'insomnie la plus complète, la *folle du logis* a bientôt pris le dessus.

Je passe en revue tous les accidents de la phthisie : c'est une pneumonie, pensais-je, ou une pleurésie que je vais avoir; les parties indurées du poumon vont se ramollir, un dépôt caséeux va se faire dans toutes les alvéoles; c'est la phthisie galopante et la mort à grands pas.

Qu'il est triste quelquefois d'être médecin !

Cependant la peau est chaude et une sueur visqueuse s'épand sur tout le corps; j'ai soif, qu'une seule gorgée d'eau froide me ferait donc du bien ! Mais pourquoi réveiller celle que j'aime, qui dort à quelques pas de moi, et lui faire partager mes peurs? Pourtant il est imprudent de se découvrir. Enfin je me lève sans bruit, et je bois à longs traits tout un verre d'eau sucrée; tout transi, je remonte au lit.

Les frissons reviennent; une sueur plus abondante et plus liquide inonde les draps. Malgré une injection hypodermique de morphine, pas de sommeil, ma tête est brûlante et enserrée dans un cercle de fer.

Les images de ceux que j'ai laissés en France tournent autour de moi; ma mère, ma sœur, elles qui m'ont tant chéri, ne me verront même pas mourir ! Elles ne vivent que d'angoisses et de douleurs !

Si j'envoyais chercher Lassallas ou Gros, qui demeure au-dessus de moi ! A quoi bon les réveiller? que me diront-ils? d'attendre que la nuit soit passée, qu'une maladie ne se dessine pas nettement dans quelques heures, et que, dans ce

moment, je dois me borner, comme médecine, à la simple expectation. Pourquoi priver mon pauvre confrère d'un repos qu'il a tant mérité?

Enfin j'ai de nouveau recours à des injections hypodermiques de morphine, et arrivé à huit centigrammes, sans avoir aucun sentiment de bien-être, une sueur profuse sans analgésie me baigne le corps, ma tête devient lourde, les oreilles bourdonnent, mes paupières sont pesantes, je m'endors pour quelques heures. Sommeil plein de rêvasseries presque aussi fatigant que l'insomnie. Ce n'est qu'au point du jour qu'il se déclare une diurèse abondante, que le pouls tombe à 70 et qu'un bien-être général se manifeste.

A mon réveil, je crache comme d'habitude, et je suis tout étonné de ne pas trouver mes crachats pneumoniques. Me serais-je donc effrayé à tort! Pourtant la fièvre ne s'invente pas; quelle terrible nuit j'ai passée!

Je souris à mon bon *ange;* je ne lui dis rien de mes inquiétudes, et l'espoir me revient. Il est trop tôt de quitter la vie; je veux pouvoir encore rendre heureuse, pendant quelques années, si

cela est possible, celle qui m'a tout sacrifié, ma compagne bien-aimée !

En attendant la visite de Gros, que j'ai fait prévenir, je pense au temps où j'exerçais la médecine, à cette terrible sonnette qui remuait si souvent la nuit, à ces courses nocturnes si pénibles et si fatales pour le médecin.

Au début de la carrière, le médecin est tout feu, tout flamme ; jeune et plein de vigueur, il ne croit pas à la fatigue, ou il est soutenu par l'espoir d'arriver, par l'ambition de se faire un nom. Il ne faut pas de longues années de pratique médicale et de nombreuses courses la nuit pour que la santé s'altère. Toutes les statistiques sont d'accord pour démontrer que c'est chez le médecin que la moyenne de la vie est la plus courte, et pour moi la principale cause de ce peu de longévité est certainement l'habitude de se lever et de sortir fréquemment la nuit ; cela s'explique suffisamment par l'interruption du sommeil et le passage du chaud au froid.

Si encore le médecin n'était demandé la nuit que pour des cas graves qui ne peuvent attendre jusqu'au matin, ce ne serait plus qu'une question d'humanité et de service à rendre. Mais

bien souvent c'est pour une misère, pour une niaiserie, qu'il est réveillé : une indigestion après un bon dîner, une attaque de nerfs après un orage d'intérieur. Dans ce dernier cas, le mari est toujours enchanté de se débarrasser de sa femme et de la jeter dans les bras du médecin. Ces maris-là sont peu prudents, les médecins célibataires et jeunes ne sont pas des modèles de vertu ! Quant à la reconnaissance, n'y croyez pas; c'est déjà trop que de montrer à un étranger ses passions ou ses plaies de ménage. Aussi le médecin ne doit jamais oublier que la visite de nuit doit être chèrement payée.

Si, au contraire, la présence du praticien a été vraiment nécessaire et a pu sauver la vie du malade, il regagne tout grelottant sa couche refroidie; la peine est un peu compensée par le bonheur qu'il donne aux autres, et par l'orgueil bien légitime de son talent. Je n'ai jamais vu rien d'aussi séduisant, d'aussi gracieux, d'aussi peu terrestre que les gestes, les paroles, le sourire d'une mère, remerciant celui qui vient de sauver son enfant.

La poignée de main de l'homme qui vient d'être père est une bonne chose aussi.

Depuis quelques années les médecins sont devenus plus difficiles et se refusent souvent à faire des visites la nuit. C'est l'inévitable réaction qui se produit et dépasse peut-être de justes limites.

Le phthisique, lui, a-t-il bien besoin de faire venir son médecin la nuit? Non. Les cas dans lesquels il peut le faire demander sont très-rares, et les personnes qui soignent le malade peuvent être facilement instruites de ce qu'il y a à faire pour parer à bien des petits accidents. L'insomnie, les accès d'asthme, les quintes de toux, l'abondance de la sueur, sont guéris par les moyens que la science met actuellement à notre disposition, moyens qui peuvent être employés par ceux qui entourent le malade ou par le malade lui-même. Ainsi, l'insomnie et l'asthme sont toujours combattus avec succès, et sans danger, par les préparations opiacées, surtout par les injections hypodermiques de morphine.

S'il survient une hémoptysie, c'est alors que la présence du médecin est nécessaire, non-seulement pour relever le moral qui tombe tout d'un coup, mais encore parce que l'hémorrhagie peut devenir grave.

J'en étais là de mes réflexions lorsque Gros est entré. L'examen de la poitrine ne lui a rien fait connaître de nouveau, et la raison de cette fièvre allait nous échapper, lorsque ma main rencontre, au niveau de la hanche, *un peu en arrière,* un empâtement du tissu cellulaire, une tumeur à base évasée, d'au moins dix centimètres de diamètre, déjà rouge, mais à peine sensible au toucher et à la pression.

Comment cette tumeur m'est-elle restée ignorée, et d'où vient-elle ?

Nous sommes sur la voie. Hier et avant-hier, sur l'ordonnance de mes confrères, j'avais fait à cet endroit une injection hypodermique d'une solution d'iodure de potassium, que mon estomac ne peut supporter. Ces injections ont déterminé une légère inflammation du tissu cellulaire; le défaut de douleur tenait probablement à ce qu'il y avait de la morphine dans la solution, et que c'est à ce niveau, dans la nuit, que j'en ai injecté huit centigrammes, dose assez considérable pour anesthésier la partie malade.

Dieu soit loué! que le doute est donc chose pénible, que la certitude apporte donc de calme à l'esprit !

Un bain et quelques cataplasmes ont suffi pour me guérir.

Le beau temps ne s'est pas maintenu, la pluie a recommencé à tomber hier et ne discontinue pas aujourd'hui. Je ne suis pas sorti, j'ai passé tranquillement mes journées à causer, à lire et à travailler.

Que les malades qui liront ces quelques lignes soient donc plus raisonnables que moi, et apprennent à ne pas s'inquiéter si des symptômes fébriles apparaissent quelquefois. Bien souvent ils viennent d'une cause étrangère à la maladie et sont sans grande importance. Si les affections chroniques du poumon ont des chances de guérir à Alger, ce n'est qu'à la condition d'y être envoyées avant la période fébrile ou tout à fait au début de la période de ramollissement. La température tiède et douce dans laquelle on vit ici, bien loin de favoriser la fièvre, ne tend qu'à la combattre et à la faire disparaître. Aussi lorsque des accès se montrent, doit-on en rechercher la cause partout ailleurs que dans le poumon.

CHAPITRE IX.

Hussein-Dey. — Les jardins de l'hôpital du Dey. — Saint-Eugène
Le *Corricolo*.

14 février.

Le temps s'est complétement remis au beau. Pas de vent; quelques nuages tamisent la lumière du soleil et empêchent sa trop grande ardeur. Après déjeuner, nous sommes montés en voiture pour faire notre promenade habituelle, et, par la route de Constantine, nous gagnons le village d'Hussein-Dey. Cette course, que nous n'avions pas encore faite, est charmante, je la recommande vivement aux malades. Cependant il faudra choisir un jour où il n'y a pas de vent ou qu'il ne vienne ni du nord ni du nord-ouest; car la route, en suivant le bord de la mer et contournant la baie, n'est plus protégée par la montagne et est directement exposée aux vents que l'on doit éviter.

En sortant de la ville, après avoir traversé Mustapha-Inférieur, nous côtoyons et laissons à droite le magnifique champ de manœuvre qui sert aussi d'hippodrome, et nous tombons au milieu de magnifiques jardins où l'on cultive en pépinières toutes les plantes d'Afrique. Nous sommes entrés dans un de ces établissements, qui appartient à un Genevois, qui nous l'a fait visiter dans ses moindres détails. Il se livre surtout au commerce d'exportation, et j'ai été étonné d'apprendre sur quelle grande échelle il se pratiquait. Depuis quelques années, l'Espagne, le Midi de la France, l'Italie et les îles de la Méditerranée consomment une énorme quantité de palmiers, de lataniers, de bananiers; c'est Alger qui les leur fournit. Dans tous ces pays, l'acclimatation se fait facilement; dans ceux qui se rapprochent du Nord, toutes les serres sont pleines de produits exotiques. Aussi, tous ces pépiniéristes s'enrichissent, et l'on cite les magnifiques résultats financiers qu'obtiennent les directeurs du Jardin d'acclimatation.

Plus loin, nous trouvons les jardins des maraîchers, pleins, en ce moment, d'artichauts, de choux, de carottes, de navets, etc.,

aussi bien cultivés que ceux des environs de Paris.

A notre gauche, le chemin de fer et la mer qui vient déferler à quelques mètres de nous.

Les bas-côtés de la route sont plantés de mûriers et de figuiers, dont les troncs blanchis et les branches dégarnies de feuilles font triste effet au milieu du soleil et de la verdure des jardins. Il serait si facile de planter des arbres à feuilles persistantes ! Mais non ! il faut que la main de l'homme apporte un semblant d'hiver là où la nature le cache. Ainsi, l'on a trouvé ingénieux de planter sur la place du Gouvernement deux rangées de platanes, d'autant plus horribles à voir en ce moment, qu'on peut les comparer au magnifique bouquet de palmiers et d'orangers qui orne le devant de l'hôtel de la Régence. Si j'étais l'administration de la ville d'Alger, comme je ferais bien vite disparaître ces arbres du Nord, et que je me contenterais de ceux que la nature a si largement prodigués aux chauds climats ! Qu'une allée de bambous, avec ses arceaux gothiques, ferait donc là un merveilleux effet ! Comme ce décor se prêterait aux magnificences de la procession de la Fête-Dieu, si chère aux

Algériens, quelle illumination féérique l'on pourrait y faire les jours de réjouissance publique! Les jardins que l'on va bientôt commencer sur la place du Théâtre vont, dit-on, réaliser des merveilles dans ce genre. Puisse cela être vrai! mais je crains qu'Alger ne revoie de sitôt un nouveau colonel Marengo.

Hussein-Dey est un charmant village, entièrement construit à neuf sur un plan uniforme : église, mairie, école, maisons particulières, tout me paraît parfaitement entendu. Les habitants sont Espagnols et font le métier de maraîchers ; ce sont eux qui entretiennent la ville d'Alger des magnifiques légumes que nous y avons vus. Tous se promènent aujourd'hui, endimanchés, respectant scrupuleusement la loi du dimanche. Unissant à la constance du travail une grande sobriété et une excellente conduite, le bien-être règne chez eux ; ils sont dans l'aisance, beaucoup ont déjà même une petite fortune.

Resteront-ils dans notre colonie, ou une fois leur fortune faite regagneront-ils la mère patrie ! Il est bien à craindre qu'ils ne suivent cette dernière idée ; ce serait une grande perte pour la colonie ; cependant, plusieurs d'entre eux, aux-

quels j'ai parlé, ne sont pas désireux, dans ces moments de guerre civile, de retourner en Espagne. Ce qu'ils craignent surtout, comme les Italiens qui viennent en Algérie, c'est l'obligation du service militaire dans leur pays. Comme pour les Allemands, c'est une des principales causes de l'émigration. Et n'a-t-il pas raison, ce peuple de travailleurs, de chercher la paix et le bonheur loin des passions ambitieuses des grands de la terre. Que la justice de Dieu sera donc belle un jour à venir!

Tout près d'Hussein-Dey sont les magnifiques plantations d'*eucalyptus* de M. Trottier, le vulgarisateur de cet arbre, si utile et destiné à rendre tant de services à l'Algérie.

Après avoir gagné le Ruisseau situé à un kilomètre d'Hussein-Dey, nous revenons par la route du Jardin d'essai, au pied du Sahel, au milieu des jardins et des plantations les plus variées.

D'Alger à Hussein-Dey, par la route du bord de la mer, l'on est constamment exposé aux chauds rayons du soleil; mais si l'on revient par le pied du Sahel, en hiver, à partir de trois heures, la montagne couvre la route de son ombre. Quoique la température ait été, après-

midi, de + 18°, il faut se méfier de ce passage du soleil à l'ombre et se munir d'un chaud par-dessus, à moins que l'on ne préfère partir par la route du Jardin d'essai et revenir par Hussein-Dey.

18 février.

Le 16, nous sommes allés visiter les jardins de l'hôpital du Dey, et, pour la première fois, nous nous sommes décidés à monter en *corricolo*.

Jusqu'à présent, mes compagnes s'effrayaient beaucoup de ce moyen de locomotion. Ce sont de petits omnibus, peints en jaune, à six ou huit places, attelés de chevaux arabes, maigres, efflanqués, mais d'une vigueur et d'une vitesse extraordinaires. Sur le siége, près du cocher, il y a aussi deux places pour les voyageurs. Ces voitures stationnent place du Théâtre, place du Gouvernement, esplanade de Bab-el-Oued, et font à chaque instant les voyages du Jardin d'essai, du Ruisseau et de Saint-Eugène. Ils partent dès qu'un voyageur est monté et prennent ceux qu'ils rencontrent en route. Le prix est très-minime et varie, selon la longueur de la course, de 0 fr. 15 à 0 fr. 40.

Depuis quand servent ces voitures? C'est presque impossible à dire, mais, bien certainement, il y en a qui remontent à l'époque de la conquête, tant elles sont délabrées. Des vasistas qui n'ont pas de verres, des banquettes que l'on croit n'avoir jamais été rembourrées, un bruit continuel de ferrailles; mais ce qui fait tout pardonner, c'est que l'on va vite. On dit que les petits insectes y foisonnent; cela doit être; mon épiderme, trop épais probablement, ne s'en aperçoit pas. Mais ce qu'il y a de peu agréable, c'est l'odeur de musc, de patchouli, de jasmin que les Mauresques apportent et laissent après elles. Ces pauvres femmes marchent difficilement avec leurs babouches, et pour la moindre course prennent le *corricolo,* où elles ne se gênent guère, car elles enlèvent leurs voiles et ne demandent qu'à causer, quand elles savent un peu le français.

Pour bien connaître les mœurs d'un pays et le caractère de ses habitants, il faut, autant que possible se mêler aux classes moyenne et inférieure; aussi, ai-je toujours recherché en voyage les secondes et troisièmes places. Dans les secondes, c'est le bourgeois du pays, surtout

celui de la campagne, le commerçant, le boutiquier enrichi, enfin la classe aisée, arrivée à la fortune par son travail. C'est le *centre* de la nation, c'est la base de l'ordre et de la paix.

Dans les troisièmes, l'ouvrier et le paysan. Là il se montre immédiatement avec ses défauts et ses qualités, car il n'y a ni hypocrisie ni réserve chez eux. On lie facilement conversation, l'on est bien vite au courant de leur vie, comme de leurs joies et de leurs peines. De la politique, le paysan ne dira rien, mais l'ouvrier parlera franchement, et on le trouvera presque toujours dans l'opposition.

En *corricolo*, j'y ai fait de nombreuses observations; quelques-unes sur les femmes arabes et beaucoup sur les Algériens. Aussi, je recommande de se servir du *corricolo;* c'est pour le malade une étude de mœurs, une distraction instructive, une occupation qui chasse l'ennui. Le soir, nous nous faisions part de nos remarques, et j'admirais la pénétration des femmes qui s'apercevaient de mille riens qui m'échappaient.

Nous obtînmes facilement de visiter les jardins de l'hôpital, jardins qui ne sont pas au-dessous

de leur grande réputation. Eucalyptus, orangers, citronniers, myrtes, paulonias, tous de la plus belle taille et de la plus belle venue, couvrent de leur ombrage des buissons de rosiers et d'héliotrope.

Quelle différence avec notre pauvre France, au mois de février.

Que les malades doivent respirer un air pur, que les chances de guérison doivent être grandes dans un milieu aussi hygiénique !

Le 17 février, toujours en *corricolo*, nous avons visité le village de Saint-Eugène. C'est un amas de charmantes petites maisons de campagne, bâties sur la lisière étroite de terrain comprise entre la montagne et la mer.

Chaque maison possède un petit jardin, plus ou moins bien cultivé, selon le goût du propriétaire, mais en général très-bien tenu; quelques-uns sont même très-remarquables, et, à part l'étendue, peuvent le disputer en richesse, en profusion de fleurs et de plantes tropicales avec les jardins de l'hôpital du Dey.

Quand nous partîmes d'Alger, nous ne sentions aucun vent sur la place du Gouvernement et jusqu'aux fortifications; mais à Saint-Eugène, la

protection de la montagne n'existant plus, le vent du nord-ouest y souffle avec la plus grande violence, et je fus bien vite obligé de me mettre à l'abri. Cette promenade, pour le malade, devra donc être faite avec précaution. J'ai déjà parlé des ressources médicales que cette position peut offrir dans certaines formes de la phthisie.

La différence de température et d'agitation de l'air entre Saint-Eugène et Alger est tellement grande, qu'à notre retour à Alger je me crus transporté dans un autre pays. Cette promenade ravissante ne doit donc être faite qu'en voiture fermée, encore peu souvent, la poussière soulevée par le vent pénètre partout.

Je craignis même d'y avoir pris froid, car à mon retour je ressentis, hier soir, quelques manifestations arthritiques. Des plaques analgésiques se montrèrent sur tout le corps, principalement aux poignets, aux coudes et au niveau des deltoïdes. A l'épigastre, dans le diamètre transversal, la température de l'estomac semble augmenter et un frisson de chaleur abdominale est bientôt suivi de cet état d'anxiété si pénible pour le névropathe.

Chez le phthisique à forme arthritique, ces

accidents se produisent souvent; chez moi, une ou deux perles de chloral ou une injection hypodermique de morphine les font disparaître immédiatement ; aussi, je recommande fortement leur emploi.

La cause de cette névropathie me fut bientôt connue. Au milieu de la nuit un orage violent se déclara sur Alger.

Les éclairs se succèdent sans relâche, les échos du Sahel repercutent avec violence le bruit du tonnerre. Je m'approche de la fenêtre, à la lueur de chaque éclair je jouis d'un merveilleux spectacle. Le port et le golfe sont soudainement embrasés, les agrès de chaque navire se dessinent en noir sur le fond rougeâtre du ciel, je distingue nettement au loin les croupes de l'Atlas, le dôme du grand séminaire de Koubba et les plus petites fenêtres des maisons mauresques de Mustapha-Supérieur.

Après la vision, rien, le noir, le néant! Ce prodigieux tableau réveille en moi l'idée de l'infini, et je m'abandonne avec charme à la pensée d'une autre vie. La mienne, sur la terre, n'est-elle pas finie? car, qu'est-ce que la vie, sans le travail et sans la lutte!

Bientôt, avec la pluie qui tombe en abondance, une détente salutaire se fait chez moi; à l'état nerveux de la veille succède un calme remarquable de corps et d'esprit.

Aujourd'hui, le temps s'est refroidi; à huit heures, ce matin, le thermomètre marquait seulement + 9°, et + 14° à une heure de l'après-midi. Le ciel est couvert, et de temps à autre survient une averse de pluie. Pour la première fois, les sommets de l'Atlas sont couverts de neige.

Le docteur Gros me dit que c'est la plus mauvaise journée d'hiver qu'il ait jamais vue à Alger.

CHAPITRE X.

La Darse. — Les Pêcheurs d'Alger. — *Il padre* Mazzini.
Le sirocco.

25 février.

Temps magnifique depuis trois jours; une légère buée, signe d'humidité, s'épand sur la mer et sur les derniers penchants du Sahel. L'hydromètre est toujours entre 70° et 90°, le thermomètre entre + 22° et + 23°. Cette température chaude et humide m'est très-agréable; elle favorise aussi la végétation; les blés semés, depuis un mois, couvrent entièrement la terre d'un vert tapis et les bourgeons du mûrier s'entr'ouvrent presque à vue d'œil.

Il est un coin du port d'Alger que l'on voit tous les jours, dont personne ne parle et qui est cependant bien curieux à visiter. C'est l'ancien port, le fameux repaire des pirates, la Darse; ce nom seul a fait frissonner pendant des siècles les

rivages de la Méditerranée. Bien déchue aujourd'hui de son ancienne splendeur guerrière, la Darse est maintenant occupée par les canots et les embarcations du quartier de la marine, et surtout par les bateaux des pêcheurs, aux allures bien calmes, bien tranquilles.

Si en partant de la place du Gouvernement l'on suit le boulevard de la République, en longeant la grande mosquée et en se dirigeant vers la jetée de Kair-ed-Din, l'œil plonge perpendiculairement dans la Darse. Là, dans toute la partie ouest, dans une longueur d'au moins deux cents mètres, sont halés une masse de bateaux pêcheurs, sur la dalle du quai. Il est midi, le temps est beau ; c'est alors qu'il est bon de faire cette promenade.

Les pêcheurs, partis la veille au soir sont rentrés au petit jour ou dans la matinée ; le poisson est vendu, la toilette du bateau faite, les filets, lavés et raccommodés, sèchent suspendus à la muraille ou étendus sur le quai ; c'est l'heure du dîner, le coq de l'équipage songe aux apprêts du repas.

Ces canots sont tous de couleurs diverses et voyantes : jaunes, verts, rouges, orange, etc.

La peinture de l'intérieur, qui n'est jamais semblable à celle de l'extérieur, est presque toujours rouge, et cette couleur s'adapte bien aux tons chauds que les rayons brûlants du soleil donnent aux objets environnants.

La barque a généralement deux mâts, une corde tendue entre eux supporte la voile et forme le faîte d'une tente qui met à l'abri de l'ardeur du jour.

Dans le fond, des engins de pêche, des barils, des caisses, sur le plat-bord des carcasses de liége destinées à faire surnager les filets.

La cuisine ne sera pas longue : un seul mets, la recette est la même pour tous.

Un grand plat creux en fonte, placé au-dessous d'un des bancs des rameurs, sert de foyer, quelques brindilles de bois alimentent le feu, et au-dessus, la marmite de fer attachée au banc. L'huile versée, on y ajoute ail, piment, échalotte, le tout haché menu et en grande quantité. Le poisson, d'une très-petite espèce, y est jeté avec deux verres de vin et deux verres d'eau ; le couvercle est mis, et pendant que le tout bouillotte, notre cuisinier s'occupe des derniers apprêts. La vaisselle du bord est tirée ;

elle consiste en deux ou trois jattes profondes, en terre jaune très-solide, de façon à pouvoir résister au roulis et à toutes les secousses de la mer. Chaque jatte se remplit de longues tranches d'un pain bien blanc, d'un à deux centimètres environ d'épaisseur; elle est rangée sur le banc qui est au-dessus de la marmite et qui maintenant va servir de table, après avoir servi de crémaillère. Dans un petit baril, le marin verse ensuite autant de demi-litres de vin et de demi-litres d'eau qu'il y a d'hommes d'équipage. C'est la règle invariable, que la tradition a faite, à laquelle personne ne manque. Mais cela ne veut pas dire que le pêcheur se contente d'une aussi petite part et qu'il garde la même sobriété dans l'intervalle des repas.

Pendant ces apprêts, les pêcheurs ont fini leur ouvrage et commencent à interroger leur cuisinier du geste et de la voix. A ce moment, l'effet est vraiment pittoresque, de voir dans une cinquantaine de barques tous ces feux allumés, ces cuisines improvisées, un soleil ardent sur la Darse, dans le fond de chaque bateau à vive couleur une lueur rougeâtre et une légère colonne de fumée qui s'enroule autour du mât.

Enfin, le cuisinier a versé sur le pain qui remplit les jattes tout le bouillon jaunâtre, huileux de la marmite et mis le poisson dans un autre plat. Les hommes, avertis, montent à bord, se rangent autour du banc, attaquent bravement ce mets, peu délicat, mais trouvé excellent par leurs robustes estomacs. De temps en temps, le baril passe à la ronde; il sonne creux, les jattes sont vides, les couteaux se ferment, et quand le dos de la main a essuyé les lèvres, le signe de la croix vient terminer la scène.

Tous ces pêcheurs sont Napolitains ou Mahonnais et portent le costume de leur pays; le bonnet rouge du Napolitain, la ceinture bleue du Mahonnais tranchent sur la couleur sombre de leurs autres vêtements.

Cette scène, vue d'en haut du boulevard de la Marine est vraiment charmante, avec ce ciel sans nuages, cette mer d'azur et ce ton jaune de tout le quartier de la Marine; je ne comprends pas qu'elle n'ait pas encore tenté le pinceau d'un grand peintre.

C'est sur ce quai qu'autrefois les corsaires algériens débarquaient leurs prises, que le dey choisissait parmi les prisonniers rangés ceux

qu'il faisait ses esclaves, que les autres étaient vendus à l'encan. C'est là aussi qu'avait lieu le rachat, et ces dalles mêmes ont été foulées par les pieds de notre grand saint Vincent de Paul.

Combien tout a changé !

A cet endroit même où le Maure barbare maltraitait le chrétien, il n'y a pas un demi-siècle, nous voyons ses descendants misérables s'humilier devant *les fils de chien*. Leurs regards ne disent pas même qu'ils appellent le jour de la vengeance. Race dégénérée, elle n'a plus qu'à disparaître.

Ce spectacle me charma, je voulus faire connaissance de plus près avec ces pêcheurs. Je descendis donc me mêler avec eux. Tous parlent un peu le français et sont très-affables. Beaucoup d'entre eux sont mariés et vivent là, tout près, avec leurs femmes et leurs enfants, dans les logements situés sous les galeries du quai ; ils ne quitteront plus Alger. Ceux qui sont célibataires retournent presque tous à Naples, en Sicile, ou dans les Baléares, où ils s'établissent. Ils ne viennent à Alger que dans l'hiver, c'est-à-dire au moment de la pêche de la sardine et de l'anchois. Cette année, cette pêche est très-fructueuse,

ils espèrent avoir chacun une belle part. Ce sont eux aussi qui vont chercher le poisson pêché au large par les grands bateaux que l'on ne voit guère dans le port que le dimanche ou quand le gros temps les force à venir s'y réfugier.

S'ils sont sobres pendant leurs repas, comme je l'ai dit plus haut, ils ne le sont guères dans l'intervalle; l'après-midi, lorsque la pêche a été bonne, les cabarets voisins sont remplis de Mahonnais et de Siciliens ivres. Mais j'ai remarqué que leur ivresse n'était pas tapageuse; aussi, les rixes sont rares parmi eux, et les coups de couteau donnés sont bien moins nombreux que ne pourrait le faire craindre leur nature méridionale et ardente.

Nous avons fait avant-hier la connaissance d'un vieux pêcheur. C'est un Toscan qui a quitté Livourne il y a plus de cinquante ans et est venu se fixer à Alger depuis 1831. Longtemps, il a fait la pêche au large et la pêche à la sardine, mais devenu vieux, sans enfants, à la tête d'un bateau, d'une femme et de quelques économies, il est maintenant batelier dans le port. Il vit toujours au milieu de ses compatriotes et hale sa

vieille barque auprès de celle des pêcheurs. Il s'appelle Mazzini; les Français l'appellent le père Machin; nous lui avons conservé son vrai nom et le désignons sous le nom d'*il padre Mazzini*.

Il a entendu parler du fameux *Giuseppe Mazzini* et prétend être même son cousin. Il m'a demandé de nombreux détails sur lui, mais comme il est très-dévot, il ne peut croire que son illustre cousin ait tant fait de mal au pape. Selon lui, ce serait même le pape qui l'aurait confessé avant sa mort.

Il est très-propre, très-soigné pour un marin; nous avons résolu de nous attacher à lui et de ne pas prendre d'autre barque que la sienne pour faire nos promenades et nos parties de pêche. Un de ses grands regrets, c'est de vieillir, car il a soixante-trois ans; mais ce qui fait surtout son affliction, c'est de souffrir de l'estomac dès qu'il veut boire de l'eau-de-vie ou des liqueurs fortes. Aussi, maintenant, est-il forcé de ne plus s'enivrer, et quand je lui fais l'observation que c'est un grand péché, il me regarde d'un air narquois, secoue la tête et semble me dire : Ah! c'est si bon! Ses yeux brillent quand

il regarde dans le cabaret en face où ses vieux camarades fêtent gaiement le saint de la journée.

J'ai donc fait un marché avec lui, l'assurant de ne jamais m'adresser à d'autres qu'à lui, et il a été convenu qu'il serait, pour 2 fr. 50, à notre disposition, de midi à trois heures, quand nous le voudrions.

Hier, nous avons fait notre première excursion; pensant que le temps serait favorable, *il padre Mazzini* avait garni le bateau de lignes et d'engins de pêche.

Nous gagnâmes d'abord l'*Immaculée-Conception*, en partance pour Marseille; nous étions désireux de serrer la main à l'excellent capitaine Prèves, que nous n'avions pas revu depuis notre traversée. Qu'il est agréable de voyager avec un capitaine aussi poli et aussi soigneux pour ses passagers!

De là, nous sommes allés jeter l'ancre auprès du stationnaire, et notre ancre se compose d'une grosse pierre attachée au bout d'une ficelle. Il n'y a ni vague ni courant dans le port. *Il padre Mazzini* nous met en main à chacun une ligne armée de trois hameçons amorcés avec de la chair

de seiche. D'après les dires d'*il padre*, nous croyions à une pêche miraculeuse, et il a fallu se contenter de quelques petits poissons, dont je ne sais plus le nom, très-bons à manger, nous disait-il, mais que nous lui avons laissés.

La journée n'était pas propice, le baromètre baissait et deux courants d'air se faisaient sentir : l'un inférieur, venant du nord, assez fort pour agiter la rade ; l'autre supérieur, venant du sud et nous menaçant d'un prochain sirocco.

C'est une observation qui remonte aux temps les plus reculés, que chez les animaux, encore mieux que chez l'homme, les annonces de variations dans la température sont marquées par un malaise général, un état dyspeptique tout particulier. L'on aura beau tenter le poisson par les appâts les plus recherchés, par ceux qu'il avale gloutonnement, si le temps doit se mettre à l'orage, il ne mord pas.

Cela ne mord pas aujourd'hui, dit le pêcheur sur la berge, il est bien sûr que le temps va changer ; la prédiction se réalise presque toujours.

Si notre pêche ne fut pas heureuse, notre promenade fut très-gaie, très-agréable. Nous pas-

sâmes au milieu de tous les navires qui encombraient le port, examinant la forme de chacun, parlant aux matelots, qui ne nous comprenaient guère, car il y a peu de navires français; enfin, cherchant à étudier cette vie du marin, qui a toujours eu pour moi beaucoup d'attraits. Dès ma plus tendre enfance, on me mettait entre les mains, pour m'amuser, un *Don Quichotte* rempli de gravures, où l'on parlait d'Alger et de balancelles espagnoles. Ce mot de *balancelle* m'était resté dans la tête, et, comme il y en a toujours ici, c'est avec un vrai plaisir que j'ai pu en contempler une.

Sous l'influence de la brise fraîche et salée qui s'éleva, mes poumons fonctionnaient à merveille et réagissaient d'avance contre ce vent de plomb qui va bientôt venir nous énerver et nous prostrer, *le sirocco*.

Encore un nom qui vous frappe de crainte, car dès la jeunesse la lecture des voyages nous a appris ses terribles effets. Aussi, en arrivant à Alger étais-je très-curieux de juger par moi-même de ce qu'était le sirocco.

Pendant notre séjour, il s'est fait sentir une dizaine de fois; une seule fois, il a duré près de

deux jours, et pour le reste une demi-journée. Je n'en ferai pas la description ; on la trouve partout.

Le premier sirocco que j'observai, j'entendis autour de moi tous les Algériens se plaindre, tandis que nous, qui étions arrivés depuis peu de temps, ne trouvions rien d'extraordinaire dans la température. Le temps est bien lourd, disions-nous, c'était surtout la poussière qui nous gênait. Il paraît qu'il en est toujours ainsi pour ceux qui arrivent. En effet, quand nous partîmes, nous étions devenus aussi sensibles que les indigènes.

Voici ce que j'ai constaté sur moi :

Avant même que le vent du sud ne s'élève, on peut le prévoir facilement par un état de malaise et de torpeur tout particulier. J'étais comme le poisson, je n'avais pas faim. Puis, aux premières bouffées brûlantes, les tempes devenaient douloureuses au moment du battement artériel ou lorsque je faisais un brusque mouvement de la tête. La moyenne du pouls restait la même, mais je sentais le cœur battre et frapper les parois de la poitrine. La respiration, au lieu d'avoir sa normale de quinze à dix-huit par minute,

s'élevait à vingt-cinq, et le thermomètre dans l'aisselle a toujours monté de cinq à huit millimètres.

La peau était sèche, la salive visqueuse, les urines en petite quantité. Joignez à cela un état de malaise indéfinissable qui me mettait hors d'état de rien faire. La soif n'était pas augmentée.

Quant à l'influence que le *sirocco* peut avoir directement sur le poumon tuberculeux, je n'ai rien découvert de particulier, il n'y a à craindre que l'irritation produite par la poussière. Aussi, dans ces moments, doit-on se calfeutrer chez soi.

CHAPITRE XI.

Les atmosphères maritimes. — De leur utilité dans le traitement de la phthisie. — Un hiver passé sur mer entre Bône et Alger.

C'est une question qui a été bien discutée, que celle de l'influence de l'atmosphère maritime sur la marche de la phthisie et la vie sur mer, admise en général comme favorable par la plupart des médecins français et anglais, a été condamnée en ces derniers temps par le docteur Rochard, un des médecins les plus remarquables de la marine.

Mon opinion à ce sujet n'est pas encore très-arrêtée, mais vingt ans de clientèle non loin de la mer, et, malheureusement, mon expérience personnelle dans ce moment-ci, me permettent d'aborder cette question.

Depuis les expériences faites en grand en Italie, à Via-Reggio, et en France, à Berk-sur-Mer, il est bien établi que le climat et le séjour

au bord de la mer est favorable à la guérison de la scrofule et des maladies chroniques que domine cette diathèse. Via-Reggio et Berk sont des atmosphères maritimes à air sec, la moyenne hygrométrique de ces lieux est peu élevée. Toute la rivière de Gênes, toute la côte de Provence, les côtes de Bretagne, une partie de celles de Normandie et de Picardie sont dans ce cas, et il est prouvé par mille faits particuliers que toutes ces stations maritimes sont précieuses et aident puissamment à la guérison des phthisies à forme torpide, où le lympathisme et la scrofule dominent.

Le golfe de Gascogne, Venise, Pise, Madère et Alger sont, au contraire, des stations où l'hygromètre marque toujours un degré très-élevé et qui sont peu utiles aux phthisies dont je viens de parler. Peu à peu, l'expérience a appris, et la science admet maintenant que l'air chaud chargé d'humidité est convenable pour les phthisiques à tempérament nerveux, pour ceux chez lesquels on craint de voir se développer des accidents fébriles, accidents qui accompagnent et déterminent la phthisie à marche rapide. Ces climats conviennent encore dans les phthisies

dites arthritiques et herpétiques, parce qu'ils favorisent mieux que les premiers les manifestations qui se font du côté de la peau, manifestations d'un heureux pronostic dans le traitement de la phthisie.

Enfin, elles sont précieuses pour ces jeunes filles qui ne sont sous le coup ni de l'arthritisme ni de la scrofule, douées au moral comme au physique d'une sensibilité exquise, à leurs poumons malades il faut une atmosphère douce et délicate, comme à leurs âmes il ne faut que des pensées de tendresse et de vertu.

Comme nous le verrons plus tard, en traitant la question météorologique, il faut bien se garder d'envoyer à Alger les phthisies à forme torpide. C'est surtout à la forme éréthique que ce merveilleux climat convient.

J'ai dans ma clientèle deux exemples bien frappants qui viennent à l'appui de ce que je viens d'écrire.

Il y a quinze ans, je venais de perdre, dans l'espace d'une année, deux jeunes filles de quinze à vingt ans, et leur père, homme d'une quarantaine d'années. Tous trois appartenaient à une famille scrofuleuse par les deux branches; la

phthisie fit chez eux de rapides progrès, ils moururent asphyxiés par des masses tuberculeuses et caséeuses qui induraient les deux poumons.

Il ne restait plus à la mère qu'un fils de vingt et un ans, portant au cou de nombreuses marques de cicatrices de scrofule. Il présentait déjà un peu d'induration au sommet de chaque poumon, se manifestant par de la matité, du souffle et de l'expiration prolongée; il y avait même quelques craquements dans l'un des côtés.

Ces personnes vivaient confortablement à la campagne, sans luxe, mais comme de riches propriétaires. Nous étions au commencement de l'hiver; j'insistai le plus possible pour que le jeune homme s'éloignât et allât passer cinq à six mois à Cannes ou à Menton. Quoiqu'il fût fort désireux de se guérir, je ne pus le décider à quitter sa mère; j'obtins seulement que tout l'hiver il suivrait le régime de la stabulation. A cette époque, j'étudiais cette question, qui ne m'a pas donné tout ce qu'elle paraissait me promettre, mais qui offre pourtant des résultats intéressants.

Au milieu de son étable, qui contenait une

vingtaine de bêtes à cornes, il se fit faire un petit logement en planches, où il travailla et vécut jusqu'au mois d'avril. Les premiers temps furent pleins d'ennuis, il finit par s'y plaire beaucoup et suivit consciencieusement le traitement et le régime que j'ordonnais. L'atmosphère d'une étable n'est pas merveilleuse pour le traitement de la phthisie torpide, mais elle convient encore mieux que la vie au milieu d'un air froid et chargé de brouillards. Grâce à l'hydrothérapie, mon malade ne perdit pas l'appétit.

Il y eut presque un temps d'arrêt dans la marche de la tuberculisation; cependant, si l'induration ne fit pas de progrès, je constatai néanmoins, au mois d'avril, un commencement de ramollissement au sommet d'un poumon.

Je ne lui cachai pas la gravité de son état; je l'engageai à se rendre sur les côtes de Bretagne et à vivre constamment sur les bords de la mer. Il partit vers le milieu du mois de mai, avec ses deux chiens et son fusil; il était excellent chasseur et pêcheur. Non content de vivre sur la côte, il s'embarqua d'abord avec des pêcheurs du petit port de la Turballe, et fit, avec eux ou avec ceux du Croisic, de Lorient et de

Belle-Isle, toute la campagne de la pêche à la sardine. Il poussait si loin la minutie dans son traitement que, pendant les beaux jours, au lieu de coucher à terre, il couchait dans un canot, sous une petite tente qu'on lui dressait.

Au mois d'octobre, il abandonne cette petite pêche, se rend à l'île de Groix et s'embarque sur un de ces grands bateaux pontés, qui tiennent la mer en tout temps, montés par ces audacieux matelots, si renommés, qu'on appelle *Grésillons*.

Il passa l'hiver avec eux, descendant rarement à terre, chassant, pêchant toute la journée, mais se retirant de bonne heure, le soir, dans la cabine, où il était parfaitement installé, et dont il ne sortait qu'après la brume disparue du matin. Inutile de dire qu'il ne vivait pas de l'ordinaire des matelots; il en avait trouvé un assez instruit pour lui faire une cuisine passable. Ce qu'il n'eut garde d'oublier, et cela avait été de ma part l'objet de fréquentes recommandations, ce fut de se faire faire tous les jours de la soupe au poisson.

Je vais en donner ici la recette, c'est celle que j'ai vu faire par les matelots de Belle-Isle, et que moi-même j'ai parfois employée.

Comme pour la bouillabaisse, tous les poissons ne sont pas également bons. Le bar, le maquereau, le congre, la langouste et le homard sont ceux qui sont préférables. S'ils sont trop gros, ils doivent être coupés par morceaux.

Quant la première eau dans laquelle ils ont bouilli pendant cinq minutes a été jetée, on met dans le fond du vase du beurre frais ou de l'huile très-fine, que l'on fait revenir quelques minutes sur le feu. On ajoute ensuite l'eau et tous les légumes qu'on a à sa diposition, choux, carottes, panais, navets et céleri en grande quantité. La cuisson doit être de quatre à cinq heures. Si l'on est assez heureux pour posséder du cerfeuil, il faut, selon la coutume dans l'est de la France, en mettre sur le pain une grande poignée, hâchée menue, et verser le bouillon par-dessus.

Si l'eau de cuisson est celle dans laquelle on a fait cuire, la veille, des haricots, l'excellence du potage est augmentée.

C'est une des meilleures soupes que je connaisse, sa confection me rappelle les plus belles années de ma jeunesse!

Les Irlandais ajoutent à cette recette certains fucus que je ne connais pas. Ces fucus doivent

nécessairement augmenter les principes phosphorés et iodurés que le bouillon contient, et qui font de ce potage un des mets les plus reconstituants que je connaisse.

Quand je revis mon malade, au mois d'avril, malgré les lettres dans lesquelles il m'annonçait une grande amélioration, je ne m'attendais pas à un changement aussi complet que celui que je trouvai. Il avait l'air d'un vigoureux marin; c'est à peine si, au sommet de chaque poumon, je pouvais constater un peu d'obscurité dans la respiration. Il resta chez lui, en prenant, pendant plusieurs années, mille précautions. Sa guérison s'est parfaitement maintenue; il s'est marié, il est à présent entouré de beaux enfants, qui ne portent aucun indice de scrofule.

A peu près à la même époque, j'eus à soigner un jeune homme de Paris, que des affaires de famille appelaient dans ma ville; il m'était recommandé par un médecin de mes amis. Petit, maigre, nerveux, herpétique, jouissant d'une fortune considérable, il avait consacré tout son temps aux plaisirs, aux veilles et aux fatigues d'une vie désordonnée.

« Je vois bien que je m'en vais, me disait-il;

c'est bien ma faute, car j'ai fait tout ce qu'il est possible de faire. »

C'est bien là la formule adoptée par nos jeunes viveurs !

En effet, au sommet de chaque poumon, il y avait un commencement de ramollissement, des tubercules, de nombreuses cavernules et tous les symptômes d'hecticité avaient apparu : fièvre tous les soirs, diarrhée, sueurs profuses, amaigrissement considérable. Cependant le mal était bien localisé à chaque sommet, où il occupait une hauteur de quatre doigts environ.

Malgré l'affaiblissement de chaque jour, il y avait, chez lui, une telle volonté et une telle énergie qu'il vivait de la vie ordinaire, lorsque bien d'autres n'eussent déjà pu quitter leur appartement.

Il était sur son départ, emportant avec lui 300,000 francs, sa part d'héritage qu'il était venu recueillir.

« Croyez-vous, me dit-il, qu'en dépensant ces 300,000 francs, je puisse vivre trois ans?

— Il faut l'espérer, répondis-je; mais, en tou' cas, c'est votre devoir de l'essayer.

— Vous me croyez donc bien malade?

— Certainement.

— Sans ressources ?

— Je ne dis pas cela.

— Que faut-il faire ?

— Il faut dépenser les 300,000 francs qui vous gênent, mais de la façon que je vais vous indiquer, en me jurant de ne pas dévier un instant de la ligne de conduite et de traitement que je vous tracerai.

— Vraiment! docteur. Allons, je ne suis pas aussi malade qne vous dites.

— Ce serait à moi un crime de vous tromper, et je vous prédis une fin prochaine, même en menant une vie régulière en France. »

Mes paroles lui firent-elles peur, ou plutôt la vie régulière qu'il menait depuis trois mois, dans une ville de province, auprès de parents éloignés, mais bons et affectueux, avait-elle influé sur ses idées? je ne sais. Mais quelques jours après, il se remit complétement entre mes mains.

Avec un caractère comme le sien, j'étais sûr de lui.

Il régla ses affaires et partit à la fin du mois d'octobre pour Madère. Il revint en France au mois de mai et passa l'été à Jersey, dans un

cottage qu'il loua sur la côte sud-ouest. Pendant cinq ans, il retourna tous les hivers à Madère, et tous les étés il séjourna, soit à Jersey, soit à l'île de Wight, soit à l'embouchure de la Loire, en face de Noirmoutiers.

Ces trois dernières stations ont cela de particulier que le vent y est toujours très-modéré, que l'hygromètre y marque un degré très-élevé, qu'elles offrent les conditions de chaleur et d'humidité que je recherche dans le traitement de la forme éréthique de la phthisie. Conditions que l'on ne trouve pas réunies sur toute la côte de Bretagne et de Normandie. Il y a aussi un endroit qui, l'été, conviendrait admirablement pour le phthisique dont nous parlons : c'est la petite ville de Palais, à Belle-Isle-en-Mer. Située dans une échancrure, dont les bords, continuant la falaise, ont trois à quatre cents pieds de hauteur, exposée au sud-est, complétement abritée contre les vents du large et les vents du nord, cette ville me paraît un *sanatorium* excellent.

Je suis convaincu que si un médecin de Belle-Isle voulait faire quelques observations, elles concorderaient parfaitement avec ce que je viens de dire.

Revenons à notre sujet.

Les deux premières années, il n'y eut dans l'état local ni amélioration, ni aggravation. L'état général seul se modifia ; la diarrhée disparut, la fièvre devint rare, l'appétit fut toujours très-bon. La troisième année, le mieux local se montra, et enfin, au bout de cinq ans, l'état général ne laissant rien à désirer, il ne restait plus qu'une toute petite caverne au sommet d'un des poumons. Les autres s'étaient cicatrisés.

Il chanta victoire.

Comme ses parents étaient morts phthisiques, j'aurais désiré qu'il continuât encore son genre de vie jusqu'à ce qu'il n'y eût plus aucune trace de lésion pulmonaire. Je ne pus rien obtenir de lui, et il fut soutenu par plusieurs médecins de Paris, de nos célébrités, qui le déclarèrent guéri.

Trois mois après, au mois de décembre, il toussait ; et cet homme, devant cette forme éréthique de la maladie, que l'on n'avait vaincue qu'en le faisant vivre dans une atmosphère tiède et humide, on l'envoya à Nice ! Nice, à l'air sec, au mistral dévorant !

La phthisie devint galopante, il mourait au mois de février.

Voilà deux des exemples les plus frappants que je connaisse.

A cette époque, c'est à peine si j'avais entendu parler d'Alger, et le seul livre connu alors, celui de Mitchell, ne m'eût pas autorisé à y envoyer mon malade. C'est là une erreur grave de son livre, d'avoir dit que le climat d'Alger ne convenait qu'à la forme scrofuleuse et lymphatique de la tuberculose.

Il y a très-peu de différence entre Alger et Madère, aussi bien au point de vue thermométrique qu'au point de vue hygrométrique. Quelquefois, mais bien rarement, le *sirocco* fait son apparition dans notre colonie, mais dix-neuf jours sur vingt, l'on vit ici dans une atmosphère chaude et humide.

Dans le choix d'un séjour d'hiver pour les phthisiques, c'est toujours le thermomètre et l'hygromètre à la main qu'il faut marcher. Tous les parages maritimes ne se ressemblent pas. Ainsi les voyages sur la mer, de Marseille à Gênes, seront favorables aux tempéraments lymphathiques, tandis que ceux-ci ne s'accommodent pas de la côte africaine, d'Alger à Bone, et réciproquement pour les tempéraments éréthiques.

Pour moi donc, les malades auxquels le climat d'Alger convient, se trouveront bien des promenades sur mer, même de voyages sur la côte d'Alger à Philippeville, par exemple, en visitant les ports intermédiaires, en s'y arrêtant même quelques jours, car tous ces ports offrent à peu près les mêmes conditions climatériques qu'Alger. L'excitation que produit d'habitude la mer est corrigée par l'air tiède et chargé de vapeurs que l'on respire.

Et le grand avantage à considérer, c'est que, tout en obtenant un effet sédatif, on n'a pas à craindre cet énervement, cette perte d'appétit que l'on trouve, trop souvent, dans des climats humides, mais non maritimes.

Si, dans ma dernière observation, j'ai rapporté la guérison inespérée d'une phthisie au troisième degré, il ne faut pas en conclure que l'on doit envoyer toujours à Alger ou à Madère des malades aussi gravement atteints. Alger convient à la forme éréthique et au premier degré de la phthisie. Pour le second degré, il faut que le mal soit bien localisé, que le ramollissement occupe un bien petit espace.

Il en est de même, du reste, pour toutes les

stations hivernales possibles, et les médecins les plus autorisés à juger cette question, n'hésitent plus à faire rester chez eux les malades dont les poumons présentent des signes de ramollissement considérable.

Il y a en France, à Paris surtout, nombre de jeunes gens chez lesquels la tuberculose se développe à la suite d'une vie agitée, aventureuse, et grâce à la constitution nerveuse du plus grand nombre, c'est la forme éréthique de la phthisie qui domine chez eux. Le plus souvent, c'est sur la côte de Provence qu'ils vont passer l'hiver. Là, ils continuent à être malades, et, malgré toute leur fortune, tout le bien-être dont ils disposent, ils ne tardent pas à mourir.

C'est à cette jeunesse dorée que j'adresse les conseils qui vont suivre.

Il est bien dur de quitter la vie à vingt-cinq ans, mais, à cet âge, la nature offre bien des ressources, les chances de guérison sont nombreuses. Le jeune homme qui se voit atteint de phthisie ne doit pas désespérer; qu'il prenne son courage à deux mains et qu'il n'ait plus qu'une pensée : se guérir.

Qu'il aille à Alger au mois d'octobre; il y trouvera des compagnons d'infortune.

Que plusieurs d'entre eux s'associent; qu'ils frètent une balancelle, un cotre, un speronare, comme Alexandre Dumas, et que la moitié de leur hiver soit employé à vivre sur la baie, à parcourir la côte jusqu'à Bone, s'arrêtant à Djigelli, Bougie, Philippeville, etc. Avec de l'argent, il leur sera facile de donner à leur navire tout le confortable possible.

Tous les hivers, les Anglais sillonnent la Méditerranée dans de charmants yachts et nous donnent l'exemple de ce qui peut se faire. L'on peut faire tout aussi bien à moins de frais.

Leur centre d'action devra être Alger, où il faudra qu'ils reviennent tous les dix à douze jours, car c'est déjà être bien longtemps sans voir le médecin.

Sur leur bateau, ils seront soumis aux règles les plus sévères de l'hygiène, ils auront affichées à bord les prescriptions du médecin, dont nul ne devra se départir.

Qu'un hiver passé dans ces conditions sera donc agréable, comme au printemps les forces seront déjà revenues et la guérison en bonne voie!

Que de fois j'ai pensé à cette vie si salutaire !

L'on devra d'abord se munir d'un bon cuisinier; il lui sera facile de ravitailler le bord, car toutes les villes de la côte ont d'excellents marchés. Le poisson et le gibier devront abonder, nos voyageurs n'ayant d'autres soucis que de chasser et de pêcher.

A cause de la brume, il sera assez tôt de se lever le matin à neuf heures; la première toilette se fera sur le pont, et consistera en ablutions générales d'eau de mer de quelques minutes. — Promenades sur le pont, conversations avec les marins, qui diront les résultats de la pêche, les aventures de la nuit. Le déjeuner ensuite, suivi de la sieste ; puis, jusqu'à l'heure du dîner, descente à terre, ou la pêche et la chasse, suivant les circonstances. Après le dîner et jusqu'à dix heures, lectures, conversations, rêveries, musique si l'on a un piano à bord. La journée sera bien vite passée, l'heure du repos aura sonné sans que l'ennui soit apparu.

Gaieté d'esprit, bonne table, bon vin, air pur et vivifiant, voilà les adjuvants nécessaires à tout traitement. Un hiver se serait bien vite écoulé dans les conditions que je viens d'exposer, et sou-

vent il suffirait à guérir radicalement tant de jeunes gens à qui tout sourit et que la mort emporte chaque année, faute de soins rationnels et physiologiques.

C'est un médecin phthisique qui se guérit, dit-on, qui écrit ces lignes. L'écoutera-t-on ? c'est peu probable, l'esprit humain préférant s'égarer dans de fallacieuses théories.

CHAPITRE XII.

Le cimetière des Musulmans. — Le tombeau de Sidi-Mohammed Abd-er-Rhaman bou Kobrin.

26 février.

Notre promenade aujourd'hui s'est faite sur la route de Constantine; nous sommes allés visiter la Koubba de Sidi-Mohammed Abd-er-Rhaman bou Kobrin, célèbre marabout, dont on trouvera l'histoire dans tous les indicateurs ou itinéraires de l'Algérie. Ce qui nous attire, ce n'est pas tant la châsse du marabout, renfermée dans la Koubba, que le désir d'étudier de près un côté curieux des mœurs mauresques.

Comme à Constantinople et dans presque tous les pays musulmans, une foule de femmes mauresques sortent d'Alger tous les vendredis, et se rendent au cimetière. Assises ou étendues sur l'herbe, autour des tombeaux, elles se sentent libres, loin des regards de leurs maîtres, et usent

parfaitement de la liberté, dont elles ne peuvent jouir à Alger.

Il était une heure de l'après-midi, et comme le temps était fort beau, un grand concours de femmes avait lieu aujourd'hui à la Koubba.

Le cimetière est situé à trois kilomètres environ d'Alger, sur le bord de la route, au pied de la montagne qui le surplombe presque à pic et dominé par deux ou trois maisons mauresques en équilibre sur le faîte. Une haie de cactus, de roseaux, d'aloès l'entoure et le défend tant bien que mal contre les invasions du dehors.

Nous montons par un sentier que ferme une mauvaise petite barrière, et nous arrivons inopinément, au milieu des bavardages et des rires de toute l'assemblée.

A notre vue, un mouvement se fait dans la foule, beaucoup des voiles baissés sont relevés sur le visage. En effet, presque toutes avaient rejeté ce mouchoir embarrassant qui leur sert de voile, mais je remarque qu'il n'y a guère que les vieilles et les laides à faire les prudes, à cacher leur laideur et leurs rides. Quant aux jeunes, elles ne demandent pas mieux que de rester le visage à découvert, et, après tout, le

pauvre malade est d'un âge bien fait pour les rassurer! Comme la femme est bien la même partout, à moins d'aller chez les peuples sauvages, et fallait-il que notre mère Ève fût pétrie de coquetterie, pour qu'après six mille ans le défaut persistât vivace dans la race!

La curiosité doit encore être plus grande chez ces pauvres femmes dont la vie est presque toujours murée, dont l'esprit inquiet cherche constamment à s'échapper de sa cage.

Nous nous approchons d'elles; quelques-unes répondent assez correctement aux paroles que je leur adresse en français; le plus souvent, elles rient entre elles, mais s'arrangent de façon que tous leurs bijoux soient bien en évidence. Il n'y a pas grand'chose à dire de ces bijoux, garnis de pierres fausses et de mauvais goût. Une seule chose est jolie, c'est le casque ou calotte en sequins d'or que les femmes portent crânement sur l'oreille.

Accroupies sur les mauves sauvages dont le cimetière est tapissé, elles mangent des oranges, des confitures, des gâteaux. Ce qui me frappe, c'est qu'il y a chez elles une certaine grâce, appartenant aussi bien aux laides qu'aux belles,

que l'on chercherait vainement chez nos femmes de France.

Elles reviennent de la fontaine l'urne sur l'épaule; de leurs bras arrondis elles la portent à leur bouche avec une nonchalance charmante. La forme du vase est celle des temps anciens; involontairement je me reporte aux scènes de la Bible, et je crois voir près de la source les filles de Laban.

Les mauvaises langues prétendent que le lieu saint n'est pas toujours respecté, qu'à l'exemple de Jacob des jeunes gens viennent s'y faire aimer.

Pendant que je dévore des yeux mille scènes charmantes, si nouvelles pour moi, des petits enfants, garçons ou fillettes, à peine vêtus, se roulent entre mes jambes et cherchent à m'attirer vers leurs mères.

Après quelques instants passés à nous promener au milieu des groupes, nous nous dirigeons vers le monument placé au fond du cimetière. C'est une construction misérable, surmontée d'un dôme, comme tous les marabouts arabes. Une petite cour, semblable à toutes les cours maures, entourée d'une galerie, précède la

chambre où est placée la châsse du saint. Cette chambre obscure, éclairée seulement par une petite ouverture grillée, est partagée en deux par une barrière en bois, et de chaque côté se trouve une châsse couverte d'un dais et de draperies de toute espèce.

Je demande aux personnes présentes pourquoi ces deux cercueils; aucune explication ne peut m'être donnée; d'après la légende, je crois que c'est en l'honneur du saint, que l'on dit s'être dédoublé, un corps pour la Kabylie et un corps pour Alger.

Les femmes accroupies dans la salle et entourées d'enfants, jettent les hauts cris, et ne veulent pas me laisser entrer sous le prétexte que je garde mes souliers et que je souillerais les nattes. Je fais observer à toutes ces furies que ce n'est pas là une mosquée; que c'est dans la mosquée seule que l'on doit se prosterner devant Dieu, que là seulement l'on doit frapper de son front le sol recouvert de nattes ou de tapis; qu'alors ici il est inutile de tenir à une exquise propreté. Mes observations ne sont pas écoutées, mes explications de leurs rites n'ont pas grand succès. Enfin, la difficulté est levée, par

l'offre au tombeau du saint, d'une petite somme, deux francs, je crois. Comme partout, les scrupules sont levés avec de l'argent.

Je fais une remarque : c'est que dans le monument, toutes les femmes ont leurs voiles et paraissent plus réservées que celles qui sont dans le cimetière; elles ne cherchent pas à attirer l'attention par des coquetteries et semblent venues là réellement pour prier et invoquer les mérites du saint. Celles du dehors piquent ma curiosité, mais ne m'inspirent pas grande confiance dans leur vertu. Celles qui prient me sont réellement sympathiques, je suis tout ému en voyant avec quelle ferveur elles embrassent les châsses, et appliquent sur toutes les parties du corps les draperies qui recouvrent le tombeau. Les unes souffrent et cherchent le soulagement; les autres le plaisir.

Parmi ces Mauresques, une surtout attire mon attention, elle s'exprime très-bien en français, paraît avoir beaucoup plus de distinction que ses compagnes. Ma nièce et ma femme avaient engagé avec elle une conversation à laquelle je vins prendre part. A mon approche elle remit son voile, mais j'eus tout le temps d'apercevoir

un joli visage ovale, bien amaigri, offrant plutôt le type arabe que le type mauresque. Grande, élancée, malgré l'ampleur de ses vêtements elle dénotait à chaque mouvement une grâce peu ordinaire aux femmes d'Alger.

Pauvre jeune fille! pendant que j'étais près d'elle, elle a été prise de plusieurs quintes de toux; après quelques questions que je lui ai faites, je suis convaincu qu'elle est phthisique à un degré déjà bien avancé.

Tous les vendredis elle vient ici implorer le saint pour sa guérison; jusqu'à présent toutes ses invocations ont été inutiles. Elle a aussi consulté le médecin arabe dès le début de sa maladie. Le médecin arabe y a perdu toute sa science.

Mais l'espoir vit toujours dans son cœur, et dès qu'elle apprend par ma nièce que je suis médecin, elle se rapproche de moi, écarte son voile, son regard et ses paroles m'adressent de tendres prières. Moi aussi je suis malade comme elle! Je suis tout ému, en lui répondant, je lui promets la santé si elle veut se mettre sous ma direction.

C'est justement alors qu'une vieille Mauresque,

sa mère, s'approche, la rudoie, lui fait remettre son voile et lui défend de nous parler.

Comme la vieille ne sait pas un mot de français, je perds ma peine à vouloir m'expliquer avec elle, mais nous donnons notre adresse à la jeune Mauresque, qui nous promet de venir nous voir. Elle nous donne aussi la sienne, rue Kléber; comme c'est dans la haute ville, que l'entrée de la maison me sera interdite, je ne me soucie guère que ma femme y aille.

Nous quittons avec regret cette pauvre jeune fille, qui nous est devenue si sympathique; aussitôt après notre départ, les femmes mauresques reprennent leurs prières interrompues. Je la vois encore tenant sur sa poitrine amaigrie un lambeau de la draperie, et je demande à Dieu, le même et le seul pour tous, qu'il fasse pour elle un miracle!

Nous repassons dans le cimetière au milieu des mêmes groupes, ce sont toujours les mêmes scènes joyeuses. Il ne déplaît pas à mon esprit malade de voir la gaieté dans un lieu rempli généralement de tristesse. En attendant que l'âme vienne un jour retrouver la poussière de son corps pour reconstruire une demeure brillante et

éternelle, elle ne peut laisser sans les visiter les débris de la prison d'autrefois. Au-dessous de ce gazon les âmes nous entendent, elles nous appellent pour partager le vrai bonheur dans l'ivresse de l'amour divin.

Quinze jours après notre visite au cimetière musulman, je m'informai de cette Mauresque. Elle appartenait à une bonne famille et avait passé plusieurs années dans la maison d'un officier supérieur, dont la femme l'avait prise en affection. Cela explique sa parfaite connaissance de notre langue.

Comme médecin, je serais parvenu à la voir, et j'avais déjà fait des démarches dans ce sens, lorsque j'appris sa mort. Pauvre enfant ! si je vis, si je retourne à Alger, je n'oublierai pas une visite au cimetière, et je prierai son âme de me préparer une place au banquet éternel!

CHAPITRE XIII.

La pointe Pescade. — Les fiacres. — Une attaque de rhumatisme. — De l'arthritisme dans la phthisie pulmonaire.

28 février.

Le temps aujourd'hui a été charmant ; le ciel, couvert de nuages, tamisait la lumière du soleil, partout se faisait sentir une chaleur douce et égale. Le vent était au sud-est, mais c'est à peine si un léger souffle ridait la surface de la rade. Je profitai de cette direction et de cette presque absence de vent pour faire une promenade jusqu'à la pointe Pescade.

Nous passons par Saint-Eugène. Comme c'est aujourd'hui dimanche, tout le village est peuplé de ses habitants, toutes les guinguettes et les restaurants sont remplis de citadins, il règne un air de gaieté qui n'existe pas pendant la semaine.

Nous suivons le bord de la mer par une route accidentée, taillée dans la falaise à pic, que la

mine et la poudre ont seules pu créer, et nous arrivons bientôt auprès de deux fortins en ruines, dont l'un est bâti sur la pointe la plus avancée. C'est ce qu'on appelle la pointe Pescade.

Située en face de la France, ou plutôt en face de l'Espagne, cette langue de terre est aux environs d'Alger le point le plus saillant de la côte. Nous visitons le fortin construit à l'extrémité de la falaise; la mer ronge le roc sur lequel il s'appuie, et il ne faudra pas grand nombre d'années pour que toutes ces ruines s'écroulent dans la mer. Chose curieuse ! dans l'enceinte du fort nous trouvons une quinzaine de Maures qui jouent aux cartes.

Assis sur des briques rougeâtres qui forment la crête de la muraille, la mer bleue au-dessous de nos pieds, les yeux tournés vers l'Europe, nous parlons de nos parents, de nos amis, de tous ceux que nous avons laissés, et qui maintenant grelottent de froid, tandis que dans ce climat merveilleux nous sommes exposés à la plus douce chaleur. Au loin deux *steamers* laissent derrière eux deux longs panaches de fumée; l'un, toutes voiles dehors, se dirige vers le nord, vers

la France peut-être. Notre tour viendra, nos cœurs sont toujours là-bas !

Quelques souvenirs historiques se rattachent à ces fortifications : on trouvera leur histoire dans les guides de l'Algérie; je ne veux donc rien en dire ici.

Deux restaurants bien confortables se trouvent aussi à la pointe Pescade. C'est le rendez-vous d'nn grand nombre d'Algériens, et il ne se passe guère de jour sans que des noces ou de grands dîners ne viennent apporter le mouvement et la vie sur cette pointe aride et isolée.

Deux vieilles maisons turques, situées à mi-côte de la montagne cachent, dit-on, derrière leurs murs épais et blanchis, de vieux Maures que la civilisation française ne peut atteindre, et qui pleurent les beaux temps passés, en attendant que la misère les fasse disparaître.

Nous sommes de retour à Alger à trois heures; comme j'ai eu une difficulté avec mon cocher, en le payant, je profite de cette occasion pour parler des fiacres et des fameux cochers de fiacre d'Alger.

En règle générale, les voitures de place d'Alger sont bonnes et propres; ce sont presque toujours des calèches à quatre places. Que les che-

vaux soient maigres ou en bon état, ils marchent toujours bien et avec vitesse. Il n'y a donc rien à dire de ce côté là.

Il existe deux stations principales : une sur la place du Gouvernement, l'autre sur la place du Théâtre. Cependant, à l'arrivée des paquebots et du chemin de fer, on trouve toujours des voitures à la douane et à la gare.

L'on se plaint, à juste titre, des cochers de fiacre de Paris; que n'y a-t-il pas à dire de ceux d'Alger ? Pour la plupart, ce sont de beaux hommes, bien découplés, portant des moustaches ou toute leur barbe, paraissant avoir reçu une certaine éducation militaire. Mais, on peut largement assurer que les deux tiers sont les hommes les plus insolents que je connaisse. Aussi, fait-on bien de prendre avec eux toutes les précautions possibles.

Presque jamais le tarif n'est affiché dans la voiture, c'est avec grand'peine que l'on peut obtenir d'eux qu'ils le montrent. Ce tarif, bien fait pour la ville d'Alger, est à peu près incompréhensible, les premiers jours, pour les courses dans la banlieue; ce n'est qu'avec de l'habitude qu'on s'y reconnaît. Et, si d'avance, le voyageur

n'a pas bien fait ses prix, il est certain qu'il sera exploité par le cocher. Les discussions qui en sont la conséquence sont toujours l'occasion, de la part du cocher, d'injures et de paroles grossières.

La police cependant ne les ménage pas, il n'est guère de jour où un cocher ne soit suspendu, sur la plainte d'un voyageur. Cela leur importe peu; plusieurs fois, je les ai entendus rire de leurs punitions, et se promettant bien de recommencer à la première occasion.

Comme je l'ai dit, un tiers parmi eux sont polis et aimables. Au bout de quelque temps, on arrive à les connaître, et on les emploie de préférence. Très-recherchés à cause de leur bonne tenue, il n'en sont que plus rares à trouver.

Non-seulement les étrangers, mais les indigènes, sont d'accord pour se plaindre de cette race de cochers. Je crois qu'il serait facile de remédier au mal, que des mesures de police bien comprises, comme un tarif bien compréhensible, amèneraient une réforme nécessaire.

Que les malades qui vont à Alger soient donc bien avertis et se tiennent sur leurs gardes. Déjà la maladie ne dispose pas certains jours à la bienveillance, et la colère pour le phthisique est non-

seulement malsaine au moral, mais encore nuisible à nos pauvres poumons, par les efforts violents de voix qu'elle excite.

Le malade riche trouvera facilement des voitures de grande remise au mois, à un prix modéré. Ces voitures, aussi bonnes qu'à Paris, sont nécessaires pour ceux qui habitent Mustapha-Supérieur.

2 mars.

Hier soir, à six heures, j'ai été pris d'un léger frisson, qui ne m'a pas permis de dîner et m'a forcé de me mettre au lit. Moins impressionné qu'il y a quinze jours, je ne me suis pas laissé abattre; j'ai voulu étudier, suivre pas à pas ce qui allait se passer.

Malgré les frissons erratiques qui continuent, le pouls n'a pas augmenté de vitesse et reste entre soixante-quinze et quatre-vingts, mais le thermomètre dans l'aisselle, marque 38°, 5. Ce malaise n'a pas duré très-longtemps; vers onze heures, il s'est terminé par l'apparition d'une douleur rhumatismale dans le muscle cubital antérieur de l'avant-bras gauche.

Pour moi, dès lors, la question était jugée,

toute crainte du côté de la poitrine a immédiatement disparu.

Pourquoi ce frisson, pourquoi cette élévation de la température du corps, sans que le pouls soit devenu plus fréquent? Le chiffre de 38°,5, appartient bien évidemment à une température fébrile.

Ce n'est pas la première fois que j'ai constaté ce désaccord entre le pouls et la chaleur humaine; j'ai toujours trouvé que c'était dans la goutte et dans les affections rhumatismales musculaires que cette dissidence existait. Tant que la localisation ne s'est pas faite, la chaleur reste élevée. Chez moi, l'exemple a été frappant, et dès que le muscle a été pris, le thermomètre n'a plus marqué que 37°,5, puis 37°, le pouls n'ayant pas varié.

Dans ce cas, je crois que le médecin peut parfaitement prédire, au moins plusieurs heures d'avance, la manifestation de douleurs arthritiques.

Ce petit accident a été, de nouveau, pour moi, la cause de nombreuses réflexions; comme la plupart des phthisiques auxquels le climat d'Alger convient pendant l'hiver, sont des arthriti-

ques, je vais m'occuper un instant de l'apparition des symptômes arthritiques, pendant le cours de la maladie.

Si je suis le partisan de la phthisie arthritique, c'est que, chaque jour, depuis plusieurs années, j'observe sur moi-même combien est vraie cette distinction. Les conséquences de la réalité de cette forme de la maladie sont de la plus grande importance, car la méthode de traitement et les chances de guérison en dépendent.

Si la phthisie arthritique offre tant de guérisons, c'est qu'elle n'est que la localisation d'une diathèse qui frappe par intermittence, mais n'occupant à la fois qu'un des organes de l'économie.

L'intermittence, et personne ne la niera, est déjà un bon signe, car pendant que le mal dort la nature vigilante tâche de réparer les désastres produits.

J'ai dit aussi, et personne ne me contredira, que la diathèse arthritique ne se manifestait jamais que sur un organe à la fois. Il serait donc utile, nécessaire que l'arthritisme se jetât sur un organe peu important, laissât le médecin et la nature s'occuper des désordres déjà révélés dans le poumon.

Si l'on pouvait diriger les manifestations arthritiques à volonté, le remède de la phthisie serait trouvé. La forme arthritique à elle seule emporte autant de malades que toutes les autres formes réunies!

Pendant que la congestion se fait à la peau, aux muscles, au foie, à l'anus, etc., elle n'a pas lieu au poumon ; son éloignement favorise au contraire la décongestion de cet organe.

C'est comme cela qu'à la rigueur je comprendrais l'antagonisme que de célèbres médecins ont voulu établir entre l'arthritisme et la phthisie. Mais, pour moi, dans cette forme-là, la maladie du poumon, dite phthisie, n'est que la résultante de congestions arthritiques de cet organe, chez des personnes prédisposées par des causes encore bien obscures pour nous.

Que ne puis-je faire passer mes convictions dans l'esprit de tous les médecins! Quelle méthode rationnelle de traitement en résulterait, que de guérisons inespérées l'on compterait!

Ce sujet, pour moi, est loin d'être épuisé, j'y reviendrai quand je raconterai les phases par lesquelles ma maladie a passé.

Que le malade qui me lit dans ce moment, se

dise donc bien que lorsqu'il est pris de douleurs rhumatismales, de pityriasis, d'éczéma, de migraine, d'hémorrhoïdes, de coliques hépatiques, de goutte, qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter de ces manifestations.

La congestion qui leur est propre, qui les caractérise, s'est faite sur des organes dont la maladie n'offre aucun danger. Il est probable qu'avec des précautions ces manifestations ne changeront pas de place, qu'elles s'useront d'elles-même, que, sous l'œil, et s'il le faut avec l'aide d'un médecin intelligent, elles disparaîtront sans que *le mal soit rentré.*

Si je me sers de cette expression banale, c'est qu'elle est vraie, qu'elle me fera facilement comprendre de tous.

Ainsi donc, éviter le froid, rester au lit, prévenir son médecin.

Voilà ce que doit faire immédiatement le malade dès que ces manifestations se produisent. Après une quinzaine de jours, tous les accidents auront disparu, le poumon qui sera resté indemne aura profité de cette révulsion diathésique, et fait un pas de plus vers la guérison.

Tandis que, si par des imprudences ou par une

médication mal entendue, *le mal venait à rentrer*, si le poumon se congestionnait, l'on s'exposerait à l'hémoptysie, à la pneumonie, à des accidents graves; ce serait un coup de fouet donné à la maladie, habituer le poumon à recevoir, à appeler même ces manifestations.

Gardez donc précieusement vos douleurs rhumatismales, comme moi aujourd'hui je le fais pour ma douleur d'avant-bras. Une injection hypodermique de morphine serait pourtant bien agréable! Il faut attendre, ou dans ces cas je ne crois vraiment utiles que les ventouses scarifiées. Leur application est si facile, la douleur est si minime, le bienfait est si grand, leur indication est si vraie, que je voudrais que tous les arthritiques voyagent avec un scarificateur et des verres à ventouse.

CHAPITRE XIV.

La bibliothèque de l'École de médecine. — M. Durando. — Les excursions d'histoire naturelle. — La mort de deux compatriotes.

3 mars.

Le beau temps n'a pas continué cette nuit et aujourd'hui il a plu avec abondance. Le thermomètre ce matin était seulement à + 10°; de midi à quatre heures, il a monté à + 15°; comme il ne fait pas de vent, la température est très-douce. Ma douleur d'avant-bras ayant beaucoup diminué, je suis sorti pour déjeuner, puis je suis allé passer quelques heures à la bibliothèque de l'École de médecine, où j'ai mis à profit la bienveillance et la science de l'excellent bibliothécaire, M. Durando.

La bibliothèque ne possède pas encore beaucoup de livres, mais leur choix a été bien fait, le catalogue est très-méthodique, et les élèves d'une

école secondaire trouveront là tout ce qui sera nécessaire à leur instruction.

Le bibliothécaire, M. Durando, Italien, savant naturaliste, élève convaincu de Fourier, est d'une complaisance que rien ne peut lasser. Il sait répondre à tout le monde, donner de bons conseils et être utile à tous. Depuis plusieurs années, il a fondé des excursions botaniques et géologiques, qui ont lieu tous les dimanches, pendant l'hiver, et qui ont le plus grand succès. Dans un rayon de sept à huit lieues, il a successivement exploré tous les environs d'Alger; la faune de l'Algérie lui est redevable de nombreux travaux. Il eût été trop fatigant pour moi de l'accompagner dans une de ces excursions, mais j'engage les malades qui se sentiront un peu vigoureux, à ne pas manquer ces charmantes promenades. Elles sont doublement charmantes, d'abord par l'attrait scientifique, ensuite par la présence de jeunes dames et de jeunes demoiselles du meilleur monde d'Alger, qui travaillent sérieusement à orner par l'étude leur esprit et leur intelligence.

Quant aux conceptions de son illustre maître Fourier, nom déjà bien oublié, M. Durando ne désire rien tant que de les mettre en pratique.

Avec plusieurs de ses amis et coreligionnaires, il est possesseur d'une vaste concession de terrains dans la province d'Oran, dans une situation fertile. C'est là qu'il doit créer la ville modèle, que se réaliseront toutes les promesses du réformateur. Il est évident que si ces idées étaient embrassées par un millier de personnes avec autant de conviction, de dévouement, de travail et de désintéressement que M. Durando en apporte, l'expérience serait curieuse et offrirait certaines chances de réussite. Les flâneurs et les parasites sont trop nombreux sur la terre pour que les honnêtes gens, si rares, ne soient pas toujours exploités par eux. J'engage donc M. Durando à rester à la tête de la bibliothèque, à continuer à se faire estimer et aimer de tous les Algériens. Puis la science est une douce maîtresse qui ne vous trahit jamais !

1 mars.

Hier, pendant mon absence, le courrier était arrivé ; à mon retour, j'ai trouvé lettres et journaux de France. Les jours de la poste sont pour nous des jours de bonheur ; nos soirées se passent délicieusement, à nous lire mutuellement nos

lettres, et à raisonner sur toutes les petites nouvelles qui nous viennent de notre pays.

Les journaux de ma ville m'ont annoncé la mort d'un compatriote que je connaissais peu, mais auquel je m'intéressais fort, car il y a deux ans il fut pris d'hémoptysie le même jour que moi. Le même jour, ou plutôt cette même nuit, nous fûmes trois, à ma connaissance, pris des mêmes accidents hémorrhagiques. Nous étions aussi tous les trois du même âge.

L'un est mort il y a huit mois, passant par toutes les phases d'une phthisie tuberculeuse ordinaire. Le journal m'apprit hier soir la mort du second, emporté également par la phthisie.

Il ne reste plus que moi des trois!

Malgré ma résignation, et l'habitude que j'ai de penser fréquemment à la mort, je n'en ai pas moins reçu une certaine secousse en apprenant ce décès.

J'ai laissé livres et journaux de côté; je me suis abandonné à un courant d'idées plutôt mélancoliques que tristes; je les ai vus par la pensée, je les ai conduits à leur dernière demeure, puis un chapitre de l'*Imitation* remit mon cœur

et mon esprit à leur place. Une prière pour eux, et je me suis senti fort et résolu !

J'ai dit qu'ils étaient de mon âge. Bien portants, bien gais, vivant dans l'aisance, la vie leur souriait il y a quelques années. La mort a mis deux ans à les entraîner.

S'il avaient eu les ressources que je possède, s'ils avaient pu fuir notre pays pendant l'hiver, il est très-probable qu'ils vivraient encore, puisque pris aussi gravement qu'eux j'ai pu résister. Je suis encore debout. Non-seulement je vis, mais depuis deux ans ma santé s'est améliorée.

Inégalité dans les conditions, inégalité devant la mort !

Voilà certainement un fait en faveur du séjour dans les pays chauds pendant l'hiver.

Le jour viendra, je l'espère, où non-seulement les petites fortunes, mais encore la classe ouvrière, pourra se déplacer, aller combattre la phthisie sous un climat bienveillant.

Pauvres fous que nous sommes ! Il ne faudrait pas l'intérêt d'*un milliard* pour transporter et soigner l'hiver, dans le Midi, cinquante mille phthisiques. Depuis quelques années, nous jouons avec des milliards, non pas pour le bien-être de l'huma-

nité, mais bien pour la destruction de notre race.

La paix et quelques grands cœurs de catholiques suffiraient pour cette belle œuvre. Les petites sœurs des pauvres ont fait bien plus dans leur ensemble, et cela en commençant avec rien.

Je voudrais vivre pour assister et prendre part à cette belle fondation.

Jusqu'à présent j'ai résisté, je veux maintenant vaincre, s'il est possible, retrouver ma santé d'autrefois.

Et cependant, cette nuit, je me suis souvent demandé quel était le plus heureux des trois?

Ne sont-ce pas eux, après tout? C'étaient d'honnêtes gens, probes, religieux, je suis sûr que leur fin a été bonne. Moi, je combats tous les jours mon terrible ennemi, je suis à chaque instant sur la brèche, je vis d'angoisses, et ce long labeur pour sauver la matière ne m'empêche-t-il pas de penser, autant qu'il le faudrait, à mon âme et à son Dieu? C'est que je suis bien loin de la certitude d'une récompense là-haut.

Pourtant tout est là!

A la fin, le sommeil m'a gagné; je me suis endormi, et je me suis réveillé ce matin en disant: à la grâce de Dieu!

CHAPITRE XV.

Quelques jours de malaise. — De l'emploi du sulfate de quinine dans la phthisie des arthritiques.

13 mars.

Depuis dix jours, je n'ai pris aucune note. J'étais sous l'influence d'un malaise indéfinissable, qui me rendait impossible toute occupation. Peu à peu l'appétit se perdait; ce n'est qu'avec des efforts sur moi-même que je parvenais à manger, et les fonctions digestives devenaient de plus en plus difficiles. Je ne tardai pas à m'inquiéter, à m'affliger; j'avais d'autant plus raison de craindre de voir la maladie faire des progrès, que c'était là des accidents de l'état général, qui ont toujours une signification fort grave. Le pouls et le thermomètre dans l'aisselle consultés, ne m'ont donné aucun résultat, et beaucoup de médecins prétendent que la tuberculisation ne peut faire aucun progrès sans être

accompagnée de fièvre. Pourtant je dépérissais. Était-ce l'eau de la Bourboule, que je prenais avant chaque repas qui était la cause de ces accidents? C'est peu probable, car j'ai souvent pris des préparations arsénicales; loin de me nuire, elles ont toujours fortifié et réveillé mon appétit. J'avais cessé d'en prendre, le malaise a néanmoins continué. Enfin, après avoir bien cherché, bien réfléchi, je finis par constater que tous les matins, vers dix heures, quoique je me fusse levé plein de gaieté et de santé, je ressentais une légère chaleur, sur le trajet du côlon transverse[1], chaleur qui augmentait après le repas, et était bientôt suivie d'une envie invincible de dormir. Je me mettais au lit, je dormais deux ou trois heures, mais j'avais la tête chaude, congestionnée; mon sommeil était plein de rêves pénibles et de cauchemars.

Vers le soir, après que les pieds s'étaient couverts d'une légère sueur, je me sentais mieux, mais l'appétit restait toujours nul, et je ressentais une fatigue indicible dans tous mes muscles endoloris.

1. Augmentant d'intensité dans la fosse iliaque gauche, qui me semblait appesantie.

Cette régularité, cette intermittence, me firent penser au sulfate de quinine; depuis trois jours, j'en prends tous les soirs soixante centigrammes; tous ces accidents ont presque complétement disparu. J'ai encore eu aujourd'hui, après déjeuner, une certaine tendance à la somnolence, mais je l'ai facilement vaincue; je suis persuadé que demain, tout ira bien.

A quels accidents avais-je donc affaire?

Le Dr Alling, qui est venu me voir, prétend que c'était de la dyspepsie, que le sulfate de quinine a agi comme tonique et comme amer. Je me rappelle avoir été deux jours sans déjeuner, et les accidents se sont toujours reproduits; du reste, ils n'apparaissaient pas le soir après mon dîner.

Selon moi, il y a eu un accès d'arthritisme se portant sur le gros intestin, une légère congestion du côté du bassin et de l'S iliaque, mais ne s'étendant pas jusqu'au rectum, ni assez intense pour amener des hémorrhoïdes. Il faut être arthritique pour bien comprendre toutes ces nuances.

Si cette poussée avait eu lieu du côté du poumon, voici ce qui se serait passé : j'aurais d'abord ressenti sur tout le thorax, une chaleur absolu-

ment semblable à celle que je ressentais dans la fosse iliaque, un léger resserrement de la poitrine, avec un peu de difficulté dans la respiration.

Si la congestion avait augmenté, il serait survenu de la toux avec apparition de quelques filets sanguins dans les crachats.

Enfin, portée plus loin, la congestion aurait déterminé une hémoptysie plus ou moins considérable.

Dans ces trois cas la chaleur qui accompagne la congestion est la même, toute spéciale, et selon moi, caractéristique de l'accès arthritique, accès qui lui-même est constamment intermittent.

Il me fallut plusieurs mois pour bien constater ce que je viens de décrire, mais j'en fis mon profit.

Que de fois depuis trois ans ai-je arrêté des congestions pulmonaires, ai-je empêché des hémoptysies en employant le sulfate de quinine !

Jusqu'alors je n'avais pas fait attention à l'intermittence des congestions arthritiques dans la phthisie, et je ne demandais à la quinine que son action décongestionnante, son effet sur les vasomoteurs. Cette puissance de la quinine n'est réelle que lorsque la congestion se lie à l'intermittence.

Que le phthisique, sujet de l'arthritisme, se souvienne de ce qui vient de m'arriver; qu'il s'étudie aussi consciencieusement que possible, dès qu'il se sentira souffrant, d'abord, pour éclairer son médecin, ensuite à l'occasion, pour pouvoir parer lui-même à de graves accidents.

La phthisie chez les arthritiques est rarement fébrile au début, mais si elle fait néanmoins des progrès, c'est à force de congestions pulmonaires partielles, légères, presque inaperçues, détruisant l'amélioration obtenue, engorgeant de nouveaux tissus et préparant la voie à l'évolution tuberculeuse ou caséeuse. Et la remarque que j'ai faite sur moi depuis trois ans et sur d'autres malades, depuis que mon attention a été appelée là-dessus, c'est que ces congestions revêtent la forme intermittente.

Du reste, l'intermittence n'est-elle pas le propre de toutes les affections arthritiques : la migraine, l'asthme, la sciatique, etc.

Si les opinions sur la valeur du sulfate de quinine dans les hémoptysies sont tant partagées, c'est que, selon moi, l'on n'a pas fait attention que, pour réussir, il fallait que l'hémoptysie revînt régulièrement et à intervalles bien marqués.

Pour que son action sur les vaso-moteurs soit bien manifeste, il faut un autre élément inconnu pour nous dans son essence, l'intermittence.

Que les phthisiques dont je parle aient donc toujours avec eux du sulfate de quinine. Je le mets bien au-dessus de l'huile de foie de morue et de tous les phosphates possibles. Son action anti-congestive répond à la principale indication du traitement; comme amer, comme tonique il facilite les fonctions digestives et réveille l'appétit.

Mon bon ami, le Dr Valery Meunier, de Pau, a bien compris la valeur du médicament, et m'a affirmé plusieurs fois en avoir tiré les meilleurs effets chez plusieurs de ses nombreux malades.

CHAPITRE XVI.

La Trappe de Staouéli. — De l'établissement d'une maison de santé pour les prêtres phthisiques à Staouéli.

14 mars.

Comme je l'ai dit, cette indisposition m'avait retenu à la maison, et je n'avais eu le courage de faire aucun voyage, si petit qu'il fût. A peine descendais-je sur le port; tout m'était indifférent; en passant autour de la Darse, je ne faisais plus attention aux demandes et aux prières d'*il padre Mazzini*, qui m'assurait qu'une promenade dans son bateau me ferait revenir à la santé. J'attendais le soir avec impatience, car alors le mieux venait; je mangeais très-légèrement, et si l'inquiétude de mon état me laissait un peu d'agitation, une injection hypodermique de morphine me calmait et me donnait une excellente nuit.

Pendant ces malaises, j'avais essayé la morphine, même à assez haute dose. Elle ne fit

qu'augmenter les accidents; elle congestionnait le cerveau et rendait le sommeil du jour encore plus pénible. Associée à l'atropine, je n'en obtins pas de meilleurs effets.

Enfin, aujourd'hui, me sentant bien dispos, nous avons fait un petit voyage à la Trappe de Staouéli, voyage que nous projetions depuis longtemps. J'étais désireux de visiter ces lieux, glorieux d'abord pour notre armée, et qui montrent maintenant ce que peut le travail uni à la foi chrétienne.

Le prix du voyage n'est pas cher : pour vingt francs, l'on a pour toute la journée une bonne calèche et deux bons chevaux. Du reste, ici, il ne faut pas s'inquiéter des chevaux : ils vont tous bien, si misérables qu'ils puissent paraître.

La route que nous prenons est celle par laquelle est venue, ou à peu près, car il n'y avait pas de route alors, l'armée française de débarquement. Voici à droite, au haut de la rampe Rovigo, la Casbah à moitié détruite, avec ses vieux murs jaunâtres ruinés, sur le sommet desquels sont couchés, au soleil, Arabes et Kabyles, enveloppés dans leurs burnous.

C'est, je crois, le lieu de prédilection de la paresse arabe, et toutes les fois que je suis passé près de la Casbah, j'ai toujours vu un grand nombre d'indigènes étendus sur les ruines des murailles ; non pas au pied, mais bien sur le faîte. Leurs burnous en guenilles, de couleur grisâtre, s'harmonisent admirablement avec la teinte jaunâtre de la brique, leur profil se dessine sur le bleu du ciel. Ils restent là des heures entières ; à quoi pensent-ils? De cette hauteur, le tableau dont ils jouissent est merveilleux : la vue d'Alger et de la mer développe peut-être chez eux des sentiments de poésie, peut-être aussi des sentiments de haine, car toutes les fois que j'ai voulu les interroger, ils m'ont à peine répondu, et immédiatement tourné le dos.

C'est à la Casbah qu'était renfermé Hussein-Dey ; c'est de là qu'il faisait tirer sur les batteries françaises établies près du fort l'Empereur. Après la prise de ce dernier fort, il voulut faire sauter la Casbah. Il en fut heureusement empêché, car la poudrière contenait trois cent mille kilogrammes de poudre, et il est bien certain que l'explosion eût détruit la moitié de la ville.

A gauche, nous passons près du fort l'Em-

pereur; nous voyons l'endroit où les Français creusèrent leurs tranchées. Nos canons eurent bientôt raison de ceux des Turcs, qui furent forcés d'évacuer le fort, mais qui, en s'en allant, firent sauter la grande tour ronde du milieu. Cette explosion terminait la première phase de la conquête.

Voici le bois de Sidi-Abderhaman, dont la possession nous coûta tant de peines et tant d'hommes, dans les combats des 25, 26, 27 et 28 juin, où un de mes compatriotes et amis, lieutenant alors, le comte de Lastic, se distingua si brillamment et fut porté à l'ordre du jour.

Nous dépassons El-Biar, charmant village entouré de maisons de plaisance, où est maintenant l'observatoire dirigé par M. Bulard. Disons maintenant que cet observatoire, parfaitement situé comme station météorologique, indique inexactement ce qui se passe à Alger. La différence de température entre El-Biar et Alger, au niveau de la ville française, est au moins de 2° en plus pour Alger. Je l'ai vérifié moi-même tous les jours, en comparant mes observations avec celles que produisait l'observatoire.

L'état hygrométrique, dont la moyenne serait

de 70° pour El-Biar, est également plus considérable pour Alger, où cette moyenne s'élève à 78° et 80°. Enfin les vents se font sentir avec force à El-Biar, tandis qu'Alger est justement protégé contre les vents d'ouest par la montagne, sur le sommet de laquelle El-Biar est bâti. Toutes ces remarques ont de l'importance au point de vue médical, et ce serait se tromper si, au point de vue hygrométrique, on se rapportait uniquement aux observations de l'établissement d'El-Biar.

Voici le bivouac des indigènes, où, dans notre marche sur Alger, un bataillon du 20e de ligne fut surpris et presque entièrement détruit; le joli village de Chéraga et Sidi-Khalef, où fut livré notre second combat, le 24 juin.

Jusqu'à présent, la route a été charmante et nous a présenté une succession de points de vue différents. Nous sommes au moment où tous les arbres verdissent; la nature est aussi riche que belle.

Mais, à partir de Chéraga, nous entrons dans la plaine qui s'étend jusqu'à la mer. Cette plaine est encore bien loin d'être complétement défrichée; toutes les parties qui l'ont été semblent

très-fertiles. Nous commençons à traverser d'immenses plantations de géraniums, qui servent à la confection de l'essence, et dont l'odeur agréable nous accompagne. Cette industrie a été importée ici par quelques émigrants du département du Var; elle a admirablement réussi.

Enfin nous entrons sur une portion de la plaine où la végétation devient luxuriante et contraste d'une façon extraordinaire avec celle des terrains que nous venons de parcourir. Nous sommes sur le domaine de la Trappe de Staouéli; après dix minutes de marche, nous arrivons devant le monastère.

Ce monastère est construit sur le plan de tous les couvents de trappistes. Au centre, un grand quadrilatère de bâtiments, renfermant l'église et les cloîtres; c'est la partie réservée de la communauté. Un splendide jardin protége les cloîtres contre le soleil, c'est à l'ombre des orangers et des citronniers, au milieu d'une atmosphère parfumée par les buissons de roses et d'héliotropes, que les bons Pères se promènent et méditent en silence. Sur les côtés, sont les bâtiments de service, les cuisines, les logements pour les étrangers, etc.

Devant l'importance qu'acquiert chaque jour une exploitation de plus de 1,200 hectares, l'on vient de construire d'immenses bâtiments de service, quatre fois grands, à eux seuls, comme le reste du couvent. Plusieurs compagnies de condamnés militaires, des zéphirs, sont occupés dans ce moment à y travailler. Ces bâtiments ne sont pas encore terminés. J'estime que les plus grandes exploitations agricoles de France ne sont rien auprès de celle-ci; le luxe et la solidité des constructions me font croire que les ingénieurs et les conducteurs de l'État ont dû donner les plans de tous ces travaux.

Au milieu de la cour d'entrée est un beau groupe de palmiers célèbres dans l'histoire de la conquête de l'Algérie. Ces palmiers ombrageaient les tentes d'Ibrahim, gendre d'Hussein-Dey, et celles des beys de Constantine et d'Oran, le jour de la bataille de Staouéli. Sous leur voûte élégante, le lendemain de la victoire, une messe y fut célébrée, en vue de toute l'armée française.

De là à Sidi-Ferruch, sur le bord de la mer, où se fit le débarquement, il y a une distance de 5 kilomètres. Je ne peux entrer dans plus de détails. C'est avec le plus grand bonheur que j'ai

pu suivre, pas à pas, la marche de notre armée, guidé par la carte et l'excellent livre de l'*Histoire de la conquête d'Alger*, d'Alfred Nettement. J'engage beaucoup ceux qui feront ce voyage à se munir de ce livre, qui rendra la promenade aussi instructive qu'intéressante.

Comme les dames n'entrent pas dans le couvent, je fus seul admis dans l'intérieur et laissé libre de me promener à ma guise. Je me dirige vers le cimetière par une route bordée, à droite et à gauche, de vergers remplis d'orangers et de citronniers, les plus beaux que j'aie encore vus, de jardins où sont cultivés, avec le plus grand soin, les plus beaux légumes que l'on puisse désirer. Au milieu, coule un ruisseau qui ne tarit jamais et qui aide à fertiliser ce vrai paradis terrestre.

A l'extrémité des jardins, j'entre dans une magnifique vigne, d'une contenance d'au moins 20 hectares. Cultivée à la charrue, selon les méthodes les plus nouvelles, cette vigne montre déjà tous ses bourgeons. On ne se sert ni d'échalas, ni de fils de fer, car là, ce que l'on cherche surtout à éviter, c'est le soleil, et tout tend à ce que les ceps produisent le plus de feuilles possible,

pour ombrager le raisin. Sans cette précaution, l'on aurait des vins trop sucrés ou trop alcooliques. Ceux de cette vigne, que j'ai goûtés, sont d'excellents vins rouges, que je ne peux mieux comparer qu'aux bons vins de Cahors. Les Pères désireraient avoir 400 hectares de vigne; avec le temps, ils y parviendront.

Tous les jours part du monastère un grand chariot chargé de barriques de vin, qui se rend à Alger, où ce vin est très-recherché, non-seulement par les Européens, mais aussi par les ouvriers musulmans. Contenant beaucoup de tannin, il est, par cela même, très-tonique, et sa qualité est si bien constatée, qu'il se paye plus cher que tous les vins de l'Hérault importés en Algérie.

Le sol et la température sont tellement favorables à la culture de la vigne, que l'on peut prévoir qu'avant peu d'années, l'Algérie exportera d'immenses quantités de vin.

Je reviens au cimetière, que j'avais laissé à ma droite.

Son entrée est gardée par une colossale statue de la Vierge de Staouéli; sa limite est marquée par plusieurs rangées d'ifs et de sycomores. Bien

des croix montrent l'endroit où sont déposés les corps des trappistes, ces rudes pionniers du désert d'Afrique. S'ils en ont fait la conquête, la victoire leur a coûté cher.

Comme tout est calme sous ce soleil ardent! Assis par terre, à l'ombre de la statue, je reste enseveli dans de pieux rêves ; je me trouve bien petit, auprès de ces humbles laboureurs, ces rudes apôtres du travail! Leur part sera bien plus belle que la nôtre, à nous, gens du monde! Comme la justice divine m'apparaît grande, seule vraie, au milieu de cette solitude que ne trouble aucun bruit! Que la mort est belle pour ceux qui ont si bien mérité! Comme je me rendais justice, et que mes mérites, si j'en ai, ne sont rien auprès de ceux de ces vaillants chrétiens!

C'est à la Vierge, dont l'ombre de la statue me protégeait, que je me suis adressé, dans un moment de foi et de ferveur. Je ne veux pas mourir encore. Qu'elle me guérisse, pour que je puisse travailler pour la gloire de son divin Fils. Que l'on me dépose humble et inconnu dans la tombe, pourvu que mes mérites, saintement acquis, m'aient précédé là-haut!

Que la prière est donc bonne pour le corps

souffrant et l'âme ulcérée de ceux qui ont toujours vécu en indifférents ! . . . . . .

. . . . . .

Si j'étais sans famille, je crois que c'est à la Trappe de Staouéli que je viendrais passer tous mes hivers. En effet, non-seulement la situation et la température, mais encore le régime du monastère, ne peuvent être que favorables à la cure de la phthisie.

Comme la Trappe est située à une certaine distance de la mer, 5 kilomètres environ, les vents sont moins forts que sur la côte. Nullement protégée contre les vents d'ouest et de nord-ouest, elle l'est assez efficacement contre ceux du nord-est, qui sont les plus froids, et contre les vents du sud, les vents à sirocco. Un des Pères m'a affirmé que le sirocco y était presque inconnu. Je n'ai pas assez d'éléments pour étudier et résoudre cette question; mais il serait à désirer qu'elle fût vidée. Ce ne serait qu'une affaire d'observation.

L'air y est chargé de vapeurs humides, mais moins salines qu'à Alger, à cause de son éloignement de la mer. La température ne doit pas être aussi élevée qu'à Alger, en raison de son expo-

sition à l'ouest et au nord-ouest; elle doit tenir le milieu entre celle d'Alger et celle d'El-Biar. Nous aurions alors, pour les mois de janvier et de février, les deux mois les plus froids de l'année, une moyenne de + 13°, ce qui est déjà énorme, et ce qui donne, pour la journée médicale, c'est-à-dire de huit heures du matin à trois heures du soir, une moyenne de + 15° à + 22°.

Les environs du couvent sont des jardins et des vergers admirablement cultivés, assez ombragés pour permettre aux malades des promenades hygiéniques. Elles seraient d'autant plus agréables, qu'elles ne demandent aucune toilette, qu'elles sont à la porte même du logement, de façon que, dans les temps de pluie, on pourrait profiter de la plus petite éclaircie pour sortir et pour faire de l'exercice. C'est la vie à la campagne, et dans la plus belle campagne que l'on puisse rêver, je peux l'affirmer.

Cette station est aussi complétement à l'abri de la poussière, ce qui est un des inconvénients d'Alger.

Quant au régime, et c'est là le point principal, il sera lacté et complétement végétal. Sera-t-il supporté par les phthisiques? Il est évident que

ce régime ne conviendra pas à tous, et qu'il est complétement contraire à la forme torpide et scrofuleuse de la phthisie. Mais, s'il s'agit de malades maigres de nature, de constitution sèche et nerveuse, de tempérament bilioso-nerveux et nervoso-sanguin, chez lesquels la phthisie est accidentelle, non héréditaire, non-seulement je crois à l'utilité du régime lacté et végétal, mais je suis persuadé, par la théorie et par mon expérience personnelle de médecin, que c'est un excellent moyen de guérison, peut-être le meilleur de ceux que nous connaissons.

Je n'ai pas à parler du lait. De toute antiquité, tout le monde a su sa valeur dans la maladie dont nous parlons, et ses succès sont encore de tous les jours. A la Trappe de Staouéli, le lait, soit de chèvre, soit de vache, y est en abondance, avec cet avantage que le malade pourra le prendre à la sortie de la mamelle, à la température du corps. Pour beaucoup d'auteurs, cette condition est importante, et j'avoue que je crois à son effet dynamique. De cette façon, l'on sera aussi bien certain que le lait n'est pas fraudé.

Quant aux légumes employés, ils ne contiennent pas seulement des matières hydrocarburées,

mais aussi une notable proportion de matières azotées : par exemple, les fèves, les haricots, les lentilles. En outre, ne possèdent-ils pas des principes médicamenteux vantés de tout temps contre les affections chroniques du poumon, et qui, selon moi, sont bien loin d'être à dédaigner? De nos jours, la chimie nous a révélé la composition de ces principes, mais leur action physiologique et thérapeutique avait été bien étudiée avant nous.

Si, avant la découverte de l'auscultation, ces plantes guérissaient beaucoup plus de phthisiques que maintenant, on ne peut pas admettre que les illustres médecins d'alors, grands observateurs, aient toujours confondu la bronchite chronique, par exemple, avec la phthisie.

Passons en revue les plantes et les fruits qui servent de nourriture à la Trappe, voyons les éléments chimiques qu'elles renferment.

LES FÈVES, LES HARICOTS.

Ils renferment du phosphate de chaux et de potasse, du sucre et du tannin.

LE CHOU.

Il contient du sulfate et du chlorure de po-

tasse, du phosphate de chaux, de l'oxyde de fer et de manganèse. On y a démontré la présence du soufre et d'un principe animal.

LES POIS.

Ils donnent à l'analyse, vingt pour cent de matières azotées, et deux pour cent de substances salines.

LA LAITUE.

La laitue, outre des principes salins, contient le lactucarium, jadis trop vanté. Dès la plus haute antiquité, la laitue a été prônée contre les affections de la poitrine.

LE CRESSON.

On y trouve du soufre, de l'iode, du fer et des phosphates. L'action du cresson ne peut être niée pour son utilité dans le traitement de la phthisie. J'ai par devers moi des observations de guérison de phthisie, tout à fait au debut, il est vrai, par l'usage du cresson. Ces malades, que j'ai guéris suivaient une hygiène fort sévère, n'ont jamais pris d'autres médicaments que du suc de cresson, ou du cresson en grande quantité.

L'OIGNON.

Il possède de l'acide phosphorique et acétique, du phosphate de chaux. C'est un remède populaire contre l'enrouement.

LE CÉLERI.

Il contient du soufre, du nitrate et du chlorhydrate de potasse.

L'ARTICHAUT.

Le tannin y existe en grande quantité.

L'on peut voir par cette énumération, quoique incomplète, que non-seulement ces légumes peuvent suffire à l'alimentation, mais qu'ils contiennent encore les principes médicamenteux les plus vantés contre la phthisie : l'iode, le tannin et le phosphate de chaux. Et ces principes confondus avec l'organisme de la plante, ces médicaments, que j'appellerai *végétalisés*, par rapport aux médicaments *animalisés*, sont très-facilement assimilables. Dans les affections chroniques, il est certain qu'ils rendent des services plus sûrs et plus durables que les sels minéraux pris isolément.

Enfin, dans l'alimentation des Trappistes, il y a encore à considérer les olives et l'huile, qui ne sont pas à dédaigner, et qui pour beaucoup de médecins sont aussi efficaces que l'huile de foie de morue.

En dehors de l'alimentation, la vie régulière et si calme du couvent ne peut qu'aider le traitement.

Le silence que l'on est forcé d'observer, est par lui-même un puissant moyen de guérison, il force au repos le plus absolu les organes malades, le larynx et les poumons. Mon expérience personnelle m'a démontré que les jours où je ne parlais pas, j'étais beaucoup mieux, que les sécrétions bronchiques diminuaient énormément.

La proximité d'Alger, et par là même la facilité de voir fréquemment le médecin, la poste qui vient régulièrement tous les jours, ne peuvent que rendre agréable le séjour de cette thébaïde.

Ainsi donc, que ceux qui sont dans les conditions de phthisie éréthique, que j'ai décrite, que ceux que la solitude n'effraye pas et que l'amour des livres attire, que ceux qui ont reçu une éducation religieuse, qui aiment à prier, et que charment les pratiques du culte, viennent passer

leur hiver à Staouéli. Ils y trouveront le repos de l'âme, souvent la guérison du corps.

Les bons pères ne sont pas bien exigeants, le prix de la pension serait certainement peu élevé. C'est là une considération très-importante pour beaucoup de malades, surtout pour nos pauvres prêtres de France, que les fatigues de la chaire ont usés, que la charité a ruinés, et qui pourraient encore faire tant de bien si la vie leur était conservée.

Si Mgr Lavigerie, le saint évêque d'Alger, voulait donner son appui à la création d'une maison de santé pour les prêtres, au monastère de Staouéli, je crois qu'il rendrait un grand service à notre clergé. Le grand séminaire de Koubba, le petit séminaire de la Bouzaréah sont exposés aux vents les plus violents, et ne conviennent nullement aux malades dont nous parlons. Cet essai devrait être fait, et d'avance je suis convaincu de la réussite du projet.

Cette digression terminée, revenons à notre premier sujet.

Pendant que je visitais l'intérieur du couvent, des frères et un père dressaient la table, dans un petit salon attenant à la porte d'entrée, où les

femmes sont admises. Nous nous trouvâmes là une quinzaine de visiteurs, tous désireux de faire honneur à la cuisine des trappistes. Le père hôtelier et deux frères nous servaient, non pas avec beaucoup d'adresse, mais du moins avec beaucoup de prévenances et de cœur.

Voici le menu de notre déjeuner :

Une soupe au pain, avec toutes sortes de légumes, mouillée avec le bouillon dans lequel avaient cuit des haricots.

Cette soupe, trouvée excellente par tout le monde, ne se fait réellement bien que dans les couvents de trappistes. Je n'ai jamais pu réussir à la faire faire ailleurs aussi bonne.

ENTRÉES.

Du beurre frais.
Une omelette.
Des haricots.
Des pommes de terre et des oignons à l'huile.
Des patates grillées.

DESSERT.

Figues, raisins secs, amandes, oranges et pommes.

VINS.

Vin rouge de Staouéli, 1873.
Idem. 1871.
Vin blanc, 1874.
Idem. 1872.
Vin de dessert de Staouéli.

Ce dernier est un vin qui se rapproche beaucoup des vins de Moscatelle.

Le vin rouge est excellent, bien supérieur à tous les vins du Midi. Le vin blanc a un goût de terroir très-prononcé, m'a paru très-capiteux et a beaucoup d'analogie avec les vins de la Moselle.

Nous n'étions pas à plaindre. Aussi fîmes-nous largement honneur au festin; nous étions tous heureux de manger ce bon pain frais de ménage, au lieu de tous ces pains de fantaisie que l'on sert à Alger.

A deux heures, nous quittions le monastère et revenions à Alger par Sidi-Ferruch, Guyotville, la Pescade et Saint-Eugène. La route qui suit presque toujours le bord de la mer est charmante, mais l'on ne saurait prendre trop de précautions contre le vent qui souffle avec force et soulève des nuages de poussière.

Mon voyage ne m'a pas fatigué, cette journée a été pour moi la plus belle et la meilleure que j'aie encore passée en Afrique.

CHAPITRE XVII.

Bouffarik. — La Zaouïa Abder-Rhaman.

15 mars.

Le temps qui a été mauvais hier se met au beau. Le ciel était encore bien chargé de gros nuages noirs ce matin, mais le vent du nord qui s'est élevé, les a rapidement chassés et a rendu à l'atmosphère sa pureté ordinaire.

Aussi à midi nous prenons le chemin de fer et partons pour Bouffarik.

Jusqu'à la station de Hussein-Dey, le chemin de fer suit constamment le bord de la mer. Aujourd'hui les flots se ressentent encore du mauvais temps d'hier, la vague houleuse vient déferler jusqu'au pied des wagons.

Nous voici bientôt à la rivière de l'Harrach, à la Maison-Carrée; nous contournons l'extrémité du Sahel, nous entrons dans la plaine de la Mitidjah.

La Mitidjah, la Maison-Carrée, Bouffarik, Blidah, sont des noms avec lesquels j'ai presque été bercé. Dans mon enfance, de 1830 à 1840, c'est là que se livraient les premiers combats contre les Arabes, combats aventureux, chevaleresques, qui frappaient ma jeune imagination. Je me rappelle encore mon père lisant son journal, sa joie lors de nos victoires, son chagrin et son refus d'y croire, lorsque les Arabes nous occasionnaient quelques revers.

Tous ces souvenirs m'apparurent en foule, à partir de la Maison-Carrée. Comme ils furent bien reçus et bien choyés! Je fermais les yeux, et je revoyais les scènes que je me figurais, il y a quarante ans. Seulement, à cette époque, je voyais du sable partout en Algérie, et la plaine que nous parcourions est bien loin de ressembler à un désert de sable.

La Mitidjah est admirablement cultivée, elle doit être d'une fertilité folle. Mais il reste encore quelques défrichements à faire, elle ne peut se comparer à nos belles plaines du Soissonnais, ou du bord de la Loire.

Malheureusement quand nous arrivâmes à Bouffarik, le marché qui a lieu tous les lundis,

était presque fini. Il faudrait venir par le train du matin, pour voir l'aspect et l'animation de ce marché, rendez-vous de toute la Mitidjah; les mœurs des Arabes y sont curieuses à étudier.

Bouffarik est une grande bourgade, coupée à angles droits, par de larges avenues plantées de magnifiques platanes. Ce n'est que sur les promenades et sur les routes des environs de Dax, que l'on peut trouver des arbres aussi beaux et aussi élevés. Toutes les maisons construites à la française sont entourées de jardins pleins d'orangers et de citronniers. L'église située sur une grande place, dont la circonférence est une forêt de platanes, est au milieu de bouquets de palmiers et d'orangers, qui ombragent les toits des chapelles latérales. Les gouttières sont pleines d'oranges tombées d'elles-même. C'est charmant, et comme cette vue ferait jeter des cris de joie aux enfants de notre pays!

Pendant que nous étions là, les Arabes quittaient Bouffarik, à pied, à cheval, sur leurs ânes ou sur leurs chameaux, tous splendidement drapés dans leurs burnous. Ils s'en vont lentement et silencieux, à travers la plaine; à l'horizon ce ne sont plus que quelques points blancs mouvants.

Bouffarik, le pays de la fièvre et de la mort, au commencement de la colonisation, est maintenant complétement assaini et destiné à une grande prospérité. Il n'y a pas encore bien des années, que sur le comptoir du marchand de vin on prenait une dose de sulfate de quinine en même temps qu'un canon.

A six heures nous étions de retour à Alger.

16 mars.

Nous sommes allés visiter aujourd'hui une mosquée célèbre, c'est la Zaouïa Abder-Rhaman, qui domine le jardin Marengo. Elle est bâtie sur l'arête tranchante qui sépare la partie est de la partie nord de la colline. Sa construction remonte au xve siècle ; elle passe pour la mosquée la plus riche et la plus curieuse de l'Algérie. Deux petites koubbas entourent la koubba principale, celle où est enterré le célèbre marabout El Tçalbi.

Pour la première fois, j'ai ôté mes souliers, afin de pouvoir visiter complétement et à mon aise le tombeau du saint.

Je ne veux pas en faire ici la description. Je

laisse à ceux qui la visiteront toute la surprise, tout le charme d'un lieu si propre à la prière. Nos grandes églises, nos nefs magnifiques, ne sont faites que pour des assemblées immenses, pour toutes les pompes du culte catholique; à celui qui souffre et qui a besoin de prier, que faut-il? un petit sanctuaire, une demi-obscurité; là, Dieu semble venir près de nous et nous écouter.

Un Maure prosterné, le chapelet à la main, frappait de son front la dalle, située au-dessous de la châsse surélevée du saint. De longs soupirs sortaient de sa poitrine, ses joues étaient baignées de larmes; cet homme devait beaucoup souffrir. Puisse-t-il avoir été soulagé par la prière!

CHAPITRE XVIII.

Mon état actuel. — Le médecin doit dire la vérité au phthisique.

17 mars.

Gros et Lassallas sont venus me voir dans la soirée. Il y avait trois semaines qu'ils ne m'avaient examiné, et quoique je sache bien qu'un changement notable ne peut pas se faire dans si peu de temps, ce n'était pas sans une certaine curiosité inquiète que j'attendais ce qu'ils allaient me dire.

Pour eux, l'état est à peu près toujours le même.

Cependant ils ont constaté que les râles sous-crépitants qui existaient dans l'expiration ont complétement disparu, qu'il n'y a plus, à l'inspiration, que du râle sous-crépitant, de moins en moins humide, tellement qu'à certains endroits c'est presque du râle crépitant.

Suivant les médecins du Mont-Dore, MM. Richelot, Boudant, Mascarel, Brochin, Lassallas, tous de remarquables et consciencieux praticiens, l'engorgement tuberculeux du poumon présente, comme signe de résolution, en même temps que la matité disparaît, l'apparition du râle crépitant. Ce râle crépitant succéderait à l'expiration prolongée, au souffle, aux râles sous-crépitants et bullaires. Ce serait l'inverse de ce qui se passe dans la pneumonie.

Cette amélioration de l'état local coïncide avec un état général fort bon. Depuis que j'ai pris, il y a quelques jours, du sulfate de quinine, tout est rentré dans l'ordre, toutes mes fonctions s'accomplissent régulièrement bien.

Allons, le climat d'Alger jusqu'à présent ne m'a pas été défavorable, et il est scientifiquement évident, pour mes médecins, comme pour moi, que pendant les deux mois que je viens de passer ici, un mieux notable s'est fait sentir.

Il y a quelques jours, j'ai eu un nouvel accès d'enchifrènement des fosses nasales et du poumon. C'est le second depuis que je suis à Alger. J'ai déjà dit que je considérais cet enchifrènement comme une névrose dépendant de la dia-

thèse arthritique, qu'il n'y avait pas lieu de s'en inquiéter. Cependant, puisque la disparition n'a pas nui à la marche de la maladie tuberculeuse, je serais heureux de voir ces accidents disparaître complétement. Avant de venir ici, c'était tous les deux à trois jours que j'étais pris ; je ne l'ai été que deux fois depuis deux mois. Il faut donc bien admettre que le climat d'Alger ne prédispose pas à cette forme de l'arthritisme et ne détermine pas son apparition. Du reste, quelques injections hypodermiques d'une solution de chlorhydrate de morphine ont fait justice de cet enchifrènement, comme par enchantement.

Pendant que j'étais aux thermes de Dax, un journaliste de Paris vint s'y faire traiter pour une laryngite et une bronchite chroniques bien suspectes. Tous les soirs, régulièrement, il était pris d'une de ces névroses, qu'il avait combattue sans succès par mille moyens différents. Sur mon conseil, des injections de morphine furent faites à l'épigastre, immédiatement ces accès d'enchifrènement disparurent.

Mes confrères d'Alger ne me cachent pas la gravité de ma maladie, ni les phases par lesquelles elle passe. Ils ont bien raison.

Tant que l'on a considéré la phthisie comme une maladie incurable, que le traitement de cette terrible maladie n'a jamais été que palliatif, je conçois parfaitement que l'on ait cherché à cacher aux malades le triste sort qui leur était réservé.

Mais maintenant que sa curabilité, ou au moins son innocuité, pendant nombre d'années, est un fait bien démontré, il ne faut plus de ces mensonges calculés. Le Dr Bennett, de Londres, dont l'autorité et l'expérience peuvent être invoquées à si juste titre, conseille fortement de dire la vérité.

Prévenu de la gravité du mal, mais sachant qu'il peut être vaincu, à force de temps, de soins, de précautions, et surtout qu'il faut s'y prendre le plus tôt possible, le malade a bien quelques jours de tristesse et de découragement. Toutefois l'espérance est restée au fond du cœur. Le désir de lutter est chez l'homme un sentiment inné; il luttera. Alors il n'hésite plus à faire tous les sacrifices que le médecin lui demande. Comme il ne s'illusionne plus sur la nature de son mal et sur sa gravité, c'est de sang-froid qu'il combat; il n'a plus qu'un but, la guérison.

C'est à ce moment que nous, médecins, nous disons que *nous tenons notre mlaade;* il ne s'agit plus que de le tenir longtemps, car la maladie est longue. Malheureusement, il n'est pas donné à tous les médecins d'inspirer à leurs malades une confiance sans bornes. Il n'appartient qu'aux grands maîtres de la science, comme aux charlatans, de posséder ce pouvoir. C'est un triste rapprochement et un frappant exemple de la naïveté humaine.

Combien de fois, des confrères ne m'ont-ils pas dit : « Ce que vous avez, ce n'est rien du tout. C'est un engorgement sanguin, auquel il faut faire attention; mais votre vie n'est pas menacée; le monde est plein de gens qui ont été aussi malades, même plus malades que vous! etc., etc. » Je les écoutais avec plaisir, et en les entendant, mon premier mouvement était tout à la joie; puis à la réflexion, je me disais : « S'il en est ainsi, il est bien inutile de briser ma carrière. Pourquoi, alors, me conseille-t-on d'abandonner ma famille, d'aller au loin chercher une santé que je trouverais bien chez moi, sans quitter mon métier, ou en ne l'exerçant qu'avec modération? »

L'on comprendra facilement qu'avec de pareilles réflexions, je ne me sois pas fait longtemps illusion. Puis de bons confrères, moins timorés et étant dans le vrai, ne m'ont pas caché la vérité. Je leur en serai toujours très-reconnaissant.

Avant d'avoir lu le livre du Dr Bennett, déjà depuis plusieurs années, dans ma clientèle, j'agissais de cette façon, je ne m'en suis jamais repenti. Tandis que maintenant, j'ai de profonds regrets d'avoir, dans plusieurs circonstances, caché la vérité par affection ou par crainte qu'elle ne fût nuisible au malade. J'avais un ami qui vivrait encore certainement, si, averti à temps, il eût, comme moi, tout sacrifié, pour chercher la guérison.

Voici le passage du livre du Dr Bennett, auquel j'ai fait allusion :

« La question pour eux, c'est la vie ; il s'agit tout simplement « de vivre ou de mourir ».

« Chaque année je vois des exemples de cette déplorable faiblesse d'esprit, des cas dans lesquels le malade n'a pas le courage d'envisager le danger qui le menace, de faire les efforts nécessaires pour échapper à la mort. J'ajouterai que la bonté mal avisée de médecins qui ne disent pas la vérité

à leurs malades, crainte de les affliger, et la nouvelle phraséologie de la phthisie adoptée par les disciples de Virchow, contribuent à diminuer les chances de guérison, dans la phthisie pulmonaire. Comment des malades peuvent-ils combattre une maladie grave, qui met leur vie en danger, s'ils ne savent pas qu'elle existe, s'ils se croient seulement atteints d'une pneumonie catarrhale, lobulaire ou caséeuse, s'ils croient n'avoir qu'un dépôt ou abcès scrofuleux? Ces mots semblent, pour les malades, comme pour le médecin, se rattacher à une maladie accidentelle très-guérissable, tandis qu'ils cachent une maladie le plus souvent fatale, si elle n'est entravée dans sa première période, une maladie qui, pour la plupart de ceux qu'elle attaque, est et sera oujours un arrêt de mort, une manière de mourir[1]. »

1. Bennett. *Recherches sur le traitement de la phthisie pulmonaire,* p. 58.

CHAPITRE XIX.

De l'état de faiblesse ressenti par les phthisiques. — *Le d'Estrées.* — Les yachts anglais.

18 mars.

S'il est évident que mon état s'est amélioré, il est un phénomène qui persiste toujours, qui ne m'inquiète pas, mais que je voudrais bien voir disparaître. C'est la grande faiblesse dont j'ai déjà parlé, le défaut de résistance à la fatigue que je subis, depuis plus de six mois. Plein d'entrain au départ, je crois pouvoir marcher longtemps; au bout de quelques minutes, je suis vaincu. Le moindre effort produit chez moi une sueur abondante; la peau ne réagit pas et j'éprouve un sentiment de froid qui ne cesse qu'après avoir changé de chemise de laine.

La production de la sueur est un phénomène tout arthritique.

Quant à l'abattement et à la dépression des

forces, c'est un fait qui n'a pas échappé au Dr Bennett ; je crois que c'est le premier qui en ait donné l'explication. Je cite le passage de son livre qui y a rapport, livre que tout médecin devrait savoir par cœur.

« Un fait singulier, mais qui s'explique facilement, c'est que souvent, quand les dépôts tuberculeux, caséeux, sont en voie de formation, ou que les infiltrations se ramollissent, il n'y a pas de faiblesse, de lassitude appréciable, même après des efforts musculaires considérables. Quand, au contraire, la marche de la maladie a été arrêtée et qu'un travail curatif a commencé, une faiblesse extrême, une lassitude de tous les instants, pénible à supporter, peut se manifester et durer pendant des années entières. Moi-même j'ai passé par ces deux phases, et, chez moi, la lassitude dura dix ans ! Pendant cette longue période, je ne sortis jamais de chez moi sans avoir l'envie de me coucher sur la route. L'explication de ce fait d'observation me semble toutefois simple. La force factice des premiers temps de la maladie me semble résulter d'un état d'excitation fiévreuse, qui caractérise le début de bien des maladies. Je la comparerai à la force factice

d'un malade en délire, qu'une demi-douzaine de personnes ont de la peine à contenir. L'état d'acuité de la maladie pulmonaire passé, la vraie débilité du malade se décèle, comme il en arrive avec le malade en délire, qui aussitôt, convalescent, se trouve tellement faible qu'il ne peut soulever sa main du lit[1]. »

Ainsi donc que le phthisique, bien loin de s'affliger, se réjouisse plutôt s'il ressent cet état extrême de faiblesse, si bien décrit par le Dr Bennett.

Il y a un an j'aurais fait dix kilomètres à pied sans éprouver la moindre fatigue, et, à cette époque, l'état général et local était bien loin d'être aussi bon que maintenant. Aujourd'hui, quand je suis descendu sur le port, que j'ai parcouru les deux tiers de sa longueur, c'est tout ce que je peux faire sans être obligé de m'arrêter.

Mais, quand je suis au repos, je sens un bien-être général que j'ignorais il y a un an. Je me sens vivre d'une vie toute nouvelle, car depuis plusieurs années je ne connaissais plus la santé.

Constaté par deux médecins phthisiques, le

1. *Op. citato*, p. 56.

Dr Bennett et moi, ce signe a donc de la valeur, au point de vue du pronostic de la maladie. Il faut bien croire que cet état de faiblesse ne dure pas toujours aussi longtemps qu'il a duré chez le célèbre médecin anglais.

23 mars.

Depuis huit jours, le temps a été à la pluie. Il y a même eu deux journées, sans éclaircie, où il m'a été impossible de sortir. C'est certainement la plus mauvaise semaine que nous ayons passée à Alger. C'est la conséquence de l'équinoxe. Cependant il n'y a pas lieu de beaucoup se plaindre; mais, à force d'être gâté, l'on devient difficile. Ainsi la température à midi a toujours été de + 15° à + 20°, et, à part les deux très-mauvaises journées, la pluie ne venait que par averses éloignées, permettant dans l'intervalle d'assez longues promenades. L'on ressentait alors le bien-être que l'on éprouve en France dans le mois de juin après un orage : air embaumé et calme complet de l'atmosphère.

Aujourd'hui il y a bien eu encore quelques nuages qui ont couru dans le ciel, mais ils n'ont pas donné d'eau, et le vent du sud-ouest qui

s'est élevé, les a bientôt dispersés. Nous voici revenus au beau temps; l'air est délicieux, tout nous invite à souhaiter gaiement la bienvenue aux premiers jours du printemps.

Depuis deux jours, un croiseur français, *le d'Estrées*, revenant de Cochinchine, est entré dans le port. Ce matin un croiseur anglais est venu mouiller près de lui. Nous avons mis en réquisition *il padre Mazzini*, et après déjeuner nous sommes allés visiter ces deux navires.

Il y a deux ans et demi que *le d'Estrées* est parti de Cherbourg; il a fait la campagne du Tonkin, pendu pas mal de pirates malais à ses vergues, mais a été cruellement éprouvé par les fièvres du pays. Le seul officier qui soit parti avec le navire et qui revienne avec lui, est un enseigne, qui s'est empressé de nous faire lui-même les honneurs du bord. Tous les autres officiers sont morts, ou revenus en France en convalescence. Les fièvres pernicieuses et la dyssenterie ont plusieurs fois décimé l'équipage.

Encore six jours de traversée ! tous ceux qui ont échappé seront licenciés et regagneront joyeux le foyer de la famille.

Et moi je me plains de six mois d'exil quand

je voyage dans de bonnes conditions de fortune et de confort, que je vais chercher dans un pays admirable la guérison d'une maladie contractée chez moi !

Que je ne suis guère à plaindre en comparaison de ces pauvres marins qui viennent de subir trois ans d'exil ! Jeunes, forts, vigoureux, ils avaient le bonheur chez eux, ils sont allés au bout du monde chercher la maladie et la mort ! Inclinons-nous avec respect, car c'est pour la France, pour son prestige, pour son honneur, qu'ils ont souffert.

Cet officier qui avait résisté aux miasmes des marais du Tonkin, est petit, maigre et parait chétif au premier abord. « J'étais malade quand je suis parti, nous disait-il, j'ai un estomac déplorable qui ne peut presque rien supporter, et me force à vivre de privations. » Il est probable que cette sobriété forcée lui a conservé la santé.

Il y a aussi dans le port trois jolis yachts anglais ; un à vapeur et deux à voiles, que nous avons visités. Le yacht à vapeur est grand, il jauge quatre cents tonneaux. Quoique luxueux, il ne m'a pas plu ; je n'y ai pas trouvé la propreté et la tenue sévère d'un équipage bien discipliné.

Les deux yachts à voiles, gréés en goëlette, plus légers, longs et effilés sur l'eau, sont d'un goût charmant et d'une propreté exquise. A l'intérieur, ils sont plaqués en bois d'acajou, de palissandre et de rose, tous les cuivres et cristaux sont reluisants. Il doit y avoir une main de femme sous un entretien aussi coquet et sous des décors aussi gracieux.

Que ne suis-je assez riche pour posséder un yacht pareil à l'un de ceux-là ! Comme l'hiver prochain je parcourrais avec bonheur, en tout sens, les rivages méditerranéens ! Comme ma santé se fortifierait, quelles études climatériques utiles je pourrais faire pour les nombreux phthisiques qui se débattent contre le mal ! Que je serais donc heureux si mes voyages, mes travaux apportaient quelques chances de plus à la guérison de la phthisie ! Être utile aux autres, c'est là le rôle et le devoir du médecin.

CHAPITRE XX.

Les imprudences d'un phthisique. — Notre-Dame d'Afrique. — Le Vendredi Saint.

24 mars.

La partie de l'appartement qu'occupait à notre arrivée M. Rocheblave est louée maintenant à deux jeunes officiers hollandais, parents de M. Rocheblave, venus pour raison de santé, passer leur hiver à Alger. Je ne sais si le climat convient à ces blonds enfants du Nord; ces natures lymphatiques auraient besoin d'un air plus sec et plus vivifiant. Le médecin de leur régiment les a soignés pour des bronchites chroniques, pour des hémoptysies, puis leur a dit : « Prenez un congé et allez à Alger passer l'hiver; vos poitrines sont maintenant en bon état, six mois de repos dans un pays à climat chaud vous remettront tout à fait. »

Pleins de confiance, les voilà partis et arrivés

ici? Mais ils se sont bien gardés, par ignorance probablement, de s'adresser à un médecin qui les aurait conseillés, et leur aurait tracé les règles d'une vie salutaire.

L'affection tuberculeuse chez eux doit être au début, car ils paraissent encore forts et vigoureux, c'est à peine, depuis qu'ils sont nos voisins, si je les ai entendus tousser. Comme on leur a caché la vérité, qu'ils ne se doutent pas de la gravité de leur maladie, ils vivent, il est vrai, d'une vie bien raisonnable, mais sans observer aucunement les préceptes de l'hygiène. Ils sortent par tous les temps, ne se privant ni des concerts, ni du théâtre, ne se couchant guère avant minuit.

Il y a trois jours, par le mauvais temps qu'il faisait, ils allèrent dans la ville maure, voir les jongleries d'une troupe d'Aïssaouas. Aussi, le lendemain, avant-hier soir, après dîner, au milieu d'une conversation très-animée, l'un d'eux se mit à dire : « Il y a longtemps, que je ne me suis trouvé aussi gai et aussi bien portant. » A peine venait-il d'achever ces mots, qu'il est pris d'un chatouillement à la gorge, d'une petite quinte de toux et qu'une hémoptysie se déclarait.

Je l'ai vu aujourd'hui, l'hémoptysie semble terminée. L'émotion que cause la vue du sang est calmée, il n'est plus inquiet. Le médecin qui l'a soigné l'a complétement rassuré, trop selon moi; aussi met-il sur le compte de la gaieté, de son exubérance de vie, ce jour-là, l'accident qu'il vient d'avoir. Il ignore que dans toutes les hémorrhagies (médicales et non chirurgicales), les heures et même les jours qui précèdent le flux sanguin, il y a augmentation d'énergie, de vitalité, tout un épanouissement de bien-être.

Cette remarque, très-juste et très-vraie, faite depuis longtemps pour l'apoplexie cérébrale, existe aussi pour les hémorrhagies pulmonaires et intestinales, si j'en crois les observations que j'ai faites depuis plusieurs années. Mais, facilement explicable dans l'apoplexie cérébrale, la cause ne me paraît plus aussi claire dans les pneumorrhagies et les entérorrhagies.

Que va-t-il arriver? Dans quelques jours, ce jeune homme va reprendre sa vie ordinaire. Cela a été si peu de chose! Puis il sera très-étonné, si dans quelques mois, de nouveaux accidents apparaissent, il accusera le climat d'Alger de ne pas lui avoir réussi. Aucun climat ne lui sera favo-

rable, s'il ne suit pas les règles les plus sévères de l'hygiène et s'il n'est pas guidé par un médecin savant et consciencieux.

25 mars

C'est aujourd'hui le Jeudi Saint. Tous les navires italiens et espagnols ont mis leurs pavillons en berne, jusqu'à samedi à midi.

J'ai été étonné que les navires français n'eussent aucun signe de deuil, mais l'on m'a assuré que demain, jour du Vendredi Saint, ils descendraient aussi leurs drapeaux, les usages français différant de ceux des Espagnols.

Nous avons profité du beau temps pour monter à Notre-Dame-d'Afrique.

Construite sur un des reliefs de la Bouzaréah, cette église produit de loin un étonnant effet; son profil se dessine sur le bleu du ciel avec une pureté de lignes admirable. Je n'ai pas ici à faire sa description ni son histoire, que l'on trouvera dans tous les guides de l'Algérie.

La seule chose qui m'ait frappé, c'est à l'intérieur, la grande quantité *d'ex-votos,* que les malades y ont apportés. Les parois des chapelles et du fond du chœur en sont tapissées; l'église de

Sainte-Anne-d'Auray pourrait seule rivaliser avec celle-ci. La quantité de mains, de bras, de jambes, de béquilles est prodigieuse. Comme je ne connais pas du tout l'histoire religieuse de Notre-Dame-d'Afrique, j'en conclus que c'est surtout pour les affections articulaires et paralytiques que l'on a recours ici à l'intercession de la Vierge.

Sans vouloir toucher aucunement à la question des miracles, j'ai toujours cru que la foi pouvait beaucoup sur la marche et sur la guérison de certaines maladies. L'influence du moral sur le physique est si peu niable que l'Académie de Louvain vient d'admettre la bonne foi de la fille Lateau, quant à ses stigmates. Elle ne peut expliquer leur apparition que par le désir ardent de l'extatique, de souffrir de la même façon que le Christ. Seulement on en fait une maladie, et l'on a même trouvé un ou plusieurs mots pour la désigner. Hé bien ! si la foi a la puissance de faire sortir à un moment donné, le sang à travers des tissus, d'abord non altérés, moi, anatomiste, physiologiste, médecin, élève de l'école de Paris, je ne connais pas de maladie que la foi ne puisse guérir, non pas instantanément, mais

laissant à la nature le temps nécessaire à la réparation.

Toute la question est d'avoir cette foi du Christ, qui déplace les montagnes ! Il n'est pas donné à tous de l'avoir. Pour ma part, je suis convaincu, que si j'avais pu arriver à cette foi, je serais guéri depuis longtemps. J'ai toujours été écrasé devant cet acte prodigieux de l'esprit et je n'ai pas réussi.

Laissons de côté ces questions brûlantes. Mais n'ôtez pas à celui qui souffre l'idée que Dieu est plus puissant que le médecin. Pauvres phthisiques que deviendrions-nous sans l'espoir en là-haut ! Tous les libres-penseurs que j'ai soignés comme phthisiques ont toujours été vaincus par Dieu à l'approche de la mort.

Vendredi Saint, 26 mars.

Depuis ce matin six heures, toutes les demi-heures le canon résonne. C'est d'abord le navire stationnaire qui tire ; une minute après, un des forts du quartier de la marine lui répond. Tous les navires qui sont dans le port ont leurs pavillons en berne et leurs vergues en pantenne.

Le ciel lui-même semble prendre part à ce

long deuil de dix-huit cents ans. Quoique le soleil soit ardent, une teinte grise a voilé l'atmosphère, la mer, miroir fidèle est toute assombrie.

Dans le nord de la France, à cette époque de l'année, le temps est presque toujours mauvais. Le froid, la neige, les giboulées servent de cadre aux jours saints; la nature en deuil semble prendre part à la peine de l'humanité.

Mais le tableau n'est pas vrai; c'est par un jour comme celui d'aujourd'hui, par un soleil d'Orient, par une nature luxuriante que le Christ mourut. Au milieu de ce calme grandiose, l'effet dut être terrible, lorsque la terre frissonna et que la nuit s'appesantit sur elle.

Toute la journée j'ai vécu avec cette idée.

Ma femme et ma nièce étaient heureuses de cette pompe religieuse, heureuses de voir les nations civilisées saluer les grands jours de la passion du Christ.

Que nos moyens sont petits pour honorer de pareils souvenirs! Du canon, du bruit, de la fumée! pour le deuil, comme pour la joie! Pendant que l'âme souffre ou se réjouit; il faut de l'ébranlement à la matière.

CHAPITRE XXI.

Les livres parlants d'Alger. — Le cercle. — Les théâtres. — Les Aïssaouas.

Voilà plus de deux mois que je suis à Alger, et, comme l'on dit vulgairement, je commence à connaître ma ville. Les distractions n'y sont pas très-nombreuses, mais elles sont bien suffisantes pour un malade, encore ne devra-t-il user de ces distractions qu'avec la permission de son médecin.

Beaucoup de livres ont été écrits sur l'Algérie, mais il a été fait peu de chose sur Alger même, et encore d'une façon bien incomplète. Voici les livres que j'ai lus et que je recommande :

Les Itinéraires de l'Algérie.

Il y a, je crois, trois itinéraires d'auteurs différents.

Alger, par Ernest Feydeau.

Charmant volume, où l'on trouvera des détails

curieux sur la vie et les mœurs mauresques.

Une Année dans le Sahel, par Fromentin.

Cet ouvrage se lit avec plaisir. Il s'y trouve une petite intrigue romanesque qui donne de la vie et du mouvement au récit. Fromentin, notre grand peintre, a aussi publié un autre volume sur le Sahara.

Un Hiver à Alger.

Un Été à Alger.

Ces deux petites brochures, fort agréables à parcourir, ont été faites par un Algérien, M. Desprez. L'édition est épuisée, et il est assez difficile de se procurer des exemplaires de ces ouvrages. Il est bien à désirer qu'on en fasse une nouvelle édition, car, pour l'étranger, ils contiennent mille détails charmants.

Le général Daumas a publié plusieurs ouvrages sur l'Algérie fort intéressants à lire.

Enfin il existe beaucoup d'ouvrages, même assez volumineux, qui ont rapport à l'Algérie, dans lesquels on parle incidemment de la ville d'Alger.

Tous ces livres se trouvent chez les principaux libraires, à la bibliothèque et au cercle.

N'oublions pas :

Le Guide Juillet Saint-Lager.

C'est un petit livre qu'il est bon d'avoir, qui donne une foule de renseignements utiles sur le départ des postes, des voitures, des paquebots, etc. Il faudrait ajouter peu de chose à cet ouvrage pour le rendre indispensable à tous les étrangers.

LE CERCLE.

Au coin de la place du Gouvernement et du boulevard de la République, dans une magnifique situation, dominant la rade et tout le port, se trouve le cercle d'Alger. Il est très-facile de s'y faire présenter et de s'y faire recevoir. Tous les membres sont pour les étrangers d'une bienveillance et d'une politesse dont on ne saurait trop les louer. Presque tous les médecins en font partie et tous se font un devoir d'y introduire leurs malades.

Le gérant du cercle remet au demandeur une carte d'entrée gratuite pour le premier mois. C'est un essai que l'on fait, et l'on est parfaitement libre de se retirer si au bout d'un mois l'épreuve n'est pas satisfaisante. Pour les mois suivants, il est ensuite délivré une carte payante. Le prix de

cette carte est de quinze francs par mois, que l'on verse à la caisse pendant toute la durée du séjour à Alger.

Inutile de faire remarquer combien ces conditions sont avantageuses et mettent à l'aise l'étranger.

Le cercle a tout le confortable possible. La bibliothèque y est choisie, nombreuse, et en s'inscrivant sur un registre, il est permis d'emporter les ouvrages que l'on veut lire chez soi. On y trouve aussi un grand nombre de journaux politiques et littéraires, toutes les revues françaises et étrangères les plus connues.

Deux salles de billard sont à la disposition des joueurs; mais c'est surtout le domino qui paraît le jeu favori des Algériens.

Enfin, ce qui n'est pas à dédaigner, l'étage supérieur est occupé par un restaurant de premier ordre qui communique directement avec le cercle.

Je conseille à tous les malades qui viendront passer l'hiver à Alger de se faire admettre à ce cercle. C'est une grande ressource par le mauvais temps, une distraction utile et le moyen de faire bien vite connaissance, dans une ville où l'on est

inconnu, avec la partie la plus saine et la plus intelligente d'Alger.

LE THÉATRE.

Un grand et magnifique théâtre a été construit sur la place Bresson, tout près du quartier que je conseille surtout aux malades d'habiter. Il y a des représentations presque tous les jours : opéra, drame, vaudeville, etc. J'y suis allé une seule fois, dans la loge de Lassallas, pour entendre *Rigoletto*, et nous fûmes très-contents de la façon dont la musique fut interprétée par les artistes.

Mais cette question de théâtre est à résoudre entre médecin et malade. Le médecin le permettra à toute une série de clients, tandis qu'il le défendra à une autre. C'est une affaire d'appréciation médicale et de traitement.

Il y a encore un petit théâtre, que l'on appelle le Théâtre de la Perle. C'est un grand café chantant, dans le genre de nos Alcazars. Les chansonnettes et les grosses farces que l'on y débite ont la vertu de faire rire, c'est là justement leur bon côté. Aussi j'engage vivement tous les malades à y aller. Le gros rire, de bon aloi, est excellent

pour ceux qui souffrent et que la tristesse ne poursuit que trop souvent.

De temps en temps, il y a une séance d'Aïssaouas, sectaires fanatiques qui accomplissent sur eux des tortures odieuses, et que tout Paris a pu voir il y a quelques années. Ce sont, pour moi, d'habiles jongleurs dont les expériences sont bien préparées pour le peu de connaissances chimiques qu'ils possèdent. Ces séances ont lieu, le soir à neuf heures, près de la Casbah, dans la cour d'une maison maure; il est très-facile de savoir les jours où elles ont lieu par les interprètes ou les guides que l'on trouve à l'hôtel d'Orient ou à l'hôtel de la Régence.

Ma femme et ma nièce y sont allées avec d'autres dames d'Alger; elles en sont revenues peu enchantées, préférant de beaucoup les soirées de Robert-Houdin à ces scènes de sauvagerie plus ou moins ignobles.

Il y a dans ce moment, à Constantine, une troupe d'Aïssaouas qui fait fureur. Un témoin oculaire, peu crédule, m'a rapporté que ces fanatiques sont si bien entraînés par leur chef actuel, et probablement sous l'influence de narcotico-âcres puissants, qu'ils ne reculent pas devant des tor-

tures réelles, et exécutent consciencieusement leurs promesses. Il en est résulté des accidents assez graves, une plaie d'artère qui a failli devenir mortelle.

Lorsque l'on a habité Alger depuis quelque temps et que l'on s'y est déjà créé quelques relations, il est facile pour les dames d'assister à des mariages mauresques ou aux fêtes juives des épousailles. Ce sont des occasions d'étudier de près les mœurs du pays.

Une bonne Société philharmonique existe aussi à Alger, et donne assez fréquemment des concerts très-suivis.

Enfin toute la colonie militaire et administrative est charmante pour ceux qui arrivent de France. On ne se fait pas une idée de l'accueil bienveillant que l'on reçoit de tous les fonctionnaires. C'est à croire que ce ne sont plus les mêmes que ceux de France. C'est que le Français est toujours le même. A Alger, il se croit exilé, loin de sa patrie, son cœur s'ouvre à tout ce qui lui rappelle son pays.

Ces distractions sont peu variées, mais elles suffiront bien pour un malade ou un valétudinaire, pour lequel la première condition de

guérison est un long repos de chaque jour.

Enfin l'exercice du cheval ne doit pas être non plus négligé. C'est certainement un des exercices les plus utiles à la santé, mais il ne doit être pris que modérément et ne doit jamais être l'occasion d'une fatigue.

CHAPITRE XXII

La poste. — Les journaux d'Alger. — Mes projets.

26 mars.

Le courrier arrive de France, trois fois par semaine, deux fois très-exactement par la compagnie Valéry, le lundi et le jeudi. Le bateau parti de Marseille l'avant-veille au soir, entre toujours dans le port, à moins de très-mauvais temps, de quatre heures à sept heures du matin; trois heures après, les lettres sont distribuées. De Marseille part un autre courrier, le jeudi soir; mais ce bateau appartient à la Compagnie mixte, n'a pas une grande vitesse et arrive bien rarement le samedi, assez tôt pour que les lettres puissent être distribuées dans la soirée. Il faut attendre alors jusqu'au dimanche matin.

Je demeure tout près de la poste, et je me fais adresser toute ma correspondance poste restante :

de cette façon, j'ai mon courrier deux heures plus tôt que par le facteur. Deux heures ! c'est beaucoup quand on est loin de chez soi, et que l'on attend avec impatience des nouvelles des siens ! Combien de tours je fais, de ma chambre au balcon du salon, pour voir si le drapeau annonçant l'arrivée du bateau est hissé sur le toit de l'hôtel de la poste ! Avec quelle impatience j'attends le retour de ma gentille vaguemestre, de ma nièce, qui est chargée du soin d'aller prendre les lettres au bureau !

Je regarde bien vite l'adresse de chaque lettre, car l'écriture m'indique mon correspondant ; puis je range, avant de les lire, toutes mes missives par rang d'affection.

C'est le tour de mes journaux, et, comme nous les recevons par deux et trois à la fois, je les trie pour que j'aie, chaque soir, les numéros du même jour à lire.

C'est là qu'il faut savoir combattre sa curiosité, car si je lis d'abord les derniers numéros parus, ceux qui précèdent ne m'intéressent plus. Outre le plaisir de les lire que je perds, il me reste tant de moments d'ennui à passer et les nuits sont quelquefois bien longues.

Cette impossibilité d'avoir son courrier tous les jours, est un des plus graves inconvénients d'un séjour lointain. Habitués en France, même en province, à une distribution régulière, au moins deux fois par jour, nous sommes constamment tenus au courant de tout ce qui se passe; nous sommes toujours en haleine. Ici les journaux d'Alger donnent bien tous les soirs une dépêche télégraphique, mais elle est très-écourtée et ne se rapporte pas toujours aux choses que l'on désire le plus savoir.

Lorsque par hasard, par mauvaise direction, les journaux viennent à manquer, il se fait dans la vie un vide extraordinaire, inconnu en France, qui ne disparaît qu'avec l'arrivée d'un nouveau courrier.

Il y a par semaine quatre départs d'Alger pour Marseille. Ce courrier en plus tient à ce que pour son retour le bateau des messageries nationales ne part pas le même jour que celui de la compagnie Valéry. Ces départs ont lieu le mardi, le mercredi, le jeudi et le samedi. Trois bateaux arrivent régulièrement à Marseille, mais le quatrième, toujours celui de la Compagnie mixte, arrive quelquefois vingt-

quatre et quarante-huit heures en retard.

Nous assistons presque toujours à leur départ. Il est midi, appuyés sur le parapet du boulevard, nous examinons tout le mouvement de va-et-vient des canots qui transportent les voyageurs à bord du steamer. La machine envoie de temps en temps un coup de sifflet d'avertissement, mais la poste n'est pas arrivée, il ne partira pas encore.

Enfin la voiture des dépêches descend au grand trot les rampes qui conduisent au port, les sacs jetés dans un canot sont montés rapidement à bord; à peine le dernier a-t-il touché le pont, qu'à un coup de sifflet strident et prolongé, l'échelle est relevée et l'énorme masse se met en mouvement. Quelques mouchoirs sont agités, derniers signes d'adieu de ceux qui s'aiment. Le voilà qui dépasse la jetée, il sent le flot, nous apercevons distinctement ses mouvements de tangage et de roulis, funestes présages pour l'avenir. Le quartier de la Marine nous le cache un instant; nous le revoyons quelques minutes, avant qu'il ne disparaisse complétement derrière Bab-el-Oued.

Mes lettres qu'il emporte vont aussi dans trois

jours donner en France quelques moments de bonheur. Les bonnes nouvelles que je donne sont accueillies avec tant de tendresse qu'elles font trouver le temps de l'absence moins long. Comme elles sont aussi attendues avec impatience ! c'est que, dans la vie si simple et si tranquille des miens, l'arrivée du facteur avec des lettres d'Alger est le grand et unique événement du jour.

Cinq journaux paraissent à Alger; trois quotidiens, le *Mobacher,* en français et en arabe, qui ne contient que les actes du gouvernement, le *Moniteur de l'Algérie* et la *Vigie algérienne;* deux qui ne s'impriment que quatre fois par semaine, le *Réveil* et l'*Akhbar.*

A part le *Réveil,* tous ces journaux, quoique de couleur différente, sont assez modérés. Tout le monde les lit. J'ai été étonné en apprenant le grand nombre d'exemplaires vendus par rapport à la population; à ce point de vue, Alger peut parfaitement être comparé à l'Angleterre ou aux États-Unis. Je les lisais régulièrement, et j'étais arrivé à m'intéresser aux affaires de la colonie.

A l'un des angles de la place du Gouvernement, en face la rue Bab-Azzounn, il y a un

kiosque où sont vendus tous les journaux de Paris et d'Alger. Le marchand de journaux est très-complaisant. Il est au courant de tout ce qui se passe à Alger; je recommande à l'étranger de s'adresser à lui pour tous les renseignements possibles.

Nous voici bientôt à la fin du mois de mars, je commence à songer au départ. Mettant en pratique les conseils que j'ai souvent donnés, j'ai l'intention d'effectuer lentement mon retour pour que la transition entre le climat de l'Algérie et celui de l'ouest de la France ne soit pas trop rapide. Les matinées du printemps sont encore bien froides en France, l'on ne saurait trop prendre de précautions devant ces changements de température. Tous les ans, des phthisies qui semblaient arrêtées, sont réveillées par quelques imprudences à la suite du voyage et deviennent rapidement mortelles.

De Marseille, je me rendrai directement à Menton pour y demander les conseils de notre savant confrère le docteur Bennett, de Londres. Célèbre praticien en Angleterre, son nom est devenu familier à tous, depuis qu'il a raconté sa guérison comme phthisique, et il jouit, à juste

titre, de la plus haute réputation dans le traitement de la phthisie pulmonaire. Son livre peut être mis entre les mains des malades. La partie purement scientifique est courte ; tout le reste est rempli des meilleurs conseils, le style vigoureux et plein d'entrain prouve bien l'énergie de l'homme et la conviction du savant.

Puis je reviendrai à petites journées tout le long de la côte ; je visiterai Arles, Avignon, Lyon, pour arriver à Paris dans les premiers jours du mois de mai.

C'est déjà du bonheur de pouvoir penser au retour.

CHAPITRE XXIII

Le jour de Pâques. — Des crachats pneumoniques chez les phthisiques.

29 mars.

Comme les jours de fête sont souvent des jours de tristesse ! C'était hier jour de Pâques, anniversaire de la résurrection du Christ, ce grand miracle qui s'accomplira un jour pour nous, le suprême rendez-vous pour le bonheur ou pour la peine éternelle. La nuit avait été excellente, je m'étais réveillé joyeux, lorsqu'au moment de me lever j'expectore quelques crachats sanglants. Sanglant n'est pas le mot propre, comme on le verra bientôt, mais j'exprime là ce que je voyais, ou du moins ce que je croyais voir. Il y a cinq mois que pareil accident ne m'était arrivé, et je me croyais désormais à l'abri de toute rechute !

Comme l'on croit facilement ce que l'on désire !

Mon premier sentiment fut tout de frayeur,

tout de désespoir, je crus à une hémoptysie prochaine. Quelques minutes passées, le sang-froid me revint, j'examinai plus attentivement ce que j'avais expectoré. Gros et Lassallas, mes bons confrères, étaient venus immédiatement à mes appels pressants, et il fut bientôt évident pour nous, que ce n'était pas à des crachats hémoptoïques que nous avions affaire, mais bien à de vrais crachats de la pneumonie, des crachats rouillés et visqueux.

Mais comment se fait-il que cette pneumonie, si limitée qu'elle soit, n'ait donné lieu à aucun accident général ?

A l'auscultation, ce sont bien les bruits morbides de la pneumonie qui existent, mais il est vrai de dire que depuis plusieurs semaines l'on ne trouve plus que du râle crépitant, ou du moins du râle sous-crépitant très-fin, et seulement à l'inspiration. Hier le râle crépitant était plus marqué et plus abondant qu'à l'ordinaire.

La pneumonie effraye bien moins que l'hémoptysie ; mon moral a été bien vite remonté. Toute la journée a été excellente, les crachats rouillés ont disparu ; bien loin de ressentir le moindre malaise, j'étais plein de vie et de santé. La pneu-

monie n'était pourtant pas niable; le soir, Lassallas et moi, nous nous sommes fait part de nos observations, et avons longuement raisonné sur la valeur des crachats pneumoniques dans la tuberculose.

Ce fut à Pau, au mois de novembre 1873, qu'en pleine santé, comme hier, j'expectorai pour la première fois de ces crachats rouillés. Je fus très-inquiet et ne me rassurai que très-lentement, malgré toutes les sages observations que Meunier put me faire. Sans me donner des explications bien nettes, Meunier ne voulut rien y voir de sérieux en l'absence d'accidents généraux, et m'ordonna de suivre ma vie et mon hygiène habituelles.

A partir de cette époque, tous les douze à quinze jours j'eus deux à trois jours de suite quelques crachats teintés par l'*hématine*, intimement mélangée au muco-pus, et cela dura jusqu'au commencement de novembre 1874. Quelquefois, si les crachats n'étaient pas rouillés, ils étaient colorés en noir, absolument comme dans la pneumonie des tailleurs de pierre; on eût dit du noir de fumée mélangé à la matière expectorée.

Que s'est-il donc passé dans le poumon pendant près d'un an, et quelle signification doit-on donner à ces accidents?

J'ai fait bien des recherches sur cette question, j'ai fouillé dans tous les auteurs et je n'ai absolument rien trouvé sur cette forme de pneumonie, sans retentissement sur l'état général. Il n'y a que MM. Hérard et Cornil qui, à propos de la pneumonie interstitielle, aient effleuré la question.

Voici l'opinion à laquelle, Lassallas et moi, nous nous sommes arrêtés :

Si ces crachats colorés se présentent sans que l'état général du malade s'en ressente, sans fièvre, sans réaction; si la matité n'a pas augmenté à la percussion, si l'auscultation n'a fait découvrir que des râles crépitants, si, ce qui s'est toujours produit chez moi, le bien-être semble augmenter, l'on doit porter un bon pronostic, et croire à l'amélioration, même à la guérison d'une portion lésée du poumon.

Et, en effet, le poumon infiltré de matières tuberculeuses ou caséeuses, ne peut résorber ces produits nécrobiotiques sans un effort de vitalité, et son effort à lui se traduit par un peu d'inflammation, par une légère pneumonie fibrineuse qui

se résout en emportant les autres matériaux hétérogènes.

Voilà mon explication. Comme l'on voit, je crois à la résorption du tubercule. Du reste, si l'on voulait généraliser la question, l'on verrait que dans toute l'économie l'inflammation joue le plus grand rôle dans la résorption des produits de nouvelle formation.

Quant aux crachats colorés en noir, il arrive quelquefois que l'on a affaire à la pneumonie interstitielle, autre moyen de guérison bien démontré.

Si, au contraire, ces accidents pneumoniques s'accompagnent de malaise, de frisson, de fièvre, si la matité devient plus considérable, si du souffle bronchique apparaît, c'est que l'inflammation n'est pas franche. Il y a là de la pneumonie caséeuse, c'est-à-dire augmentation du mal.

Que le malade, qui rendra de temps à autre de ces crachats colorés, ne s'inquiète donc pas si en même temps l'état général est bon. C'est un signe de guérison.

CHAPITRE XXIV.

Naufrage du *Sturm-Finch*. — Distractions que les dames trouvent à Alger. — Ouvroirs de Mme Prague et de Mme Luce. — Fouitmah.

2 avril.

Toute la ville est aujourd'hui sous l'impression du sinistre arrivé dans le port. Un yacht anglais, le *Sturm-Finch*, a fait naufrage avant-hier soir, à dix heures, au pied du phare. Le propriétaire du bateau, en voulant sauver le cuisinier, a été victime de son dévouement. Toutes les autres personnes ont été sauvées.

Le yacht arrivait de Malte. Les dames qu'il avait à bord venaient de faire leur toillette pour se rendre immédiatement à Mustapha-Supérieur, où un grand bal se donnait dans une villa anglaise. La femme, les enfants ont entendu le cri déchirant du père, le cri d'agonie du mari désespéré! Comme ce cri retentira longtemps à leurs

oreilles terrifiées ! comme il les réveillera au milieu d'un horrible cauchemar !

Il est mort martyr de son dévouement ; que son nom soit donc cité avec honneur ; que le souvenir de cette belle action puisse apporter quelque soulagement à ceux qui le pleurent !

Tous les journaux d'Alger se plaignent avec raison du mauvais état dans lequel est laissée l'entrée du port, du mauvais système d'éclairage. etc. D'immenses cubes de pierre sont là, prêts à être jetés à la mer. Qu'attend-on ? La vague n'attend pas, et chaque flot brise lentement mais sûrement les magnifiques travaux commencés. Faudra-t-il encore qu'une compagnie anglaise vienne à notre secours ? Quelle honte ! nous avons l'argent, nous n'avons pas la persistance.

S'il est plus facile de trouver ici des distractions pour les hommes que pour les femmes, celles-ci ne manquent pas néanmoins de délassements convenables à leur caractère, à leurs mœurs, à leurs habitudes.

Ainsi, il existe deux ouvroirs de femmes mauresques, tenus par deux dames françaises, très-curieux à visiter et où l'on peut apprendre à faire

des dentelles, des travaux d'aiguille magnifiques, d'un genre tout spécial à Alger.

Tous deux sont situés dans la vieille ville : l'un rue des Abderrhames, n° 14, chez Mme Prague ; l'autre chez Mme Luce, rue de Toulon.

Il y a dans chaque atelier une trentaine de jeunes Mauresques, appliquées depuis le matin jusqu'au soir aux travaux les plus délicats. Ces jeunes filles sont amenées le matin par leurs parents, qui viennent les chercher le soir. Les journées sont très-fructueuses pour celles qui sont habiles, et plusieurs d'entre elles gagnent facilement de cinq à sept francs par jour.

On a beaucoup crié contre ces ouvroirs ; on a prétendu que ces jeunes filles arrivées à une vingtaine d'années, quoique plus instruites, plus intelligentes que le reste des Mauresques, trouvaient difficilement à se marier, à cause de la jalousie des Arabes ; qu'alors, se trouvant délaissées, elles tournaient mal et devenaient débauchées. La vertu chez les Mauresques d'Alger est, paraît-il, maintenant une chose bien rare. Les dames des ouvroirs m'ont affirmé que, si quelques-unes de leurs apprenties étaient devenues légères, la plupart étaient restées d'honnêtes

femmes, tenant bien leur ménage et faisant honneur à leurs affaires.

A quoi tient pourtant cette infériorité dans la vie de la femme musulmane! Que l'on supprime dans sa toilette un carré de mousseline, son voile, et la voilà marchant le visage découvert, prenant part à tous les actes de la vie, bien souvent supérieure à l'homme qui la domine. Un sentiment à détruire, la jalousie; un tissu à enlever, le voile, et la condition sociale de millions d'individus, de peuples entiers va immédiatement changer de face.

A quoi tiennent les révolutions! Que les philosophes sont donc bons avec leurs théories sur la culture de l'esprit pour l'avancement des races humaines!

Nous avons connu une charmante Mauresque qui travaillait dans un de ces ouvroirs. Elle s'appelle Fouitmah. Quoique n'ayant pas vingt ans, c'est la plus habile ouvrière et la contre-maîtresse de l'atelier de Mme Luce. Elle s'est prise d'affection pour ma femme et ma nièce qui prennent d'elle des leçons de travaux à l'aiguille.

Comme toutes les filles d'Ève, Fouitmah est bien curieuse. Elle s'est d'abord fait raconter

toute notre vie en France, nos mœurs, nos guerres, ma maladie, etc. Plusieurs fois elle m'a fait consulter, pour des petites maladies, pour elle, sa mère, ou ses sœurs; puis elle a désiré voir le médecin de France. De mon côté, j'étais très-curieux de voir de près cette jeune fille dont on me parlait tant, et j'ai donné toute liberté à ma femme pour l'amener avec elle.

J'ai été enchanté de connaître cette pauvre enfant. Élevée chez des Européens, elle a pris beaucoup de leurs habitudes, et ne rougit nullement d'ôter son voile et son haïk. Elle est maigre, brune, de taille moyenne; tous ses gestes sont gracieux, sans affectation. Quoiqu'elle parle parfaitement notre langue, elle a gardé certaines tournures arabes qui donnent de l'attrait et du piquant à son langage. Le timbre de sa voix est bien net, son rire argentin est contagieux.

J'ai voulu qu'elle déjeunât avec nous, et vînt ensuite faire une promenade en voiture. Quelle grande affaire! Aller dans une belle voiture, sortir d'Alger! cela ne lui est jamais arrivé. Aussi, pendant les quinze jours qui ont précédé cette petite partie, ne s'appartenait-elle plus. Tous les jours, pendant la leçon qu'elle donnait à ma nièce

à l'ouvroir, elle ne faisait que parler de son bonheur; son aiguille ne marchait guère pendant que sa langue galopait.

Enfin, le grand jour est venu ! Elle est à table sans embarras, les yeux brillants de gaieté; elle porte sur l'oreille un superbe petit casque en sequins d'or qu'elle a amassés un à un en travaillant la nuit; il y a bien cent cinquante sequins à six francs chaque. C'est une coiffure qui vaut bien les plus beaux chapeaux de nos modistes. Pendant trois ans, elle a travaillé pour l'avoir. C'est maintenant un beau bracelet qu'il lui faudrait. Mais elle le veut en or, avec des diamants.

« Je ne veux pas me marier, dit-elle; j'aime tant maman que je ne veux pas la quitter ; je la fais vivre, et avec le reste de mon argent j'achèterai de jolies choses.

« Je suis si heureuse! Le matin, je prie Dieu. le soir aussi. Il ne me manque rien. »

Je lui ai demandé si elle voulait venir en France avec nous. Elle voudrait bien, mais sa mère est là, qu'elle ne veut pas abandonner.

Son instruction religieuse est bien négligée. Tout ce qu'elle sait c'est qu'il y a au ciel un Dieu bien bon, qui récompense ou punit; qu'il faut le

prier souvent pour détourner sa colère. Quant à la notion du péché, telle que, nous chrétiens, nous l'avons, je ne crois pas qu'elle s'en fasse la moindre idée.

Puis nous montâmes en voiture; nous allâmes à Hussein-Dey, à Mustapha supérieur. Il fallait entendre ses exclamations de joie, en voyant se développer à ses pieds le magnifique panorama de la ville et de la rade! ses remerciements pour les quelques heures de bonheur que nous lui procurions; la peur d'être reconnue, malgré le voile qui la protégeait, etc., etc.

La pauvre enfant! celle-là est bien pure et bien candide. Aussi je recommande à mes jeunes malades qui iront à Alger d'aller à l'atelier de Mme Luce prendre des leçons de Fouitmah. Elles apprendront à faire de charmants ouvrages, inconnus en France, et elles ne tarderont pas à aimer, à protéger la charmante Mauresque qui aime tant sa mère et son Dieu.

Quelle charmante compagne elle ferait à une jeune malade! quel dévouement, quelle tendresse, quelle habileté elle aurait pour la soigner!

Depuis que je la connais, j'ai rêvé la création d'une maison de jeunes Mauresques, qui servi-

raient de gardes-malades aux nombreuses valétudinaires que le climat d'Alger ne tardera pas à attirer. Si l'on veut sauver cette race qui s'éteint, il faut que les vainqueurs l'instruisent, se mélangent à elle et lui donnent des leçons de travail et de vertu.

Les étrangères qui seront curieuses d'étudier les intérieurs maures trouveront en Mme Prague ou en Mme Ben-Aben, la petite-fille de Mme Luce, les guides les plus complaisants, les renseignements les plus exacts, et dans leurs magasins les plus jolis ouvrages qu'il soit permis de désirer. Vers la fin de l'hiver, les Anglais y font tellement d'achats, qu'il est difficile à ce moment de se procurer les objets remarqués. Aussi est-il bon de s'y prendre de bonne heure.

Derrière la cathédrale, les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ont une Providence où elles reçoivent les jeunes Mauresques, leur apprennent à travailler, les instruisent et s'efforcent par leurs bons conseils de les prémunir contre les dangers de la jeunesse. Ces saintes filles sont dirigées par une charité bien désintéressée; elles se sont engagées à ne jamais entretenir les Mauresques de

religion chrétienne, à ne chercher aucune conversion. Le bien qu'elles font leur sera néanmoins compté là-haut! Lorsque notre grand saint venait ici racheter les esclaves, a-t-il quelquefois pensé que, deux siècles plus tard, les farouches barbaresques vaincus recevraient en son nom soins et consolations!

N'est-il pas étonnant que tous ces grands bienfaiteurs de l'humanité étaient pauvres, et aient commencé leur œuvre avec rien. L'idée du bien fondée sur la foi leur a tout fait connaître. Dieu, qui les applaudissait, leur a souri.

Les bonnes œuvres ne nuisent pas à la guérison de la matière. Dieu vient en aide à ceux qui l'aiment. Jeunes filles, jeunes femmes qui venez à Alger pour lutter contre le mal, n'oubliez pas qu'il y a des malheureux partout. Il vous suffira de vous adresser au curé de la cathédrale pour faire partie de la Société des Dames de Bienfaisance. Vous y connaîtrez les plus grandes et les meilleures dames d'Alger, qui seront heureuses d'égayer votre isolement. Vous ferez du bien à vous-même en le faisant aux autres, vous aiderez le médecin dans sa tâche si difficile et si décriée.

La vie d'une femme valétudinaire à Alger a donc, malgré l'exil et la maladie, son contentement et ses joies. Les distractions du monde, les plaisirs du cœur, les devoirs de la religion et de la piété feront paraître bien courtes les journées sous ce ciel enchanteur ; devant tant d'occupations, le mal n'a plus qu'à fuir.

CHAPITRE XXV.

La misère à Alger. — Les juifs. — La nostalgie.

3 avril.

Nous avons déjeuné ce matin chez notre bon pasteur, M. Rocheblave. Son accueil est, comme toujours, plein de cordialité. Il avait aussi pour convives ses parents, les deux officiers hollandais dont j'ai déjà parlé, et qui, comme nous, songent à quitter bientôt l'Algérie. Le plus jeune, celui qui a eu, il y a quelque temps, une hémoptysie, se dit mieux ; une petite toux sèche, la perte complète de son appétit me disent, à moi, que le pauvre jeune homme s'illusionne. C'est avec bonheur qu'il se revoit à la tête de sa batterie d'artillerie ; il compte même aller aux colonies, en rapporter de la gloire et de l'avancement. Quand il est si beau d'être jeune, pourquoi la maladie vient-elle détruire de si généreuses espérances ?

Catholique convaincu, sinon très-fervent, je ne me trouve gêné ni dans ma foi, ni dans l'expression de mes sentiments religieux près de notre excellent pasteur. C'est qu'il est simple, c'est qu'il est pauvre, c'est que, selon l'Évangile, il partage tout avec les malheureux. A part le dogme, c'est bien le bon curé de nos campagnes, à la charité confiante et inépuisable.

Si je compare nos pasteurs de France avec ceux de l'Église d'Angleterre, quelle différence! L'Église anglicane peut s'enorgueillir de ses dotations et de ses richesses; pour le chemin du ciel, la charité est un meilleur guide.

L'affluence des pauvres est considérable chez nos hôtes; pendant le déjeuner, plusieurs fois Mme Rocheblave s'est levée pour distribuer des secours, non-seulement à des coreligionnaires, mais à tous les pauvres qui se présentent, et ils sont nombreux à Alger.

Si, depuis le 1er mars, il a été ouvert un dépôt de mendicité à Alger, si l'on ne voit plus dans les rues cette foule de mendiants qui assaillaient le passant et donnaient un ton oriental au tableau, la misère honteuse n'en existe pas moins;

la charité privée trouvera toujours à grandement s'exercer.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est l'extrême charité dont les juifs, qui sont très-nombreux ici, font preuve. Leurs pauvres sont admirablement secourus, sans faste, mais avec ordre ; sans cette foule d'administrateurs, d'inspecteurs, de visiteurs, qui, bien loin d'éclairer les questions, les embrouillent pour couvrir leur paresse. Pour arriver à ce résultat, il a suffi que chacun y mît de la bonne volonté, que chacun s'employât à la bonne œuvre, selon ses forces, selon sa fortune. Cette charité, il est vrai, ne s'adresse qu'aux leurs.

Les juifs pauvres, comme les chrétiens pauvres, ne cherchent ni à travailler, ni à s'élever par l'économie et l'esprit commercial si cher à leur nation. Un riche juif d'Alger, qui me donne tous ces détails, me dit que la classe pauvre, surtout celle qui vient du Maroc, n'a ni les goûts, ni les aptitudes des juifs en général. On dirait que c'est une race à part.

Depuis une vingtaine d'années, surtout depuis leur affranchissement complet, les juifs ont acquis à Alger une position et une influence consi-

dérables. Presque toutes les nouvelles constructions sont à eux, des rues entières leur appartiennent. Il est facile de prévoir qu'avant peu d'années ils seront complétement maîtres de la place financière. Malgré l'agrandissement de leur fortune, ils vivent sans luxe, accumulent sans cesse. Chez eux, ils sont cependant fiers de faire parade de leurs richesses; le salon de réception est décoré avec un faste extrême, orné souvent de tableaux ou d'objets d'art de prix. Mais c'est la seule pièce de l'appartement digne d'être vue; toutes les autres sont à peine tapissées, meublées d'un mauvais lit et de quelques chaises de paille.

La jeune génération abandonne les usages et le costume de ses pères; les jeunes gens et les jeunes filles sont vêtus à la française. Les juifs d'un certain âge portent encore le costume turc; on les reconnaîtra facilement à la couleur de leurs vêtements, qui sont plus sombres que ceux des Maures.

En arrivant à Alger, on m'avait signalé un petit détail de toilette qui me faisait reconnaître immédiatement les juifs, au grand étonnement des étrangers avec lesquels je me promenais. Je livre mon secret. C'est que le juif ne porte pas de

babouches, mais bien des souliers comme les nôtres.

4 avril.

Depuis quelques jours, je commence à avoir le mal du pays. Aujourd'hui, après déjeuner, je suis allé au quartier de la Marine. Assis au bord de la darse, je respirais avec délices l'air vivifiant de la mer, protégé contre la brise assez forte du nord-est par la digue de Nour-ed-din ; contre le soleil trop ardent, par des nuages qui en tamisaient les rayons.

Le côté nord de la darse, occupé par le quartier de la Marine et par l'habitation du contre-amiral, est un endroit délicieux pour les malades. Jamais aucun souffle de vent ne s'y fait sentir ; si un rayon de soleil s'échappe du ciel, c'est à ce coin qu'il est destiné. Que de fois j'ai désiré, j'ai envié cette charmante maison mauresque occupée par l'amiral !

Malgré tout le bien-être que je ressentais, j'avais à l'épigastre un poids que je ne pouvais soulever, un léger resserrement à la gorge, de la chaleur à l'angle interne des paupières ; les yeux fixes, je voyais dans un horizon lointain

les images de tous ceux qui me sont chers, les lieux tant aimés de mon enfance, ma maison si connue des malades, mes salles d'hôpital aux belles opérations ; j'étais anéanti. Une promenade en voiture à Saint-Eugène, la lecture d'ouvrages gais, l'appel à ma volonté, rien n'a pu chasser cette angoisse, cette attraction de mon cœur vers mon pays.

Que ces quelques heures ont été douloureuses ! combien je comprends facilement la nostalgie, si terrible pour nos pauvres soldats, si difficile à combattre pour nos médecins !

C'est en vain que je me répétais que dans quinze jours je serais près de partir, que dans un mois je reverrais les miens, le poids allait toujours en augmentant. Heureusement que la morphine est venue me donner l'oubli et le repos.

L'estomac est souvent pour beaucoup, dans ces atteintes de nostalgie ; la dyspepsie flatulente s'accompagne presque toujours d'hypocondrie et d'accidents hystériques. Pour ce traitement, il est nécessaire de bien voir si cette cause existe. Je ne peux pas l'invoquer pour moi, car mon estomac est excellent ; il faut donc que j'admette une cause toute morale.

Il ne suffit donc pas seulement de disputer à chaque instant sa vie à cette terrible maladie, la tuberculose ; il nous faut encore, nous, pauvres phthisiques, qui allons chercher si loin un ciel plus clément, passer par d'affreuses épreuves morales ! Deux ennemis invisibles à combattre ! Le premier a au moins dans le médecin un adversaire redoutable, souvent vainqueur ; mais à qui s'adresser pour combattre le second ?

Les paroles consolatrices, la prière, l'amitié, l'amour ne peuvent rien contre la nostalgie.

J'ignore quels sont les moyens employés par nos médecins militaires contre ce terrible mal. Dans mon service d'hôpital, auquel est adjoint un service militaire, j'avais eu l'occasion de soigner quelques nostalgiques. Je ne croyais pas alors qu'il arriverait un moment où je le deviendrais, où mes observations me serviraient pour me soigner moi-même. Voici les moyens que j'ai employés et que j'indique, car ils peuvent être utiles aux phthisiques qui iront à Madère, Alger, etc.

Il est bien entendu que je ne parle pas de la nostalgie qui est sous la dépendance de la dyspepsie ; si celle-ci existe, c'est elle qu'il faut trai-

ter; la cause disparue, les effets disparaissent aussi.

Les inhalations de chloroforme, répétées fréquemment, de façon à aller jusqu'au sommeil, sont excellentes au moment de l'accès. Elles l'interrompent, permettent au malade de manger et de dormir. Malheureusement, ce moyen n'est pas applicable pour des poumons malades, déjà trop disposés à se congestionner. Il faut donc y renoncer pour le phthisique.

La douche d'eau froide, moyen perturbateur, que l'on ne saurait trop employer, car il est sans danger dans son application.

L'ingestion dans l'estomac de quelques morceaux de glace concassée ou râpée.

Un verre de punch bien chaud, un petit verre d'élixir de la grande Chartreuse produisent de bons effets.

Mais le moyen par excellence qui m'a toujours réussi, c'est l'injection hypodermique d'une solution de morphine, à la dose de cinq à trente milligrammes. Je le recommande à notre ancien collègue le savant médecin du Puy, le docteur Vibert, qui vient de publier un travail si remarquable et si complet sur les injections de morphine.

Les larmes versées en abondance agissent également bien sur l'accès de nostalgie. Plusieurs fois, dans mes heures de maladie, je me suis abandonné à des souvenirs qui appelaient des larmes : ces larmes m'ont toujours soulagé.

Tous ces moyens n'agissent que sur les symptômes du mal ; c'est déjà beaucoup de pouvoir chaque jour les combattre avec succès. Ils empêchent le dépérissement chez le malade, et permettent d'attendre un temps favorable pour revenir en France.

CHAPITRE XXVI.

Mustapha-Rayato. — Hamdan-ben-Marabet.

6 avril.

Les jours s'écoulent ; déjà nous pensons aux préparatifs du départ. Je veux remporter en France des souvenirs d'Alger ; ma famille et mes amis sont nombreux, les achats que j'ai à faire vont être considérables. Aujourd'hui, par une splendide matinée, je me suis dirigé de bonne heure vers le passage Sarlande, vers la boutique de Mustapha-Rayato.

Depuis six semaines, j'ai fait la connaissance de Rayato, de M. Rayato, disent les bonnes du passage. C'est une excellente connaissance à faire pour un étranger, et j'engage fort tous ceux qui passeront l'hiver à Alger à l'aller trouver. Le passage Sarlande donne sur la place du Gouvernement, près de la magnifique pharmacie Desvignes.

Comme il est très utile pour les malades d'avoir un bon pharmacien, disons en passant qu'ils peuvent s'adresser avec la plus grande confiance chez M. Desvignes, place du Gouvernement, et chez M. Lauras, rue d'Isly. Ces deux pharmacies, admirablement montées, offrent toutes les ressources désirables ; les médicaments y sont de premier choix. L'urbanité et la complaisance des chefs de ces deux officines sont inépuisables, et en dehors de leur métier, ils s'empressent de rendre aux malades mille petits services, qui sont d'un si grand secours pour les étrangers. En récompense de son dévouement comme magistrat municipal ou consulaire, M. Desvignes est depuis longtemps chevalier de la Légion d'honneur.

Combien de fois, pendant que Rayato prenait sa tasse de café ou fumait sa cigarette, me suis-je assis dans sa petite boutique, au milieu de ses marchandises en désordre. Je jouais avec un éventail de Biskra, j'examinais des lames de Damas, des haïks du Maroc, des broderies du Caire, et nous parlions d'Alger, de son histoire, de ses mœurs, de son avenir. Car Mustapha-Rayato n'est pas le premier venu ; si maintenant

la mauvaise fortune l'a condamné à tenir un magasin de produits algériens, il y a eu un temps où ses ancêtres remplissaient à Alger des fonctions importantes, et bien souvent il m'a dit qu'il appartenait à une famille très noble d'Alger.

Voici les quelques renseignements plus précis que j'ai pu obtenir de lui :

Sa famille est une des plus nobles et des plus anciennes d'Alger.

Son grand-père, haut magistrat, remplissait les fonctions de cadi betz-el-mel.

Le père de Rayato a été lui-même cadi malaki, et a exercé ces fonctions de 1850 à 1874. Agé de soixante-douze ans, il vit encore, et reçoit une pension du gouvernement français. Il vient souvent s'asseoir sur un pliant près de la boutique de son fils, passant là des heures entières dans le plus profond silence. Une grande barbe blanche, la face presque cadavéreuse, les yeux ternes, les paupières à demi soulevées, il semble absorbé dans de profondes réflexions. Je ne l'ai pas vu depuis quinze jours, et son fils m'a dit qu'il est très souffrant. Jusqu'à présent, il se soigne à sa façon ; il a refusé toute visite du médecin. Tous les matins, il avale une décoc-

tion d'herbes que les Arabes seuls connaissent. Comme son état ne s'est pas amélioré, il commence à s'inquiéter et désire me voir. Il paraît que j'ai gagné sa confiance depuis qu'il a su que j'avais quitté mes chaussures pour visiter une mosquée. Il a été convenu que j'irai le voir ce soir, après la fermeture de la boutique de son fils.

Le fils de ce cadi est Mustapha-Rayato.

La conquête avait ruiné sa famille, il fut obligé de se mettre tout jeune dans les affaires.

Il visita presque toute la France, exposa à Paris en 1855, eut alors une vogue de nouveauté et un tel succès pour les articles algériens, qu'il obtint une médaille. Il resta même à Bordeaux plusieurs mois, dans l'intention d'y créer une maison de commerce, mais ne réussit pas.

C'est maintenant un des commerçants notables parmi les Maures d'Alger ; il est depuis plusieurs années membre du conseil municipal, du bureau de bienfaisance musulman, etc., etc.

Après bien des vicissitudes commerciales, il était parvenu à une position assez brillante pour un Maure, lorsque, il y a deux ans, à la foire d'Alger, un incendie le ruina presque complète-

ment. Cette catastrophe, unie au découragement et à la paresse naturelle du Turc, lui a fait perdre le rang commercial qu'il occupait ; sa vogue a bien diminué. Il espère se relever, mais il faudrait constamment auprès de lui quelqu'un pour l'encourager et l'exciter. A la fin de mon séjour, j'avais acquis assez d'influence sur lui pour avoir obtenu de notables améliorations dans la direction de ses affaires.

C'est un homme très précieux à connaître, quand on peut obtenir sa confiance, admirable dans sa philosophie.

J'ai acheté dans sa boutique tous ces petits bibelots algériens dont les femmes ont toujours envie, et qui feront en France bien des heureux. Il a su me diriger dans mes achats, m'indiquer les maisons auxquelles il fallait m'adresser pour les articles qu'il n'avait pas, m'apprendre à être sur mes gardes, à n'acheter que des produits vraiment algériens. Car c'est Paris qui est maintenant la grande fabrique d'Alger, et l'on achète à Paris bien meilleur marché qu'ici. Les belles soieries, les belles broderies, celles que préfèrent maintenant les Mauresques, viennent de Lyon et de Saint-Etienne. Il est même assez difficile de

trouver maintenant les merveilles de Damas, de Beyrouth, de Tunis; la misère et la défaite ont amené le mauvais goût.

Grâce à lui, ce que je remporte a été vraiment fait dans le pays, en Egypte ou en Syrie. Son beau-frère m'a conduit chez des tisserands maures, où j'ai commandé des haiks, des mouchoirs, des ceintures algériennes. J'ai vu ces objets sur le métier ; je suis donc bien sûr, de ce côté, de ne pas être trompé. Ce beau-frère, ancien noble algérien, me paraît être à la charge de Rayato. C'est lui qui à la mosquée de la rue Kléber fait chaque jour la lecture du Coran ; on ne peut pas avoir de meilleur guide pour visiter les mosquées et les koubbas d'Alger. C'est bien le type de l'indolence et de la mollesse, mais il a de la race.

Ses titres perdus, sa noblesse sans prestige, Rayato n'est plus fier que de sa probité commerciale. — Je pourrais être plus riche, me dit-il, mais je n'aurais pas la conscience à l'aise, comme je l'ai maintenant.

Cette probité, cette honnêteté est la règle chez le commerçant maure ; on peut la constater à chaque instant en allant d'une boutique maure

dans une boutique juive. Aussi ne fait-il pas fortune, et ne vit-il que dans la médiocrité. L'honneur l'enrichit, dit Rayato.

Il m'a fait le tableau des mœurs algériennes ; c'est par lui que j'ai appris nombre de détails intéressants, qui plus tard seront pour moi d'agréables souvenirs.

Très poli avec ma femme et ma nièce, il les a introduites auprès de sa femme et de ses filles ; mais ces relations ne peuvent avoir beaucoup de charmes, car, religieux observateur du Coran, il n'a jamais voulu que les femmes, chez lui, apprissent la langue française.

« Nous sommes, dit-il, une cinquantaine de familles maures qui avons gardé scrupuleusement les mœurs de nos pères. Si la masse de la population musulmane est maintenant d'une moralité douteuse, nous sommes encore quelques-uns chez lesquels la vie est toute patriarcale, et qui observons à la lettre les préceptes du Coran . . . . . .

. . . . . .

« Bien avant la conquête, la polygamie a été abandonnée par les familles nobles. Il n'y a plus qu'une femme à la maison, maîtresse de son mé-

nage, mère de famille, en prenant ce mot dans ses meilleures attributions. J'ai trois filles. Vous me reprochez de ne pas leur avoir donné une grande instruction : tant qu'elles ne comprendront pas le français, qu'elles ne sauront que lire le Coran, la vertu sera dans ma maison, leurs maris posséderont la vraie femme selon Dieu. etc., etc. »

Un jour, je lui fis part d'une idée qui devait relever sa fortune. C'était de faire tenir sa boutique par une de ses filles, tout en restant voilée. La nouveauté du fait aurait nécessairement attiré beaucoup d'acheteurs ; la coquetterie et la finesse de la femme auraient fait le reste.

Une chose pareille, me dit-il, attirerait sur moi les malédictions de toute ma race. Dans trois mois, de Constantinople à Tombouctou, mon nom serait livré au mépris de tout bon musulman, à la réprobation des enfants du Prophète.

Sa race disparaîtra dans peu de temps, dit-il : c'est que Dieu l'aura voulu. Ce n'est pas tant le Français qu'il accuse de la ruine de sa nation, que le juif honni, abhorré, son esclave, son martyr il y a cinquante ans, maintenant brillant de morgue, d'intolérance et de fortune.

Sa conversation est pleine d'un fatalisme agréable : sans colère, sans ressentiment, il accepte la mauvaise destinée de son peuple. Dieu l'a voulu.

Tous les soirs, à cinq heures, il ferme sa boutique, remonte chez lui, jusque dans la haute ville, et oublie tout au milieu des siens, qu'il entoure de soins et d'une tendresse inexprimable.

Il a un défaut, si c'en est un pour un Arabe : c'est de prendre une prodigieuse quantité de tasses de café ; souvent, après son dîner, il en est à la douzième, il est bien rare qu'il n'arrive pas chaque jour à la vingtième. Il est vrai de dire que les tasses arabes sont très petites. Comme il prend son café sans sucre, chaque tasse qu'on lui apporte du café voisin ne lui coûte que cinq centimes ; il faudra bien des tasses pour le ruiner.

Bien souvent je me suis fait servir une tasse de café dans sa petite boutique ; tout en devisant, nous absorbions le fameux nectar des arabes. Maintenant que je suis habitué à le prendre avec le marc, que je l'ai vu faire, que je sais comment le bon café est trié, grillé et pilé, je le préfère au café fait à l'européenne ; dans le parfum, on ne peut nier qu'il y ait une

très-grande différence entre celui qui est pilé et celui qui est broyé au moulin, différence tout à l'avantage du premier. Comme aliment, il est bien plus nourrissant que le nôtre ; je m'en trouve très-bien, et j'engage les phthisiques à en prendre, mais plus modérément que Sidi Rayato.

Entre le Jardin d'acclimatation et le champ de courses, presque en face le cimetière musulman, est un café maure, tenu très-proprement, où nous sommes bien souvent entrés ; je le recommande à tous les étrangers. Son propriétaire, un Arabe, très-complaisant, sait bien notre langue, et aime assez à causer. Sur les divans, couverts de nattes, sont accroupis ou couchés quelques Kabyles, des Maures d'Alger qui ne demandent qu'à répondre à toutes les questions qu'on leur pose.

J'avais promis à Mustapha-Rayato de parler de lui ; ma promesse est tenue. Si, à ma recommandation, sa boutique ne désemplit pas d'acheteurs, si la fortune lui sourit de nouveau, je serai heureux de penser que j'ai pu y contribuer pour quelque chose.

Sa connaissance sera toujours très-utile ; sa conversation est instructive, l'étranger sera heu-

reux de pouvoir passer paisiblement auprès de lui quelques-unes de ces heures qui sont si longues quand on est loin de la patrie.

Je suis allé aussi souvent rue de la Lyre, n° 5, chez un ami de Sidi Rayato, conseiller municipal comme lui, Hamdan-ben-Marabet. C'est le seul négociant d'Alger qui ne vend que des articles authentiques de Tunis, du Caire, de Beyrouth, de Damas, de Perse, de l'Inde, etc. Il appartient à une plus grande famille que celle de Rayato, et, quoique très réservé, il sait très-bien dans la conversation faire ressortir la différence des deux naissances.

Son père, Mohammed-ben-Marabet, était un riche propriétaire et négociant.

Son grand-père, Mustapha-ben-Marabet, était un banquier très-connu, ayant voyagé beaucoup en Europe, surtout en Angleterre, avant 1830.

Sa mère était fille de Mustapha-ben-Kobabte, ancien muphti d'Alger.

Hamdan a épousé la petite-fille d'Ali-Pacha, le célèbre dey mort en 1818, qui fit massacrer les janissaires. La femme de ce dey vit toujours, et reçoit une pension du gouvernement français.

La conquête a ruiné toutes ces familles ; Ham-

dan est le seul qui ait su acquérir une certaine fortune. Parfaitement élevé, son commerce est aussi agréable que plein de distinction. Intègre négociant, l'étranger trouvera chez lui les articles orientaux les plus authentiques ; sa boutique est la seule où l'on puisse acheter ces belles soieries de Damas aux tons si étranges et si inimitables.

CHAPITRE XXVII.

Les édifices religieux d'Alger. — La prière.

La ville d'Alger n'a qu'une église catholique passable, c'est la cathédrale. Elle est bâtie sur l'emplacement d'une ancienne mosquée. Son histoire et sa description se trouvent partout; aussi n'en parlerai-je pas. L'architecte a été bien mal inspiré, il n'a réussi qu'à faire une triste copie des plus mauvaises salles de l'Alhambra. Je ne demande pas à ce qu'on la jette à bas. Mais elle n'est pas digne d'être la cathédrale d'Alger.

Les autres églises sont, ou des maisons mauresques que l'on a appropriées, tant bien que mal, au service religieux, ou un grand grenier à la voûte informe, comme l'église de notre paroisse, l'église Saint-Augustin.

C'est une honte pour la ville d'Alger, pour la

capitale de notre colonie, c'est une honte pour la France, si profondément catholique, de voir nos églises d'Afrique si complétement oubliées. La population d'Alger n'est poutant pas indifférente au culte catholique, l'empressement des habitants pendant la semaine sainte et les jours de Pâques, empressement que j'ai tenu à constater, à suivre les exercices religieux, prouve assez les sentiments de piété des Algériens.

Il est bien probable que les juifs, qui possèdent une grande partie de la fortune du pays, ne s'empresseront pas de venir construire nos églises. Il est donc bien à craindre que les édifices religieux ne soient jamais bien beaux à Alger.

Une assez jolie chapelle est celle des jésuites, rue des Consuls. Cachée de toutes parts par les maisons environnantes, elle est bâtie dans le style roman. Elle sert surtout aux Espagnols, très-nombreux à Alger.

Le temple protestant est situé rue de Chartres, et une jolie chapelle anglicane, qui n'est ouverte que le dimanche, se trouve près de la porte d'Isly. Il a suffi que quelques Anglais vinssent résider à Alger, pour qu'aussitôt, de leurs pro-

pres deniers, ils aient fait construire un monument de la prière. Si le Français unissait à son activité, à son énergie un tempérament religieux, à quoi ne pourrait-il pas prétendre?

Parmi un grand nombre de mosquées toutes curieuses, trois sont à remarquer : la grande mosquée, rue de la Marine, la petite mosquée, sur la place du Gouvernement, et la mosquée de la rue Kléber.

Que de fois, au café maure de la rue Kléber, entouré de purs musulmans, ai-je guetté la venue du muezzin sur la galerie du minaret! Du milieu de la ville arabe, dominant toute la ville française, de la voix et du geste, il semblait appeler les fidèles, non pas à la prière, mais à la vengeance. Hélas! le croissant du Prophète n'est plus qu'une girouette qui obéit à tous les vents.

Les autres lieux de réunion pour les mahométans sont les koubbas, ou tombeaux élevés à la mémoire de marabouts vénérés, et la zaouïa, petite chapelle qui sert aussi d'école.

La synagogue de la place Randon est très-grande et très-riche. Elle commence à être insuffisante, car le tiers de la population d'Alger

appartient à la religion juive. Toutes les boutiques juives sont religieusement fermées le samedi, tandis que le vendredi la plupart des boutiques musulmanes restent ouvertes. L'observation de leur jour de repos ne nuit pas à Alger aux affaires des israélites.

Pendant mon séjour, il m'est souvent arrivé d'entrer dans les mosquées; aujourd'hui, accompagné du beau-frère de Rayato, le lecteur du Coran à la mosquée Kléber, j'ai visité la grande et la petite mosquée. Je tenais beaucoup à être instruit de tous les détails du culte musulman, à me faire expliquer tous ces rites, dont l'origine est si obscure pour nous autres chrétiens. Mon guide ne m'a pas paru très-fort, mais encore m'a-t-il plus appris que tous les livres que j'aurais pu étudier.

Tous les musulmans, prosternés sur des nattes, semblaient voir avec plaisir que j'avais ôté mes souliers pour parcourir l'intérieur de leur temple. La plupart des étrangers ne veulent pas se conformer à cet usage. C'est à tort, selon moi, car on doit respecter les coutumes de chaque religion, surtout lorsque c'est celle d'un peuple vaincu. Que l'Allemand n'ait pas cette généro-

sité de caractère, je le comprends; mais le Français n'est pas excusable d'un si bas sentiment.

Les fidèles ne disent rien ou peu de chose, lorsque le chrétien foule audacieusement les tapis; cependant, leurs yeux, pour moi qui les ai souvent examinés, contiennent de sourdes menaces, et promettent une terrible revanche si, un jour, ils deviennent vainqueurs. Leur prétendue tolérance actuelle me paraît couvrir un feu caché, qu'entretient patiemment le fanatisme.

Lorsque j'entre dans un temple, à quelque religion qu'il appartienne, je sens naître en moi l'idée de Dieu, le besoin de prier. L'architecture du monument, ses décorations ou sa nudité, son faste ou sa pauvreté, influent étonnamment sur les impressions que je ressens.

Dans la nef catholique, sous les hauts arceaux, dans la petite chapelle aux vitraux tamisant la lumière, mon âme est sans crainte, je prie avec amour. Aimez et tout vous sera pardonné. Là-haut, l'amour sans tache de la Mère, de Marie, rayonne sur tout; sur la terre, l'amour de Madeleine, humble mais ardent, fait tout pardonner. Amour et confiance! Venez à moi, je ne vous tromperai pas.

Dans le temple protestant, tout est froid et sévère. Comme la base du protestantisme, la prière est raisonnée; c'est presque un marché que la raison fait avec la foi. La prière, dans le temple, ne doit pas soulager, car la raison ne sait pas s'humilier.

Je mets mon chapeau presque avant d'être sorti; je regarde si le bon Dieu n'a pas dû venir me reconduire jusqu'à la porte.

Dans la mosquée : Dieu seul, Dieu seul est grand! Obéis, il a tracé ton chemin.

Je me courbe devant lui, je l'adore, puis je me résigne. La résignation est le résultat de la prière du musulman. Religion d'esclave, de foi craintive. Elle ne permet pas le progrès, puisqu'elle n'enseigne pas le repentir.

On se sent protégé, en sortant de la mosquée.

Dans la synagogue, l'on prie mal, l'on prie avec orgueil.

Je suis le peuple privilégié. Le Messie ne viendra que pour moi et non pour le Gentil! Orgueil dans la prière. Comme toujours, Israël a besoin d'être châtié. La synagogue ne me dit rien à l'âme. Mes instincts grossiers, Dieu les excusera; je reviendrai à lui, mais à la condi-

dition d'aller de temps en temps au Veau d'or.

La théorie de Darwin n'a donc jamais existé pour l'âme juive? Depuis des siècles, elle ne s'est pas perfectionnée. Rira-t-on un jour de la folie du médecin anglais!!

Si je parle ici prière, c'est que le malade, le phthisique surtout, a besoin de prier, non pas seulement au point de vue religieux, mais encore au point de vue médical. Il est d'expérience de tous les siècles que notre médecine humaine ne réussit vraiment bien qu'avec le concours moral du malade.

Le repos, le calme de l'esprit, le calme de l'âme est le premier des médicaments.

L'antiquité l'avait si bien compris, que les légendes et les poëtes ont mis le berceau de la médecine dans le temple de Bélus, sous l'œil de la Divinité, à l'ombre de la prière.

Je l'ai dit, plus que dans toute autre maladie, le poitrinaire a besoin de prière. Si malgré tous les efforts combinés de la science et de la nature, le mal ne s'arrête pas, s'il fait chaque jour des progrès lents mais réels, les illusions disparaissent peu à peu, les bonnes paroles du médecin ne trompent plus aussi facilement. Si, heureu-

sement, il y a encore de nombreuses heures éclairées par l'espoir, combien d'autres où la vérité nous apparaît avec toutes ses terreurs.

C'est alors, pour celui qui n'est pas habitué à l'idée de la mort, pour celui que ne soutiennent pas depuis longtemps une foi ardente et la pratique assidue de ses devoirs, qu'il y a un moment d'angoisse épouvantable.

J'ai passé par ces épreuves. Je comprends maintenant le bonheur de tant de malades, auxquels j'ai amené le prêtre, presque malgré eux; comme leurs yeux disaient le calme et la joie!

En général, l'éducation du siècle a rendu l'homme de notre génération sceptique; le tourbillon des affaires et des plaisirs a bien vite fait oublier les notions religieuses de l'enfance. Un jour, la maladie arrive; tout d'abord, le malade n'est pas réduit à la détresse de Job; mais il faut bien que chacun aille à ses affaires; peu à peu le vide se fait autour de lui. S'il n'a pas de famille, que la femme ou la mère soit absente, son âme tombe bientôt dans la plus complète prostration; mais, quand la réaction se fait, presque toujours elle se traduit par la prière.

Oh! inspiration divine! De là-haut, l'idée de

prier est venue! C'est alors que des cœurs sortent les plus ardents sentiments d'amour et de résignation. Au milieu des larmes, les lèvres répètent des prières enfouies depuis longtemps dans quelque recoin, que la Providence gardait pour ce moment. C'est cette douce poésie que vous bégayiez sur le sein de votre mère, les petites mains jointes, souriant au regard qui vous dévorait!

Où est-elle passée cette pureté de l'enfance? Serai-je écouté?

Que le soulagement arrive vite au pauvre malade! La matière se ressent du bonheur de l'âme. Aussi ai-je souvent vu des améliorations considérables suivre le retour à la piété. Que dans les heures de découragement, dans ces moments de vide, de néant si effrayants que connaissent seuls les malades, la prière soit notre ressource!

Deux livres ne doivent pas nous quitter : l'*Imitation de Jésus-Christ* et l'*Évangile*.

Le troisième livre de l'*Imitation* est le grand médecin de l'âme, la matière défaillante s'en ressent et retrouve, pour guérir, de la force et du courage, dans ces pages divines.

A tous les malades qui, comme moi, ont entrepris de lutter contre le terrible mal, loin de la patrie, à Alger, à Madère, sur le Nil, aux croyants comme aux incrédules, au catholique comme au protestant, je viens leur dire, je viens leur crier : A l'heure de la peine et de l'horreur, ouvrez au hasard l'*Imitation!* Et voilà qu'une transformation immédiate se sera opérée chez vous; vous êtes savants d'une science que vous ne connaissiez pas, de la plus belle de toutes : la science de la prière!

C'est la seule vraie; elle est au-dessus de tout. Et dire que c'est le châtiment que Dieu impose à notre âme repentante! Il se venge de nos offenses en nous récompensant.

Avec la prière, la mort n'a que des charmes.

Dieu n'a-t-il pas dit : « Heureux ceux qui pleurent. »

CHAPITRE XXVIII.

Les sacrifices nègres sur le bord de la mer. — La fête du Mouloud.

14 avril.

J'avais entendu dire que tous les mercredis, dans la matinée, des sorciers et des sorcières nègres offraient des sacrifices et faisaient des incantations sur le bord de la mer. J'ai voulu assister à une de ces scènes religieuses; ce matin, je me suis fait conduire à l'endroit où ont lieu ces pratiques barbares.

C'est à deux kilomètres d'Alger, sur la route de Saint-Eugène, à mi-chemin à peu près de ce village. Lorsque je suis arrivé, stationnaient déjà sur la route cinq ou six carrioles qui avaient amené une cinquantaine de femmes mauresques, négresses ou juives.

Un petit escalier d'une quinzaine de marches, taillé dans la pierre du talus, conduit sur une

plate-forme de rochers, que la mer laisse à découvert lorsqu'elle est calme.

Au premier moment, je ne vis que trouble et confusion ; hommes, femmes, enfants, poulets, grouillaient en désordre, au milieu des cris continuels de yò, yò, yò, que poussaient quatre à cinq négresses, les grandes prêtresses du lieu. Je me faufilai entre les groupes; peu à peu je parvins à me débrouiller et à m'orienter. Je commençai par interroger une femme juive ; je m'adressai ensuite à un Arabe, venu exprès avec son fils du village de Koubbà, enfin à un des sacrificateurs, colossal nègre, qui savait parfaitement le français.

Voici le résumé curieux de ce que j'ai vu et de ce que j'ai pu apprendre; je n'ai lu dans aucun livre la description de cette scène :

« Si des maladies ou des malheurs viennent nous frapper, c'est grâce au mauvais génie, Djinn, le démon, toujours en lutte avec le bien, avec Dieu. Pour apaiser le démon, pour se le rendre favorable, pour empêcher qu'il ne frappe votre maison, votre femme, vos enfants, vos bestiaux, il faut venir ici, lui sacrifier deux poulets : un mâle et une femelle. »

Les sacrificateurs sont des nègres, comme je l'ai déjà dit, et les prêtresses, des négresses.

Voyons comment se fait la cérémonie.

Il y a sur le sable ou sur le rocher une soucoupe de terre grossière, remplie de charbons allumés. La négresse jette sur les charbons une pincée d'encens, puis expose à la fumée produite la tête et le cou du poulet. Le nègre s'en empare ensuite, pose un de ses pieds sur les deux pattes réunies de la bête, l'autre sur les ailes renversées en arrière et se touchant sur le sable par leurs extrémités. De la main gauche, il prend la tête du coq, tend fortement la peau du cou, la divise circulairement sans attaquer les vertèbres. De cette façon, la peau élastique se rétracte sur la poitrine, laissant le cou à nu, disséqué et sanglant.

Presque toujours, les veines seules sont coupées, les artères épargnées, ce dont je me suis assuré plusieurs fois, en prenant les poulets et examinant s'il y avait des jets artériels.

Les vertèbres et les artères n'étant pas attaquées, le poulet ne meurt pas sur-le-champ; il court sur le sable en bondissant, pendant que la négresse crie : yò, yò, yò. S'il se jette à la mer,

ce qui arrive le plus fréquemment, c'est d'un heureux présage pour le sacrifice, la preuve que le démon écoute favorablement la demande.

L'agonie dure une à deux minutes; vers la fin, la négresse arrache d'un geste saccadé une pincée de plumes sur le dos ou sur la tête. Ces plumes sont religieusement remises au donateur des poulets, qui les renferme dans un petit sac ou dans un porte-monnaie.

Dès que le sacrificateur a rempli son office, il trempe l'index de la main gauche dans le sang qui s'écoule, et marque au front la femme ou l'homme qui est venu supplier le mauvais génie.

Aussitôt qu'ils sont morts, les poulets sont plumés : le coq est remis au fidèle crédule; la poule, gardée par les sacrificateurs. En outre, il est toujours donné quelques pièces de monnaie à la négresse, qui les reçoit avec beaucoup de dignité.

Le sacrifice fini, l'incantation commence.

La négresse saisit son petit réchaud, y jette quelques pincées d'encens, parfume les mains, les bras que l'on expose au-dessus de la fumée, même la poitrine, en glissant le réchaud sous le burnous ou le haïk. Pendant tout ce temps, elle

prononce quelques mots baroques que, de son propre aveu, elle ne comprend pas. Enfin, d'une source qui jaillit du rocher, par un léger filet, on prend deux verres d'eau. On boit l'un; avec l'autre, il est fait des ablutions sur les mains et sur le visage.

J'ai demandé à l'Arabe de Koubbà dans quelle intention il était venu. Voici pourquoi :

Depuis quelque temps, lui et son fils ne se sentent pas forts, ils ont la fièvre tous les jours. On sait combien les fièvres intermittentes sont fréquentes aux environs d'Alger. Leur teint jaunâtre et terreux indique assez qu'ils sont sous l'influence paludéenne. Le médecin arabe consulté ne les ayant pas guéris, ils sont venus ce matin conjurer la divinité. « Cela fait du bien, disait-il, cela fortifie, le diable s'en va. »

Je lui ai donné l'adresse d'un médecin de Mustapha inférieur; il m'a promis d'aller le consulter si dans trois jours les fièvres n'ont pas disparu.

Ils sont partis l'air content; le fils emportait le coq tout plumé qu'ils vont manger en rentrant.

Je n'ai pas cru qu'il fût au-dessous de ma

dignité, ou que ma religion me défendît de contenter ma curiosité, en prenant part à ces étranges scènes. Aussi me suis-je adressé à une des prêtresses qui savait le français, en lui disant mes intentions. Aussitôt elle m'a proposé le sacrifice des poulets, que j'ai refusé.

Alors, avec la fumée de l'encens, elle m'a parfumé les mains, les bras, la figure, puis m'a donné trois roses, qu'elle avait exposées un instant au-dessus du réchaud, en prononçant des mots magiques. Comme je l'ai assez généreusement récompensée, elle m'a embrassé les mains à plusieurs reprises, en répétant : Toi heureux, toi heureux, vivre longtemps, — moi t'aimer, — tous t'aimer!

Une foule de petits cierges de toutes couleurs sont également apportés par les Mauresques, et piqués autour des réchauds; le vent qu'il fait toujours au bord de la mer empêche de les allumer.

J'ai vu là deux grandes et jolies Mauresques, dans leurs plus beaux atours, mais dont le teint, la maigreur et la toux annonçaient une phthisie déjà assez avancée; filles d'amour probablement. Leurs sourcils, teints en noir, se rejoignaient à

la base du nez; dans l'angle qu'ils formaient, apparaissait la tache rouge, laissée par le doigt du sacrificateur. Pauvres filles! c'est là leur prière, c'est de là que leur vient un peu d'espoir! Elles me regardaient de leurs grands yeux étonnés en secouant mélancoliquement leurs têtes chargées de parures de sequins.

Deux femmes juives avaient apporté deux enfants bien chétifs. Les pauvres petits êtres, à face couleur de cire, atteints évidemment d'entérite chronique, avaient à peine la force de crier, lorsque l'on a lavé leurs mains et leurs pieds à l'eau de la source. Que d'homicides, que de meurtres involontaires l'ignorance fait donc commettre!

Les trois sacrificateurs étaient trois nègres du Soudan, du plus beau noir, de stature colossale, les plus magnifiques que j'eusse encore vus à Alger. Le couteau dont ils se servent n'est pas pointu; large de trois doigts, long de trente centimètres au moins, il paraît bien affilé. Il leur faut certainement beaucoup d'habileté, beaucoup d'habitude pour ne pas toucher aux vertèbres, et ne couper que la peau.

Pendant le peu de temps que je suis resté là,

j'ai vu sacrifier au moins cinquante poulets; à mon arrivée, une centaine étaient déjà sur le carreau; à mon départ cette boucherie semblait ne pas être près de cesser, si j'en juge par le grand nombre de futures victimes que j'ai rencontrées pendant mon retour à Alger. Les prêtres et prêtresses ont dû faire une bonne matinée.

Cet afflux de suppliants tient à ce que nous approchons d'une fête musulmane, et d'une fête nègre appelée le Mouloud.

Du reste, les nègres ont à chaque instant des fêtes, qu'ils célèbrent à leur façon, en parcourant les rues au son des instruments les plus primitifs et les plus grotesques. Ils dansent avec cette musique infernale, et font, à ce qu'il paraît, des quêtes assez fructueuses, en abordant les passants.

Je serais encore resté quelques minutes, si, en ouvrant mon portefeuille pour y mettre les roses que la négresse m'avait données, je n'avais laissé voir la petite trousse de médecin qu'il contient. La prêtresse me dit aussitôt: *Taleb*, *Taleb*, ce qui, je crois, veut dire, médecin, savant. Je fus aussitôt curieusement entouré, surtout par les femmes; beaucoup avaient des haillons si infects

que, malgré mon peu de modestie, je craignis leur approche et leur ovation, je me hâtai donc de me retirer.

Pour avoir un sacrifice sérieux, vraiment agréable au mauvais génie, il faudrait lui offrir une chèvre ou une brebis. L'opération se fait toujours de la même façon, et ne doit intéresser que la peau du cou. L'animal, lâché immédiatement, se dirige vers la mer, et est dépouillé aussitôt qu'il est mort. Les entrailles et les viscères ne sont pas consultés comme dans les sacrifices anciens, mais la chair de la victime est très-recherchée, et se vend à un haut prix.

Ces sacrifices sont très-communs dans toute l'Afrique ; la race nègre importe avec elle ses croyances idolâtres et ses pratiques superstitieuses, qu'elle mélange avec la religion du pays. Comme je m'étonnais devant un Maure instruit que ces pratiques fussent suivies par des musulmans et par des juifs, il m'a répondu que les sacrifices existaient dans la Bible ; que le démon, reconnu par toutes les religions, devait être imploré, comme on implore un ennemi vainqueur. Je ne sais pas si cette réponse est bien orthodoxe pour un musulman.

18 avril.

Il y avait cette après-midi des courses de chevaux à Mustapha inférieur. Ces courses ne peuvent que ressembler à toutes celles de France; aussi avons-nous préféré assister dans la haute ville aux cérémonies de la fête du Mouloud. Depuis que j'avais vu les sacrifices de la route de Saint-Eugène, ma femme et ma nièce étaient désireuses de connaître ces curieuses pratiques.

A l'hôtel d'Orient, nous trouvons un guide, un jeune Arabe qui nous conduit dans une maison mauresque de la rue d'Anfreville. Sept grands sacrifices devaient avoir lieu après-midi; il était deux heures, nous allions assister au premier.

Depuis un mois, les nègres ont parcouru toute la ville en quêtant, et ont pu réunir une somme considérable. Aussi ont-ils acheté beaucoup d'animaux. Il y a plusieurs années qu'Alger n'aura vu une fête aussi brillante.

La maison dans laquelle nous entrons est d'assez triste apparence. La cour est tellement remplie d'étrangers, d'Arabes, de juifs, de nègres que nous avons grand'peine à nous caser. La galerie supérieure est pleine de femmes arabes

voilées, pour lesquelles ces sortes de spectacle ont un grand attrait.

Dans un coin, la musique fait rage, les acteurs sont en retard, les femmes mauresques jettent des cris aigus qui déchirent les oreilles : c'est leur manière d'applaudir ou de témoigner leur mécontentement.

Dans l'espace libre de la cour, cinq ou six négresses, dont la plus jeune a bien trente ans. drapées dans des cotonnades à grands ramages ou des broderies à rideaux, se promènent en minaudant, et prenant, ma foi, des petits airs d'importance. Leur noire chevelure est entremêlée de guirlandes de jasmin, de muguet, de fleurs d'oranger. La femme est bien partout la même. Changez le décor et la couleur, nous sommes en France, dans un salon. Elles se donnent des poignées de main en s'abordant, et paraissent se servir de signes maçonniques.

Enfin la danse commence. Cette danse, exécutée par quatre négresses, n'offre aucun charme. Des balancements de bras, quelques grossiers mouvements des hanches, un tournoiement peu rapide, ne pouvant mener jusqu'à l'ivresse, constituent tout leur art. Personne n'y fait attention.

Voici les sacrificateurs qui entrent. Je reconnais les nègres que j'ai vus, il y a quatre jours, au bord de la mer ; la négresse aux incantations m'aperçoit, et me procure une excellente place.

Les réchauds apportés, les cierges allumés, on commence par sacrifier des poulets. Tout se passe de la façon que j'ai déjà décrite. Les prêtresses recueillent dans une soucoupe un peu de sang de chaque victime. Ce sang sert à imbiber quelques petits morceaux de toile, qui se vendent comme objets sacrés possédant de magnifiques vertus. Après les *yò ! yò ! yò !* de rigueur des prêtresses, les femmes arabes jettent des *hi! hi! hi!* effrayants d'acuité, à faire fuir, s'il était possible de sortir de cette foule.

Des chèvres, des moutons, sont ensuite amenés. Le sacrificateur donne un seul coup de couteau, qui ouvre largement la trachée et tous les vaisseaux du cou. Aussi meurent-ils rapidement sans grandes secousses.

Un taureau et une génisse vont terminer le spectacle. Ils appartenaient à une très-petite race, à la race bretonne probablement. Le taureau mourut presque subitement. La génisse fut manquée, se débattit avec violence, culbuta les

prêtres et prêtresses, occasionna le désordre et la peur parmi les spectateurs. On parvint à s'en rendre maître ; un second coup de couteau mieux dirigé la foudroya.

C'était fini. Tous les acteurs semblèrent se féliciter, avec gravité ; les négresses se firent des adieux très-cérémonieux, les femmes mauresques nous épouvantèrent de leurs abominables cris.

Autant la scène que j'avais vue au bord de la mer m'avait frappé, autant je me hâtai de sortir dégoûté de cette boucherie.

CHAPITRE XXIX.

Visite au marabout arabe.

15 avril.

Avant de venir à Alger, j'avais entendu parler d'un célèbre médecin arabe, qui ne faisait que des miracles. Sa renommée avait passé les mers. Un malade, fût-il désespéré de tous les médecins, était sûr de guérir, s'il se remettait entre les mains de l'Hippocrate maure.

Un de mes confrères, mon concitoyen, médecin fort distingué, très-estimé, que j'honore beaucoup, me racontait l'année dernière le fait suivant :

Un jeune homme de ses clients, auprès duquel j'avais même été appelé en consultation pour une affection chirurgicale, était arrivé à un état de phthisie très-avancé. C'est inutilement que, pendant plusieurs années, il avait suivi les

traitements les plus sérieux, consulté les princes de la science. Il l'envoya à Alger, non pas dans l'espoir d'une guérison, mais pour qu'il ne fût pas dit que tout n'avait pas été essayé avant la mort.

Il vint donc ici, ne vit aucun médecin, se contenta, la première année, de vivre tranquillement et au grand air. Son état s'améliora ; il revint l'année suivante. On lui conseilla alors d'aller consulter ce médecin maure. Il alla le voir, se confia à lui, et quand il revint en France, à la fin de l'hiver, il était parfaitement guéri.

Allez donc à Alger, me disait mon confrère ; voyez ce marabout ; je vous affirme qu'il a guéri ce jeune homme, que moi et plusieurs médecins avions abandonné.

Moi-même j'avais envoyé, il y a quelques années, à Alger, un client goutteux, graveleux, chez lequel je constatai quelques légers troubles du côté du cœur. Il abandonna le médecin auquel je l'avais recommandé, se mit entre les mains du marabout qui le médicamenta de la belle façon. « Je serais mort, si je n'avais rien fait, comme vous le vouliez, me disait-il à son retour ; voyez comme je me porte bien maintenant. »

Le traitement l'avait tellement anémié que je craignis l'asystolie, lorsque, à la fin de l'été, la goutte lui revint comme d'habitude. Je n'ai jamais pu le convaincre de l'ignorance de l'Arabe.

A mon arrivée ici, j'allai voir mon compatriote, le jeune homme dont j'ai parlé, qui continue à habiter Alger l'hiver. Je ne l'avais pas vu depuis quatre ans, époque à laquelle il m'avait paru, en effet, bien chétif; je l'ai retrouvé avec toutes les apparences d'une bonne santé. Il ne tarit pas d'éloges sur son médecin maure, m'engagea fortement à l'aller voir, se mettant à ma disposition pour me conduire et m'accompagner.

Je lui demandai quelques détails sur le traitement qu'il avait suivi.

Deux fois par semaine il se rendait à l'habitation du marabout, qui lui faisait avaler le contenu d'une petite fiole, un liquide doucereux et jaunâtre, qui a toujours eu pour effet de le purger, quelquefois assez violemment. Il lui avait, en outre, recommandé une hygiène sévère et une nourriture succulente, malgré ses purgatifs répétés. Il est bien évident que, pendant qu'il suivait ce traitement, son état s'améliora, ou plutôt con-

tinua à s'améliorer, car il était déjà mieux que l'année précédente.

Né de parents arthritiques, il est lui-même très-arthritique ; je suis bien loin de nier que, dans ce cas, les purgatifs n'aient pas eu de l'influence sur l'état général, et n'aient pas aidé à la décongestion pulmonaire. Mais, pour moi, ce qui a surtout aidé à la guérison, c'est la résidence dans un climat chaud et humide, chaleur et humidité si nécessaires au traitement de la phthisie des arthritiques.

Je parlai de ce médecin maure à mes confrères d'Alger, qui me dirent que cet homme avait eu pendant quelques années une réputation et une vogue étonnantes. A cette époque, il venait tous les jours à Alger, près de la casbah, dans une maison qui ne désemplissait pas de consultants. Et que l'on croie bien que ce n'étaient pas seulement les pauvres et les ignorants qui venaient à lui, mais bien la partie la plus riche et la plus éclairée de la population ; les étrangers aussi y affluaient. Bêtise humaine à part, comme l'homme vit de curiosité, de mystère !

Enfin il lui arriva, ce qui est inévitable, au bout d'un certain temps, pour tous ces gens-là.

que des accidents sérieux se produisirent à la suite d'administration de médicaments trop violents : accidents qui entraînèrent plusieurs fois la mort.

La justice fut saisie. Horreur ! poursuivre le bienfaiteur de l'humanité ! Ce fut un cri général. Après de longs débats, malgré de puissants adversaires, loin de la pression morale qui se serait exercée à Alger, l'honorable directeur de l'École de médecine put enfin obtenir une condamnation ; défense fut aussi faite au marabout d'exercer dans la ville.

C'est alors qu'il alla s'établir au frais vallon, et ouvrir boutique de science au café maure qui est au bas du ravin. Relancé jusque-là, il dut se retirer chez lui, à un kilomètre plus loin, sur le haut d'un contrefort de la Bouzaréah. On ne peut arriver à sa maison que par un sentier excessivement ardu, bon tout au plus pour le pied des chèvres.

Abder-Rhaman, tel est son nom, n'a pas toujours été médecin ; il avait d'abord été destiné par sa famille à un bien moins noble métier. Son père, vieux médecin arabe, exerçait la médecine avant la conquête, avait la réputation de tous les

marabouts du pays. Son fils aîné travailla avec lui, s'instruisit sous ses yeux de toutes les légendes, de toutes les formules, de tous les arcanes des empiriques et, à sa mort, lui succéda.

Le cadet, l'Abder-Rhaman actuel, fut placé à Alger, chez un vitrier droguiste, M. Joly, rue de la Marine. Le magasin existe toujours ; c'est là que tout le quartier a connu le gros et court Abder-Rhaman, comme un joyeux garçon, se démenant le mieux possible au milieu du mastic et des pots de couleur.

Mais voyez la destinée!

La fortune n'abandonna pas ce gros garçon réjoui. Un beau jour son frère aîné mourut. Tout naturellement, en même temps qu'il héritait de ses biens, il hérita de sa science. Quel beau pays pour la paresse!

Il avait appris à Alger à être hardi, entreprenant ; avait eu dans le métier des rapports avec des vétérinaires de l'armée, avait été bercé dans un milieu où l'on parlait médecine et simples. Dans l'héritage, il se trouva bien quelques livres de médecine, mais il ne savait pas lire.

Comment se lança-t-il? quels succès attirèrent

les yeux sur lui? Je n'en sais rien. Ce qui est certain, c'est qu'il arriva vite à la réputation et à la richesse. Je ne crois pas qu'aucun médecin d'Alger ait jamais gagné autant d'argent que lui.

Je désirais voir cet homme que l'on m'avait tant vanté. Je croyais que je ferais facilement la part entre les exagérations de chaque côté, que je découvrirais la vérité. Ma maladie était un excellent prétexte pour le connaître, pour juger sa science. Je comptais trouver quelque originalité, quelques traits de mœurs médicales, peut-être quelques souvenirs de la vieille médecine arabe. C'est à peine si la représentation fut digne du *reboutage* français.

Nous sommes partis d'Alger à midi, et avons suivi cette délicieuse route que nous avions déjà parcourue il y a plus de deux mois. La nature s'est encore plu à l'embellir; par le soleil ardent d'aujourd'hui, tout le paysage a bien mérité le nom de frais vallon. J'étais peu sensible aux beautés du chemin. Depuis deux à trois jours, je suis très-souffrant, une névralgie cervico-occipitale m'agace horriblement, et ne me laisse aucun repos.

Je m'étais fait précéder par un Arabe, que

j'avais trouvé, stationnant avec sa mule, sur l'esplanade Bab-el-Oued, attendant quelque commission à faire, ou quelque voyageur à conduire. Je craignis un instant qu'il ne me manquât de parole; mais j'étais une trop bonne aubaine pour lui; je le trouvai rendu depuis longtemps à son poste, au café maure. Il m'eût été impossible de monter à la maison d'Abder-Rhaman par le sentier abrupt, rocailleux, presque en forme d'escalier qu'il faut suivre.

Me voilà donc huché sur la mule, à cheval sur une espèce de plate-forme, formée d'un bissac rempli de paille, qui sert de selle à l'Arabe; tant bien que mal installé, malgré l'écartement énorme des jambes qu'il faut subir. Tant que le sentier fut horizontal, c'est-à-dire pendant l'espace de cinquante mètres, tout alla bien; mais dès qu'il commença à devenir rapide, à un angle de plus de 45°, j'eus besoin de mes deux mains et de toutes mes forces pour me retenir en avant, ne pas être jeté en arrière. Si j'étais tombé, j'aurais fait une drôle de culbute, car le précipice était à ma gauche, presque perpendiculaire, devenant d'autant plus profond que nous nous élevions davantage. L'Arabe excitait sa mule en

la frappant de la paume de la main, marchant les pieds nus sur le sol rocailleux, tandis que mes deux chères compagnes faisaient brave figure en montant à l'assaut.

Qu'il y a longtemps que je n'ai voyagé à dos de mulet dans la montagne! La dernière fois, c'était il y a quatorze ans : nous faisions l'ascension du mont Saint-Bernard.

Quatorze ans! je venais de me marier! La vie s'ouvrait pour moi pleine de promesses et d'enchantements; la route me semblait si belle à parcourir, sans précipices, sans écueils. La fortune m'a longtemps souri; mais après dix ans de luttes et de victoires, la maladie est venue me terrasser. J'avais si souvent vaincu la maladie chez d'autres, que la présomption m'a empêché de la prévenir chez moi. J'entends une voix qui me crie : « A ton tour, maintenant, de lutter pour toi! Seras-tu assez consciencieux pour suivre les préceptes que tu as tant de fois formulés, les règles que tu as imposées, mais auxquelles le médecin ne croit pas, » dit la foule sceptique et railleuse.

J'ai la foi du travailleur; j'arriverai.

Me voilà bien loin de mon sujet et du mont

Saint-Bernard, qui me laissa des souvenirs si cuisants, que j'en ai fini, depuis ce temps, avec les ascensions à dos de mulet, et me suis contenté de celles que je pouvais faire dans des chars.

Je rencontre le long du sentier quatre à cinq malades qui reviennent de chez Abder-Rhaman. Ils me paraissent bien souffrants. Comment ont-ils fait pour grimper là-haut?

Enfin nous arrivons près de vieux figuiers tordus, dont les branches horizontales trop basses me barrent la route. Je descends, et, après quelques pas, j'arrive près de la maison où le marabout donne ses consultations.

C'est un misérable taudis arabe, composé de deux pièces indépendantes l'une de l'autre, et recevant le jour par les portes. La plus grande est la salle d'attente; on y trouve des bancs en bois, des chaises, un *brasero* où chauffent de petites tiges de fer de la grosseur d'une plume d'oie.

Tout à l'heure nous parlerons de l'autre chambre.

Quatre ou cinq personnes arrivées avant moi devaient passer les premières. Je n'avais pas la

ressource, comme on sait, de faire présenter ma carte ou de donner la pièce au garçon.

En attendant mon tour, je m'assis à l'ombre d'un mur en ruines et d'un figuier verdoyant.

Il paraît que je suis arrivé au bon moment, car celui qui me précède immédiatement me dit qu'il est là depuis sept heures du matin. C'est un fanatique qui exagère; un Espagnol qui passe avant lui n'est là que depuis deux heures.

Sur ces quatre personnes, trois avaient certainement des maux de jambe, des ulcères probablement. Deux petits enfants de cinq à six ans, un jeune homme d'une quinzaine d'années servaient d'aides au marabout.

Ces petites tiges de fer que j'avais vues dans le *brasero* étaient des cautères actuels; ils ne devaient pas être bien brûlants, car les enfants les apportaient sans qu'ils fussent emmanchés.

L'Hippocrate algérien s'en servit pour les trois malades dont j'ai parlé. L'opération faite, il envoyait l'un de ces enfants chercher une poignée de feuilles, au milieu des plantes sauvages qui entourent la maison.

Des simples! comme il est savant, il se sert de simples!

C'étaient des feuilles d'arum que les enfants rapportaient; elles servaient probablement à recouvrir la plaie qui venait d'être cautérisée.

Ce fut mon tour. Je soulève la portière de cotonnade, j'entre dans un misérable réduit, ayant tout au plus trois mètres carrés de superficie, ma tête touchait presque au plafond. Le sol est de terre battue, les murailles peintes à la chaux; pour ameublement deux chaises en paille, un bahut en bois blanc, une petite table sur laquelle sont disposées quelques bouteilles à médicaments, enfin un tout petit divan recouvert d'étoffe verte à raies, dite étoffe algérienne. Sur le divan est assis mon illustre confrère Abder-Rhaman.

C'est un homme d'une taille au-dessous de la moyenne, très-gras, paraissant avoir une cinquantaine d'années; il est habillé à la turque, ses vêtements sont de couleur bleue, avec passementerie fauve; sa figure m'a paru assez insignifiante, et rien dans le trait ni dans le geste n'indique un homme qui pense ou qui travaille. A mon premier coup d'œil, je fus désenchanté.

Il se souleva avec effort; ce mouvement amena chez lui une quinte de toux et de l'oppression;

il a évidemment une vieille bronchite et de l'asthme. Il parle français avec facilité, tout en conservant la tournure arabe, et un sifflement dû à l'absence de plusieurs dents dans le devant de la bouche.

« Assieds-toi, me dit-il, que me veux-tu?

— J'ai entendu parler de toi, depuis longtemps, par des personnes que tu as guéries, et je viens à mon tour te consulter.

— Tu viens de France? Y a-t-il longtemps que tu es arrivé?

— Oui, il y a quelques mois.

— Tu as bien attendu pour venir me voir; tu te faisais donc soigner?

— Je suivais les ordonnances de mon médecin de France.

— Quel état fais-tu?

— Je suis ingénieur au service du gouvernement.

— C'est pour cela que tu as été décoré?

— Oui. »

Je ne sais quel doute me traversa l'esprit. Je me demandai pourquoi toutes ces questions qui n'avaient aucun rapport avec ma visite.

J'ai su depuis qu'il avait été prévenu par mon

jeune compatriote de la visite probable d'un médecin de France. C'est pour cela qu'il mettait tant d'insistance à savoir ce que je faisais. Plusieurs fois, il revint au même sujet; à la fin, je lui dis :

« Je suis pressé de revenir à Alger, donne-moi donc ma consultation.

— Hé bien! raconte-moi ton histoire. »

Je lui dis alors que j'étais malade depuis trois ans, que j'avais eu de nombreuses hémoptysies, que je toussais toujours un peu, crachant beaucoup le matin, etc., etc. Bref, je lui racontai ma maladie, avec autant de soin que je l'aurais fait devant un médecin sérieux.

Il se leva alors, me fit ouvrir mon gilet, palpa légèrement l'hypogastre, percuta la poitrine à tort et à travers, sans la moindre intelligence de ce qu'il faisait. Il n'y eut qu'une chose qu'il fit assez bien, ce fut d'examiner s'il n'y avait pas un espace intercostal sensible et douloureux. Comme je ne me plaignais pas, et que je lui demandais quel côté de la poitrine était malade, il me parut bien embarrassé pour me répondre.

J'eus pitié de lui, je vins à son secours.

« C'est de ce côté-là, lui dis-je, en montrant le sommet gauche, que l'on m'a posé des cautères. Trouves-tu qu'ils ont été bien placés?

— Certainement. C'est une bonne chose que des cautères.

— Eh bien! en définitive, que penses-tu de ma maladie?

— Tu as un vieux rhume bien négligé. Tu as dans la poitrine des petites boules mortes qui ont séché. Mais ce n'est pas la vraie maladie de poitrine que tu as. Celle que tu as peut guérir.

— Avec tes remèdes?

— Oui.

— Je veux bien les employer, mais c'est à la condition que tu me diras quelles drogues tu emploies, ou que tu me montreras les plantes dont tu te sers. Je te payerai tout ce que tu voudras.

— Je ne peux pas. Ce sont des remèdes que quelques Arabes seuls connaissent depuis des siècles, que nous nous transmettons de père en fils, et que je ne peux pas dire.

— Que faudra-t-il faire?

— Tu viendras deux fois par semaine, je te ferai prendre un demi-verre d'une médecine comme celle qui est dans cette bouteille.

— Je ne peux donc pas l'envoyer chercher?

— Non, il faut qu'elle soit prise ici, sous mes yeux. Je ne veux pas être poursuivi; pourtant je ne fais que du bien.

— Je vais bientôt rentrer en France. Donne-moi tes remèdes à emporter.

— Tu as tort de retourner en France; reste encore un grand mois à Alger, puis va demeurer dans la montagne à Milianah. C'est le meilleur pays pendant l'été pour les maladies de poitrine; tu reviendras l'hiver à Alger. . . .

. . . . . .

— Comment appelle-t-on ma maladie?

— Tu as le poumon desséché.

— Je croyais que c'était de l'asthme, lorsque le poumon était desséché! »

Je lui fis encore quelques questions ayant rapport à la médecine. Il ne put y répondre; je vis que j'avais affaire à un homme d'une ignorance crasse, ne rachetant sa fourberie par aucune originalité, ni par aucune foi ardente dans les préceptes que lui auraient inculqués ses ancêtres ou la tradition des marabouts arabes.

Je me levai, prêt à partir.

« Tu ne veux donc pas de mes remèdes? me dit-il.

— Pas aujourd'hui; je reviendrai. »

Je lui glissai dans la main une pièce de cinq francs, et je m'empressai de sortir.

Une demi-heure après, j'étais de retour à Alger.

Par un pharmacien, j'ai su les remèdes qu'Abder-Rhaman employait généralement. C'est du jalap ou de la scammonée mélangée à une décoction de globulaire. La globulaire est une plante peu active dans nos pays tempérés, mais qui a une action purgative puissante dans les pays chauds. La teinture d'iode, l'iodure de potassium, est un de ses remèdes favoris. Il employait autrefois des préparations cantharidées; il a dû y renoncer, à la suite des plus terribles accidents.

Sa médication repose surtout sur les effets purgatifs. De cette façon, il est facile d'expliquer ses nombreux succès dans les bronchites chroniques, et dans la goutte.

J'ai voulu savoir si les marabouts arabes connaissaient la phthisie; comment ils la traitaient.

Les Arabes appellent la phthisie *meurd dhaf*,

ou maladie de faiblesse, et pensent qu'elle est contagieuse.

Voici l'extrait d'une conversation que le docteur Armand a eue avec l'empirique arabe Ben-Chaoua.

Docteur Armand. Quel traitement fait-on subir aux phthisiques?

Ben-Chaoua. Oh! vous autres médecins, vous tourmentez les malades par des saignées, des emplâtres, des vésicatoires, et vous les laissez mourir de faim.

Docteur Armand. Bien obligé!

Ben-Chaoua. Les Arabes empiriques sont tout le contraire.

Docteur Armand. Que font-ils?

Ben-Chaoua. Quand un jeune homme s'aperçoit qu'il a cette maladie, il quitte toute occupation; il mange de tout à sa fantaisie, en mettant dans sa nourriture de fortes épices; il prend de l'exercice, à pied, à cheval; il boit beaucoup de liqueurs fortes, il s'adonne aux femmes, etc.

Docteur Armand. C'est à dire qu'il mène un train de vie à tuer l'homme le plus robuste, aussi doit-il bientôt en avoir fini de son existence.

Ben-Chaoua. Il y en a qui guérissent.

Docteur Armand. Vous croyez.

Ben-Chaoua. J'en suis certain. . . . .

. . . . . .

Cette coutume de se livrer à tous les excès dès que l'on se voit phthisique existe encore dans beaucoup de tribus arabes. Aussi ne faut-il pas s'étonner si tous les poitrinaires succombent.

Cependant le traitement par la datte est en honneur chez beaucoup de peuplades. Il consiste à ne manger que des dattes et à boire du lait de chamelle. Celui-là se comprend, et peut parfaitement donner des succès. La figue peut remplacer la datte. C'est, sous une autre forme, l'équivalent de la cure de raisin et de petit lait.

La datte est le fruit sacré des Arabes.

La datte mûre et fraîche fut le mets que Dieu donna à Marie; sur elle soient les bénédictions divines. S'il eût eu un mets meilleur, il l'eût donné à Marie. « Secoue, dit Dieu à Marie, secoue le tronc du dattier! il te va laisser tomber des dattes fraîches, mûres, dattes du paradis. »

CHAPITRE XXX.

De la tumeur blanche du poumon et de la phthisie articulaire.

16 avril.

Il y a quelques jours, j'ai fait à l'hôpital ma dernière visite. Le service de Bruch est toujours plein de malades intéressants; c'est avec regret que je ne vais plus suivre les leçons d'un maître si savant, que je n'entendrai plus les spirituelles reparties d'un si bon et si franc ami. Plusieurs affections articulaires, que nous avons examinées, m'ont rappelé de nombreuses réflexions que j'ai souvent faites, et que je vais maintenant exposer.

Ce chapitre est purement médical; aussi ne peut-il guère être lu et compris que par des médecins.

Depuis que j'ai étudié sur moi-même l'évolution et les accidents de la phthisie, j'ai été frappé par une comparaison que mon esprit avait souvent fait surgir ; je veux parler de la grande ana-

logie, de la presque identité qui existe entre la tumeur blanche des articulations et la phthisie pulmonaire.

En raison de la situation, à un certain point de vue philosophique médical, on peut considérer le poumon comme faisant partie d'une articulation costo-pectoro-pulmonaire, si je puis m'exprimer ainsi, articulation soumise à des mouvements continuels et d'une grande étendue.

La moyenne des inspirations et des expirations est de vingt par minute, d'environ douze cents par heure. Ainsi douze cents fois par heure la surface extérieure du poumon tout entière glisse sur la face interne de la poitrine et du diaphragme. Il se produit même un second mouvement, très à considérer : c'est celui de l'expansion pulmonaire, que j'appellerai mouvement interne.

Comme structure anatomique, le poumon, de même que les articulations, est formé d'éléments très-complexes :

Une séreuse, la plèvre pulmonaire, du tissu fibreux, la charpente du poumon, du tissu connectif, une muqueuse bronchique et alvéolaire, enfin un lacis inextricable de vaisseaux capillaires ; une seconde séreuse, la plèvre pariétale,

des muscles, des os, du tissu connectif, la peau.

Qu'avons-nous dans une articulation?

Une séreuse, du tissu fibreux, ligaments et cartilages, du tissu cellulaire, des os; à l'épiphyse de chaque os, une vascularisation très-considérable, la peau.

Quelle est l'anatomie pathologique de la maladie dite tumeur blanche?

Nous trouvons la synoviale injectée, secrétant un liquide albumino-fibrineux, des granules moléculaires, des globules de graisse, des globules primitifs d'exsudation, enfin du pus, souvent de la matière tuberculeuse et des masses caséeuses. Autour de la séreuse, les cartilages, les ligaments sont ramollis ou détruits; les tissus environnants sont fongueux, lardacés; les os sont nécrosés, cariés, souvent tuberculeux.

Dans la phthisie, que voit-on du côté du poumon?

Injection de la muqueuse bronchique, secrétion de matières albumino-fibrineuses, infiltrations tuberculeuses, masses caséeuses. Les deux plèvres enflammées se couvrent de fausses membranes, et deviennent adhérentes. Plus tard, arrive

la fonte tuberculeuse et caséeuse, la destruction de tous les tissus pulmonaires.

Je crois qu'il est difficile de trouver, en anatomie pathologique, autant de points de rapport entre deux maladies qui, au premier point de vue, paraissent si étrangères, si distinctes.

Continuons notre examen.

Comme étiologie, la phthisie et la tumeur blanche sont sous la dépendance de deux grandes causes générales : la scrofule et l'arthritisme.

Dans ce moment, je confonds ces deux grandes causes, tellement elles se confondent elles-mêmes dans les dernières évolutions de la maladie, me réservant de montrer, au point de vue du traitement, quelles énormes différences il y a entre elles.

Symptomatologie : les symptômes généraux sont absolument les mêmes : faiblesse générale, insomnie, amaigrissement, fièvres rémittentes, diarrhées, etc.

Comme signes locaux, les troubles fonctionnels peuvent parfaitement se comparer : gêne dans le mouvement, ankylose complète ou incomplète. Les fausses membranes de la plèvre et leur transformation répondent très-justement à cette idée.

L'évolution locale est bien la même : congestion, état catarrhal, altération des secrétions, infiltrations caséeuses ou tuberculeuses, ulcérations, etc.

Le pronostic est aussi grave dans une maladie que dans l'autre ; si les morts sont moins nombreuses dans la tumeur blanche que dans la phthisie, cela tient à ce que l'on peut pratiquer sur les articles des opérations qui ne peuvent se faire sur le poumon.

D'une façon générale, le traitement est le même dans les deux cas. Malheureusement, nous ne pouvons employer dans la phthisie deux grands moyens thérapeutiques, qui, dans la tumeur blanche, procurent tant de succès : la compression et l'immobilisation. Je viens de lire le récit de tentatives faites tout nouvellement dans ce but ; *nihil novum sub sole!* Il y a des siècles que l'on cherche à résoudre cette question ; jusqu'à présent, selon moi, l'on s'est engagé dans une mauvaise voie. Si jamais je parviens à bien me guérir, moi aussi je chercherai, et ce poumon si réfractaire, j'essaierai, à mon tour, de l'immobiliser, de le comprimer.

C'est surtout le traitement qui prouve la

grande analogie qu'il y a entre les deux maladies.

Le traitement de la tumeur blanche se fait au grand jour; c'est sous nos yeux, sous notre main, que les changements s'opèrent, que nous pouvons juger sûrement de l'influence de telle ou telle méthode sur la marche de la maladie. Hé bien! par comparaison, on pourra juger de l'influence que telle ou telle méthode aura sur la marche de la phthisie pulmonaire. Le traitement de la tumeur blanche doit servir de point de repère au traitement de la phthisie pulmonaire.

Malgré la grande ressemblance des symptômes. il est évident pour le médecin qu'au début il y a une grande différence entre la tumeur blanche de nature arthritique et la tumeur blanche de nature scrofuleuse; aucun chirurgien ne s'y trompe; de même que les symptômes et les lésions du poumon, au début de la maladie, ne sont pas les mêmes dans la phthisie arthritique que dans la phthisie scrofuleuse.

Pour la tumeur blanche de nature arthritique, à quel traitement s'adresse-t-on?

Localement ce sont des révulsifs énergiques, des décongestionnants, des topiques dits résolutifs, que l'on croit pouvoir faire pénétrer dans

l'intérieur des tissus. Je ne dis pas que je partage cette dernière opinion, mais enfin c'est l'avis de beaucoup de médecins.

Comme traitement général, l'iode, l'hydrothérapie, le sulfate de quinine, l'aconit, la ciguë, la digitale, etc., les eaux thermales.

A quelles eaux envoie-t-on?

Dans l'arthritisme, si l'on veut des succès, il ne faut pas s'adresser aux eaux sulfureuses. Ce sont les eaux du mont Dore, de Royat, d'Ems, de Vichy, de Vals, etc., sources chlorurées sodiques, bicarbonatées ou alcalines, qui agissent sur la diathèse. Ce sont les eaux de haute thermalité mais inermes, comme Dax, Bagnères-de-Bigorre, Aix en Savoie, etc., qui, agissant d'une manière énergique sur les fonctions de la peau, amènent souvent des guérisons inespérées.

Voilà, décrit à grands traits, le traitement qui aura chance de donner des guérisons, et dont vous pouvez suivre toutes les phases, avec les yeux, avec la main.

N'est-ce pas là une pierre de touche, n'est-ce pas là la lumière qui doit nous guider dans le traitement de la phthisie arthritique?

Voilà un poumon malade, la maladie est sous

la dépendance de la même diathèse que celle de cette tumeur blanche du genou que je viens de guérir. Quelque habile que je sois à percuter et à ausculter, je ne peux pas suivre les phases de la maladie, comme je les ai suivies sur le membre à découvert; de là, un certain embarras dans le traitement.

Puisque les maladies ont tant d'analogie, à quoi bon tant chercher? Pourquoi ne ferais-je pas pour le poumon ce que j'ai fait pour le genou?

Topiques, révulsifs, iode, quinine, ciguë, hydrothérapie, mont Dore, Royat, Ems, Vichy, Dax, etc., guériront aussi la phthisie arthritique. Sans hésiter, instituons immédiatement cette médication, puisque j'ai pour garant la guérison de nombreuses tumeurs blanches, maladie identique à la phthisie arthritique.

Quant à la tumeur blanche de nature scrofuleuse, par quelle médication la marche est-elle enrayée?

L'éréthisme manque généralement à cette forme-là; aussi s'adresse-t-on localement, si la tumeur est prise à temps, à de légers excitants, des massages prudents, des frictions avec des teintures

aromatiques, des douches froides, etc. On combat l'état général par une médication reconstituante : l'huile de foie de morue, l'arsenic, les phosphates, le séjour au bord de la mer, l'air vif, les eaux mères, les eaux sulfureuses, etc.

Pour la phthisie pulmonaire scrofuleuse, le traitement n'est-il pas le même ?

Devant l'état torpide dominant, il est de toute nécessité d'instituer une médication légèrement excitante. Les révulsifs n'ont pas de grandes chances dans cette forme-là.

Localement, les moyens d'action sont presque nuls ; cependant, on doit ne pas négliger le massage de la poitrine, la gymnastique des muscles pectoraux, l'aspiration de vapeurs, de fumées aromatiques, même modificatrices de la muqueuse pulmonaire.

Pour l'état général, ce sont les reconstituants, sous toutes les formes, quelquefois les eaux chlorurées sodiques, mais surtout les eaux sulfureuses.

Il est bien évident que je ne veux parler que du traitement applicable au premier degré de la maladie. Dès que le mal a fait des progrès, que les lésions ne sont plus aussi tranchées, mais

cherchent à se confondre, que l'état général prend la première place, en un mot qu'il y a *phthisie*, le traitement aussi se confond. La guérison se fait bien rare, et, pour la tumeur blanche, il y a une ressource que n'a pas la phthisie pulmonaire; c'est, dans quelques cas, l'élimination de la partie malade : l'amputation.

Quant à l'efficacité, une longue expérience a prouvé que ces traitements, si utiles lorsqu'ils sont appliqués avec discernement, sont dangereux lorsqu'on les emploie indifféremment.

Je ne sais trop comment les médecins accepteront cette comparaison qui, au premier abord, peut paraître paradoxale. Je crois que le point de départ est vrai, et que les déductions que j'en ai tirées sont fort logiques. Le temps et l'expérience me donneront raison, de même que les vieux praticiens.

Il est certain que l'on prend plus de plaisir, plus d'intérêt à soigner une maladie qui ne demande pas tous les jours un effort de divination, dont les mains et les yeux suivent le progrès.

Le jeune docteur sait guérir la tumeur blanche tous les jours. Pourquoi? C'est que la maladie

lui saute aux yeux; qu'il voit, qu'il palpe les lésions qui augmentent ou tendent à disparaître. Dans la phthisie pulmonaire, l'oreille ne vaut pas les yeux; il est embarrassé; bien souvent le traitement s'en ressent.

Qu'il ait toujours devant les yeux la comparaison que je viens de faire, qu'il sache bien s'il a affaire à un arthritique ou à un scrofuleux : sa ligne de conduite sera alors toute tracée; il guérira aussi bien la phthisie pulmonaire qu'il guérit la phthisie articulaire. C'est le même traitement. Tout jeune, il aura des succès que ne connaissent généralement que les vieux praticiens.

On comprendra maintenant pourquoi j'ai intitulé mon chapitre :

De la tumeur blanche du poumon et de la phthisie articulaire.

Je suis atteint de phthisie pulmonaire, de la forme arthritique. Prise au début, la maladie semble maintenant enrayée. J'ai toujours suivi les conseils de médecins bien savants, bien habiles; mais je suis tellement convaincu de ce que je viens de dire, que je me suis toujours demandé : Ferai-je pour mon genou, atteint de

tumeur blanche, ce que je fais pour mes poumons? J'ai répondu : « Oui. Je n'ai qu'à m'incliner devant l'expérience, le succès et la raison. »

CHAPITRE XXXI.

De la valeur médicale des climats chauds pendant l'hiver. — Comment faire le choix d'un climat convenable?

Dans quelques jours nous ne serons plus à Alger. Je vais donc laisser ce climat qui m'a été si favorable. Mais il est temps; les chaleurs commencent à devenir trop fortes; la température chaude et humide qui m'est si agréable va être portée à un degré trop élevé. Il y a une moyenne qu'il ne faut pas dépasser.

Il faut maintenant que j'explique au lecteur pourquoi je suis venu ici; que je dise quelle a été la raison médicale de ma préférence; pourquoi j'ai engagé et j'engagerai désormais à faire comme moi, les phthisiques qui se trouveront dans les mêmes conditions.

Je vais tâcher de rendre très-claire, très-facile à comprendre toute cette partie, qui sera longue,

en la débarrassant de mille mots techniques, peu familiers au public. Cette lecture aura pour résultat, non pas de faire des médecins, mais néanmoins de rendre le phthisique capable de discerner quel est le climat qu'il doit chercher pour l'hiver.

Tout d'abord :

Pourquoi le médecin ordonne-t-il au phthisique de passer l'hiver dans les pays chauds?

Dans un livre devenu rapidement célèbre, et qui, à cause de l'autorité attachée au nom de l'auteur, le docteur Bennett, de Londres, a et aura une très-grande influence sur le traitement climatérique de la phthisie, voici ce que je lis :

« Sous le point de vue de la physiologie, un climat frais, sec, vivement éclairé par les rayons solaires, c'est-à-dire un climat tonique et stimulant, est celui qui est le plus propre à ranimer la vitalité humaine, déprimée, abaissée; non un climat humide et chaud. Sous le point de vue de la pratique, mon expérience et celle de beaucoup d'autres observateurs démontrent qu'il en est ainsi, que les phthisiques se portent mieux dans un

climat tempéré, même un peu froid, que dans un climat chaud[1]. »

C'est contre l'opinion généralement reçue qu'il se prononce, car voici ce qu'il dit plus loin :

« Je suis même dans les limites du vrai, en affirmant que le climat hygiénique et climatérique, tel que je l'ai interprété dans ce travail, n'est encore adopté que par un petit nombre de praticiens, et est en opposition avec les notions populaires.

« Il y a trente ans, dans ma jeunesse, sous l'influence des doctrines broussaisiennes, la plupart des médecins, regardant la phthisie pulmonaire comme une affection inflammatoire, attachaient une importance majeure à la bronchite, à la laryngite, aux pleurésies et aux pneumonies qui l'accompagnent. Naturellement aussi, avec ces idées, on avait surtout confiance et recours aux moyens de traitement dits antiphlogistiques, et on recherchait pour les phthisiques les climats doux, chaux et humides[2]. »

Enfin, deux pages plus loin :

« Quelle que soit donc l'opinion doctrinale

1. *Loc. citato*, p. 62.
2. *Id.*, p. 63.

vers laquelle nous penchions, que nous adoptions, quant à l'origine et à la nature de la phthisie, l'indication reste la même pour la pratique, pour la thérapeutique. Nous devons tonifier, fortifier l'organisation par tous les moyens possibles. Si les conditions inflammatoires des poumons, dans la phthisie, la bronchite, la pneumonie, la pleurésie, qu'elles soient primaires ou secondaires, ne sont qu'un épiphénomène indiquant une débilité vitale, un épuisement vital, il est clair qu'un climat chaud, une température chaude ne les guérira pas. On peut même dire qu'au lieu de guérir un tel malade, en le soumettant à une température chaude, on court risque d'aggraver son état, d'augmenter la débilité organique qui est au fond de la maladie, d'entraver la saine nutrition, qui seule peut arrêter le progrès de la maladie et ramener le malade à la santé. »

Voilà qui est nettement dit, et il est bien hardi à moi de venir m'attaquer à pareille autorité.

Je crois que notre confrère est trop sévère, bien trop exclusif. Il est facile de déclarer fausses les opinions des plus grands maîtres. Pour moi, je n'admets pas que, pendant des siècles, l'erreur

ait été commune à de pareils génies. Ils ont pu commettre quelques erreurs ; avec d'aussi grands observateurs, le fond doit être vrai.

Que, pour un grand nombre de phthisiques, le docteur Bennett ait raison, je suis de cet avis ; il est dans l'erreur la plus complète quand il généralise la question.

Avec lui, je crois que la misère physiologique est le point de départ de la phthisie, la base de la tuberculose ; mais il ne faut pas au médecin une si longue expérience, une si vaste pratique pour reconnaître que la phthisie est dominée par deux grandes formes :

La forme torpide ;

La forme éréthique.

Ces deux grandes divisions, quoique relativement modernes, se font jour au milieu des systèmes les plus opposés, qui se sont partagé la médecine.

La forme torpide se remarque surtout chez les peuples du Nord, chez les personnes à tempérament lymphatique et scrofuleux.

La forme éréthique atteint principalement les races latines, les peuples chez lesquels le tempérament nerveux domine.

Les nombreux malades atteints de tuberculose que le docteur Bennett a vus, a soignés, a guéris, sont des Anglais, des Américains, des Belges, des Allemands, comme il prend soin de nous le dire. Évidemment il n'a eu affaire qu'à la forme torpide; c'est, selon moi, ce qui explique le système si exclusif de traitement sthénique qu'il veut préconiser; il ne veut pas faire la part aux moyens tempérants et antiphlogistiques que nécessite la forme éréthique chez les peuples nerveux.

Bref, quelle que soit la forme de phthisie à laquelle on ait affaire, tous les médecins sont d'accord pour combattre d'abord la misère physiologique par tous les moyens possibles. Le changement de climat pendant l'hiver est certainement un des moyens les plus propres à favoriser la reconstitution générale.

En effet, n'est-il pas prouvé que nous sommes redevables à l'insolation des effets les plus vivifiants; sans la lumière, tout s'étiole, l'animal comme la plante. Il y a dans la lumière une puissance non définie, mais sans laquelle les actes de la vie sont incomplets. La première religion n'a-t-elle pas été celle du soleil, le principe de la lumière? La lumière, c'est la vie.

Aussi, faut-il au phthisique de longues journées bien éclairées, sans ciel brumeux; de larges fenêtres aux appartements pour que la lumière les inonde partout.

Plus il descendra vers le Midi, plus il trouvera ces conditions; les jours sont plus longs, le ciel est presque toujours sans nuage. On aura beau, pour éviter des déplacements, inventer, créer des jardins d'hiver, avoir un printemps artificiel au milieu des neiges, ne rien craindre des variations de température, tous ces établissements pécheront toujours par la base, le manque de lumière.

La douceur de la température dans le Midi permet aux fonctions de la peau de se faire. Le travail d'évaporation sur cette vaste surface empêche les congestions viscérales. La chaleur nécessaire au corps est entretenue par la température de l'air ambiant, et n'a plus besoin d'être demandée à des aliments spéciaux, nuisibles à la maladie, nuisibles surtout au poumon, parce qu'il faut que cet organe fonctionne davantage. Plus il fait froid, plus le poumon travaille, et au poumon du phthisique il faut le repos.

Grâce à la température, le malade peut sortir

tous les jours, prendre l'exercice si nécessaire aux fonctions digestives, favoriser par le mouvement la combustion constante du sang.

Voilà comment les climats du Midi agissent sur l'état général, et servent à la reconstitution que l'on cherche chez le phthisique.

Mais si tous les climats chauds et tempérés sont reconstitutifs dans la tuberculose, la constitution différente de l'atmosphère doit déterminer le choix de tel ou tel climat, pour telle ou telle forme de la maladie. Les climats sont tempérants ou excitants; la reconstitution serait bien compromise si l'excitation ou la modération étaient employées indifféremment.

Puis, la constitution de l'air varie selon les climats; cet air agit d'une façon locale, et justement l'organe sur lequel il agit le plus est celui qui est malade. La quantité d'air inspiré chaque jour est énorme, son action est constante; les qualités de cet air devront être bien en rapport avec la nature de la maladie et les effets thérapeutiques que l'on veut obtenir.

Pourquoi cette réaction, qui s'est produite

depuis plusieurs années, contre les stations hivernales?

C'est l'oubli ou l'ignorance de ce que je viens de dire qui est cause de l'indécision ou du scepticisme qui existe dans la science, quant à la valeur thérapeutique du séjour, l'hiver, dans un climat chaud. Les uns ont eu une série de succès. les autres une série de revers, qui paraissaient inexplicables à tous les esprits sérieux et travailleurs.

L'idée générale était répandue qu'il suffisait de descendre vers le Midi pour que tout aille bien. Il n'était question ni de médecine, ni de thérapeutique, ni d'hygiène; le malade se suffisait à lui-même, vivant de l'expérience de ses voisins, se créant le plus souvent une vie toute contraire à la médication.

Lorsque l'on saura bien exactement quelle forme de tuberculose on a à combattre; que, d'un autre côté, l'on connaîtra minutieusement les qualités excitantes ou tempérantes de chaque climat, les déboires seront plus rares, et l'on obtiendra autant de guérisons qu'il est possible de l'espérer dans une maladie aussi grave.

En médecine, comme dans presque toutes les

sciences, les systèmes exclusifs ont perdu la foi et amené le scepticisme.

Dans quelles conditions le phthisique doit-il se trouver pour que son séjour dans le Midi lui soit profitable?

Règle générale : il ne faut pas que le premier degré de la phthisie soit dépassé pour avoir de nombreuses chances de succès. Au second degré, les guérisons s'obtiennent quelquefois; enfin, dans le troisième, c'est une très-rare exception. Beaucoup de médecins jouissant d'une haute autorité croient même qu'au deuxième et au troisième degrés tout déplacement ne peut être que nuisible, et qu'il vaut mieux laisser les malades mourir tranquillement dans leur intérieur.

C'est vouloir jeter le manche après la cognée.

Pour en agir ainsi, il faudrait être sûr que les malades sont incurables; tous les malades n'offrent pas les mêmes conditions de gravité. Il y en a auxquels on peut prédire une mort prochaine dès le premier degré, tellement la tuberculisation est étendue, comme d'autres offrent, sinon des chances de guérison, du moins l'espoir que la maladie ne fera aucun progrès, quoi-

qu'ils soient arrivés au troisième degré, parce que la lésion sera peu étendue et parfaitement localisée.

Dans ces cas, c'est surtout l'état général qu'il faut consulter. Si, malgré des lésions considérables, l'état général se maintient bon, il y a tout lieu d'espérer que, sous l'influence d'un climat chaud, le mal ne fera pas de progrès, que quelques années de vie seront accordées au malade.

Par lui-même, un climat chaud n'a aucune vertu curative, il permet seulement au malade la continuation du traitement dans des conditions normales, empêche toute interruption qui pourrait être fatale au phthisique.

Quelles sont les stations d'hiver que le médecin doit choisir pour ses malades?

C'est là la question capitale et sur laquelle je suis bien loin de me trouver d'accord avec le docteur Bennett.

Comme je l'ai dit, la phthisie revêt deux grandes formes : la forme torpide et la forme éréthique, se divisant elles-mêmes en forme arthritique et en forme herpétique.

L'arthritisme et l'herpétisme ne sont pas fréquents dans la forme torpide ; ils se rencontrent au contraire presque toujours dans la forme éréthique.

Si la forme torpide domine, le médecin doit envoyer ses malades dans des pays à climat chaud, ozonisé, ayant à l'hygromètre une moyenne de 40 à 60°.

Amélie-les-Bains, Montpellier, Hyères, Cannes, Nice, Menton, tout le littoral de la Provence et des Alpes-Maritimes sont les stations désignées d'avance.

Si à la forme torpide il se joint de l'arthritisme ou de l'herpétisme, on devra fuir avec soin les stations où règnent les vents du nord ou du nord-est, toutes celles où la différence thermométrique entre l'ombre et le soleil est très-grande et où les sautes de température sont fréquentes. C'est dans ces cas que les stations situées dans l'intérieur des terres, à une certaine distance de la mer, sont indiquées : Grasse, le Cannet, Draguignan, Perpignan, Rome, Ajaccio, etc. Menton et San-Remo, quoique au bord de la mer, n'ont pas une constitution atmosphérique rhumatismale.

Si, au contraire, c'est la forme éréthique qui domine, le médecin enverra ses malades à Arcachon, Pau, Dax, le Vernet, Pise, Venise, Madère, la Sicile, les îles Baléares, Alger. Si l'arthritisme et l'herpétisme viennent se joindre à la forme éréthique : Dax, Madère et Alger sont certainement les stations qui offrent le plus d'avantages par les qualités chaudes et humides de leurs atmosphères. Entre le soleil et l'ombre, la différence de température n'est pas considérable, et entre la nuit et le jour l'écart thermométrique ne dépasse guère 4° à 5°. Aussi ces climats sont-ils les climats tempérants par excellence, tout en présentant des conditions reconstitutives de premier ordre.

Revenons maintenant à mon histoire.

A la moindre occasion, l'éréthisme se manifeste chez moi. Mais depuis de nombreuses années, je suis arthritique. Pau, où je fus d'abord envoyé, détermina des crises d'arthritisme qui auraient pu devenir dangereuses. Je fus heureux de trouver Dax, station encore inconnue jusqu'alors. Lorsque j'eus tiré de cette station tous les bienfaits auxquels je pouvais légitimement

prétendre, chassé aussi par le mauvais temps qui régnait sur tout le midi de la France, après de nombreuses réflexions, je me décidai pour Alger.

Pour que l'on connaisse bien l'histoire de ma maladie, pour qu'elle puisse servir d'utile enseignement, je vais étudier ces trois dernières stations, dont le climat ou les établissements sont si favorables au traitement de la phthisie éréthique, surtout lorsque l'herpétisme et l'arthritisme viennent s'y joindre.

CHAPITRE XXXII.

Pau.

I.

Depuis deux ans, les habitants de Pau sont dans l'inquiétude et la désolation ! « Les étrangers ne vont plus nous venir, notre ville va être abandonnée, nous sommes ruinés ! » s'écrient-ils. Et tout cela parce qu'un guide anglais n'a pas fait de Pau un portrait charmant; parce qu'une statistique due à un médecin anglais, travail tout de cabinet, bien digne de l'école numérique, voudrait prouver que, de toutes les stations hivernales, Pau est celle qui guérit ou améliore le moins de phthisiques; enfin, parce que quelques médecins ne veulent pas accorder à son climat la vertu de guérir toutes les maladies.

Que les habitants de Pau se rassurent ! La réputation de leur ville est assise sur l'expérience

de trop d'années; son corps médical est trop savant, trop consciencieux, trop heureux pour que la foule des malades ne vienne pas, plus que jamais, y chercher le soulagement et la guérison.

Les noms de Clark, de Louis, de Foville, de Taylor, de Guéneau de Mussy, de Burkhardt, d'Hermann Reimer, de de Valcourt, de Casenave de la Roche, de Lahillonne, de Duboué, ne se portent-ils pas garants de la valeur médicale du climat, et n'écrasent-ils pas de leur renommée certains noms jouissant à peine de quelque notoriété?

Mais, il ne faut pas trop demander; il ne faut pas surtout exagérer les bienfaits que les malades retirent de la température et de l'atmosphère béarnaises : il faut s'en tenir à la vérité. La ville d'Henri IV, bien connue, ne pourra suffire à donner l'hospitalité à tous ceux qui viennent y chercher le repos et la santé.

Si l'épreuve que les habitants de Pau subissent en ce moment pouvait seulement les faire sortir de leur apathie!

Il y a à peine quarante ans que la réputation de Pau a commencé à se faire, grâce surtout à

un médecin étranger, le docteur Taylor, et à plusieurs médecins très-distingués du pays, MM. Darralde, Daran, Buron, etc. Depuis ce temps, sa renommée a grandi de jour en jour, l'argent a afflué dans cette ville pauvre d'une façon prodigieuse; chaque hiver, il n'y est pas laissé moins de vingt à vingt-cinq millions.

Devant cette fortune inouïe, subite, inespérée, les bons Béarnais se sont laissé enrichir, s'occupant peu de faire quelque chose pour ceux qui les enrichissaient. Et je dois à la vérité de dire que je connais peu de villes dont les rues soient aussi malpropres que celles qui entourent le plus beau quartier, je veux dire la place Royale.

Pourtant un égout naturel partage la ville en deux, le Hédas, grand ruisseau coulant dans un ravin creusé du nord au sud, dans presque toute l'étendue de la cité. Les travaux à faire pour l'écoulement des eaux seraient insignifiants. Au lieu de cet affreux caillou du Gave toujours entouré d'une poussière noirâtre qui devient de la boue à la moindre brume, pourquoi ne pas paver les rues de larges dalles, lorsque des carrières existent dans les Pyrénées, à quelques lieues de Pau?

Je sais que le conseil municipal vient de s'occuper de cette question, qu'il va entreprendre cette année des travaux d'assainissement et d'embellissement. Mais, d'après les bruits qui courent, on va aller petitement; au lieu de mettre hardiment hache en bois, on se bornera à quelques réparations et améliorations, qui ne feront pas taire les critiques intéressées.

II.

Que Pau dépense plusieurs millions d'ici à quelques années, ils seront bien vite rentrés, au milieu de la prospérité grandissante du pays.

Béarnais, secouez votre apathie, ouvrez vos bourses; c'est pour vous que le vieux proverbe a été fait : « Aide-toi, le ciel t'aidera. »

Pardon du jeu de mots, mais jamais ciel plus clément n'a entouré un peuple de plus de faveurs; ce qu'il vous donne pour rien, c'est chèrement que vous nous le vendez. Cependant les malades ne se plaindront pas, car l'or n'est rien auprès de la santé, si vous cherchez à leur plaire et à retenir par mille attraits cette colonie qui vous

apporte la richesse en retour de l'air calme qu'elle vient respirer.

Il y a déjà longtemps que ces reproches, touchant le mauvais état des rues, ont été faits à la municipalité. Dans le livre si vrai du docteur Carrière, toute une page est consacrée à se plaindre du mauvais pavage, contre les aspérités duquel nulle semelle ne parvient à protéger le ied du promeneur.

La ville manque, dit-on, d'argent pour exécuter tous ces travaux, qu'elle reconnaît elle-même urgents. Je ne suis pas bien instruit de la position financière de la ville de Pau, mais une chose m'a frappé, en jetant les yeux sur l'annuaire du département : c'est que les droits d'octroi sont risibles. C'est à peine s'ils existent. Dans le nord de la France, il n'est pas de bourg un peu considérable qui, avec son octroi, ne se fasse un revenu plus considérable que Pau. Il y a là une mine à exploiter. En réalité, la plus grande partie de ces droits seront supportés par l'étranger, car le commerçant gardera toujours le même bénéfice. Puis, il est bien juste que la population supporte quelques impôts pour tout le bien-être qui chaque jour lui est apporté.

III.

J'arrivai à Pau au mois d'octobre de 1873; j'étais fort malade, mon esprit surtout était inquiet. Dès le jour de mon arrivée, mon ancien collègue des hôpitaux de Paris, le docteur Meunier, l'excellent médecin que la colonie étrangère de Madrid regrettera toujours, m'entoura des soins les plus dévoués et les plus minutieux. Comme j'ai donc appris avec lui à raisonner de cette triste maladie, dans le traitement de laquelle il est passé maître!. comme avec ses bons conseils je suis devenu fort pour la lutte! Maintenant que je l'ai vu à l'œuvre, je ne m'étonne plus, d'abord que l'on guérisse la phthisie, puis de cette renommée si affectueuse que lui a faite la reconnaissance de ses malades.

Merci, mon cher ami; encore une fois, merci.

Nerveux et agacé, j'avais le soir le pouls agité, légèrement fébrile; dans la nuit, quelques sueurs partielles, de l'insomnie, de la diarrhée. Il est évident que j'étais arrivé au moment où le ramollissement allait commencer. Cette certitude n'était pas faite pour calmer mon esprit et mon

pouls; j'attendais avec impatience une nouvelle phase dans mon état.

Au bout de quelques jours, une détente extraordinaire se fit chez moi. L'effet sédatif du climat fut magique. La saison était fort belle : tout le premier mois eut une température délicieuse; je ne crois pas, pendant tout ce temps, avoir vu remuer une seule fois les feuilles des arbres du jardin des Ursulines, en face duquel je demeurais.

De mon lit, le matin, regardant le ciel, je ne m'apercevais pas qu'au bout de deux heures un nuage eût changé de place, malgré les points de repère les plus précis que je me plaisais à prendre.

C'est ce calme merveilleux de l'atmosphère qui fera la fortune de Pau, tant qu'il existera; comme les grandes lois de la nature changent si rarement, les habitants de Pau peuvent vivre tranquilles.

C'est là, je crois, qu'il faut aller chercher la raison de la paresse et de l'apathie des Béarnais. Ils sont bons, excellents, mais mous au suprême degré. Si Henri IV n'avait pas été élevé dans la montagne, je suis certain que la fameuse chanson n'eût jamais existé.

La mollesse du tempérament n'exclut pas chez

eux la ruse et la finesse. L'on m'a raconté des paysans de la plaine ou de la vallée mille traits qui ne font qu'à demi honneur à leur probité.

Cet amollissement s'étend jusqu'aux animaux. J'avais en face mes fenêtres les habitants d'un colombier appartenant à l'hôtel voisin. Les oiseaux de la déesse sont pourtant bien renommés pour leur tendresse, mais à Pau ils font mentir la mythologie. Aucun roucoulement n'annonçait la gaieté, et le vol sur le toit voisin interrompait rarement leur sommeil.

IV.

Cette absence de vent, quelquefois pendant plusieurs semaines, a fait dire que les arbres avaient des feuilles de zinc.

Cette impression sédative ne peut se définir; on ne peut que la ressentir. Le chiffre des pulsations diminue généralement de dix à douze par minute; au lieu de présenter de la dureté ou de la résistance, le pouls est doux et souple sous le doigt. Il est bien à désirer que parmi les médecins de Pau il s'en trouve un qui s'occupe de sphygmographie. C'est le seul moyen de bien

étudier les changements du pouls, et les tableaux des courbes permettraient des comparaisons qu'il est impossible de faire autrement.

Le nombre des mouvements respiratoires diminue aussi ; mais cette diminution est compensée par l'ampleur de la respiration.

Voilà le premier effet produit sur les voies circulatoires et respiratoires.

Cet effet ne s'obtient pas directement ; il est sous la dépendance de l'innervation. Les fonctions circulatoires et respiratoires sont tempérées ou excitées, selon que le système nerveux a été lui-même plus ou moins impressionné. Ce principe de physiologie climatérique une fois admis, il n'est pas besoin d'énumérer ici toutes les conséquences qui en découlent. Comme je ne veux pas m'étendre sur ce sujet, constatons seulement que cette influence tempérante sur les mouvements cardiaques explique les qualités décongestionnantes du climat.

Il est très-facile de faire une expérience qui rend parfaitement compte de ces qualités précieuses. Il suffit d'aller faire une promenade sur les premiers contreforts des Pyrénées, à trois ou quatre lieues de Pau. Dès que l'on a quitté la

vallée du Gave, et que l'on a dépassé les premières collines, on se sent déjà plus gai, plus alerte, plus vivant. Au retour, les forces semblent se déprimer, et sur la place Royale, on est tout étonné de la nonchalance qui vous accable.

Cette sédation du système nerveux s'applique aussi bien au moral qu'au physique; l'intelligence perd facilement son activité. Très-remuant de ma nature, très-actif, très-entier, de jour en jour je me vis devenir plus tranquille, plus calme. Je me plaisais dans des rêveries souvent enfantines; au lieu de m'attacher à mes lectures comme je le fais d'habitude, je laissais parfaitement de côté mon livre ou mon journal pour ne rien faire.

V.

A quoi est due cette accalmie extraordinaire?

On a fait bien des théories là-dessus, mais, pour dire la vérité, je n'ai jamais pu les comprendre. Il paraîtrait que dans les régions supérieures, les vents se livrent des combats terribles, juste au-dessus de Pau. Marchant à l'encontre l'un de l'autre, le vent du sud et le vent du nord sont

arrêtés par le choc, le mouvement disparaît. Non-seulement il en résulte du calme pour l'atmosphère, mais encore de la chaleur, si la loi concernant la transformation du mouvement en chaleur est vraie.

Quoi qu'il en soit de l'explication, le fait est là : c'est que par année, il y a au moins cent trente jours pendant lesquels toute la vallée qui s'étend de Peyrehorade à Pau est dans le calme atmosphérique le plus complet. Il viendra un jour où Pau, ne pouvant plus suffire à contenir la foule des malades, Orthez sera à son tour envahie. Cette jolie petite ville deviendra alors un *sanatorium* de premier ordre, car elle réunit toutes les qualités de Pau, sans en avoir les inconvénients.

Malheureusement, tous les jours ne se ressemblent pas; il y a dans le temps des périodes mauvaises, où d'autres vents s'élèvent et viennent troubler les couches de l'atmosphère. Les vents dominants sont les vents d'ouest et de nord-ouest. Ces vents sont chauds et humides.

En effet, ils sont en contact avec une des principales branches du Gulf-Stream, cet immense courant océanien qui apporte en Europe une

masse de calorique, puisée dans le golfe du Mexique. Les vapeurs qui s'élèvent de cette vaste surface échauffent les couches atmosphériques, se condensent et se résolvent sur le midi de la France en une pluie tiède et bienfaisante; aussi les pluies apportées par ces vents sont-elles loin de nuire à l'hygiène de la ville de Pau, tandis que les pluies qui viennent avec les vents de l'est, du nord-est et du sud-est sont froides et nuisibles au malade. Heureusement, ces dernières sont rares.

Le vent du midi est très-chaud; mais déjà la chaleur a été tempérée par le passage de l'air sur les montagnes couvertes de neige; ce n'est plus que l'ombre du Sirocco qui parvient jusqu'à Pau. Si, par ce vent, le temps est clair, sans nuages, au mois de décembre et de janvier, les journées sont aussi belles que les plus belles journées du printemps. Seulement, comme je le dirai plus tard, ce temps ne convient pas à tous, à cause de la trop grande chaleur directe, de la puissance du rayonnement.

Si, au contraire, le vent du midi est accompagné d'un temps couvert, la lumière du soleil est tamisée par les nuages; la température, d'une

douceur extraordinaire, procure aux malades d'excellentes journées.

Ainsi donc, l'anémologie de Pau peut se traduire par trois mots : calme, chaleur, humidité.

VI.

La question pour le médecin est maintenant bien simple. Quelles sont les maladies auxquelles le calme, la chaleur et l'humidité de l'air conviennent ?

Immédiatement l'expérience des siècles et la science moderne répondent que c'est aux maladies à forme nerveuse, irritable, fébrile, que ce climat convient. C'est là que l'allopathie a beau jeu : *contraria contrariis curantur.*

Quant aux formes torpides, à part quelques exceptions bien rares, la ville de Pau leur serait funeste.

Mais il n'est pas de règle sans exceptions ; quoique ma maladie eût revêtu la forme éréthique, la suite de mon observation prouvera que ce climat ne m'allait pas.

Il est clair qu'une pareille sédation ne peut se produire sans que l'économie s'en ressente,

sans que les fonctions de chaque organe subissent quelques modifications. Ces troubles fonctionnels connus, étudiés, deviennent la thérapeutique même, lorsqu'ils sont convenablement dirigés. Cette direction intelligente s'appelle la science du médecin.

Ainsi les fonctions de la peau perdent de leur activité. Avant de venir à Pau, je suais très-facilement ; le moindre effort, la moindre course me mettait en nage. Après quelques semaines de séjour, je m'aperçus que je faisais impunément les plus longues promenades, même au soleil, à peine une légère moiteur me couvrait-elle le corps.

C'était une mauvaise condition pour un arthritique comme moi, et la diathèse rhumatismale qui domine dans le pays reconnaît peut-être une de ses causes dans ce défaut de fonctionnement du système sudoripare. Pour le médecin, son attention doit y être portée, car beaucoup d'indications thérapeutiques en découlent, selon la forme de la maladie.

Je n'ai jamais vu que cette remarque eût été quelque part consignée, à propos du climat béarnais ; mais elle n'avait pas échappé à plu-

sieurs de mes clients que j'avais envoyés à Pau, et que j'ai interrogés depuis que mon attention a été attirée sur ce point.

Cette suppression d'une sécrétion doit être nécessairement compensée; chez moi, la compensation se fit du côté des reins ; tant que j'habitai Pau, la diurèse fut abondante. Elle se comprend facilement, sans que l'on ait à invoquer une action quelconque sur les reins.

A perte égale, la diurèse fatigue beaucoup moins que la sueur. Si celle-ci venait encore s'ajouter à l'atonie produite par le climat, on aurait à craindre une dépression trop considérable. Dans toutes les affections nerveuses, pourquoi les urines sont-elles si peu chargées d'urée ? question plus facile à indiquer qu'à résoudre. Constatons seulement que les maladies nerveuses se trouvent toujours suivies d'une diurèse abondante.

Les fonctions digestives s'accomplirent toujours bien chez moi, mais avec lenteur, et accompagnées de constipation. Cette paresse stomacale et intestinale est commune à tous les habitants ; elle tient aussi à l'extrême sédation du système nerveux. C'est là un écueil que le médecin doit

éviter en raison des congestions viscérales qui en sont la conséquence.

VII.

Il serait curieux d'étudier si cet air qui *chloroformise* tout l'organisme (je ne puis rendre mieux ma pensée que par ce néologisme) a de l'influence dans les maladies sur le symptôme douleur. Souffre-t-on moins, à Pau, d'un rhumatisme, d'une névralgie, d'une névrite, d'un mal de dents, que dans d'autres villes ? Il est bien difficile de mesurer la douleur, il ne sera guère possible de juger la question. Ah ! si Marey voulait bien, il trouverait le sphygmographe de la douleur, un *dolorigraphe*, un *algigraphe !*

Je ne veux pas m'étendre davantage sur ces questions ; je ne veux pas faire tout un livre sur le climat béarnais, quoique le besoin s'en fasse bien sentir.

On peut voir combien ces considérations ont de la valeur, car c'est sur elles que repose la fortune de la ville de Pau. C'est grâce à ces conditions atmosphériques, que l'on ne trouve pas ailleurs, qu'elle a tant compté et comptera encore tant de succès éclatants.

Mais il faut que ce climat soit bien étudié, que ce soit avec discernement que l'on y envoie les malades, sans quoi, l'on s'exposerait à des complications souvent fort dangereuses. Le médecin de Pau doit être guidé par la conscience la plus scrupuleuse, et renvoyer impitoyablement les malades qui ne sont pas dans les conditions voulues pour y résider avec chance de guérison ou de soulagement. Que l'on ne puisse jamais dire, ce que l'on dit malheureusement de nombreuses stations thermales, que c'est une boutique de médecins.

C'est de cette façon que la réputation médicale d'une ville s'assoit sur des bases solides, et jouit d'une faveur méritée que rien ne peut ébranler.

VIII.

Ainsi, pour moi, arthritique, voyons ce qui s'est passé. Tout alla supérieurement les deux premiers mois. L'état général, quoique n'ayant jamais été très-mauvais, était devenu excellent. S'il n'y avait pas grande amélioration dans l'état local, il y avait au moins un temps d'arrêt bien marqué.

J'avais bon espoir, je faisais à pied d'assez longues promenades, mon moral s'était étonnamment remonté.

Un embonpoint que je n'avais jamais connu était même survenu. Cet embonpoint ne me faisait qu'à demi plaisir, car la peau restait peu colorée, blafarde. Je prenais à ce moment de l'arsenic, et mon régime était ordonné de telle sorte, que je mangeais principalement des féculents ou des aliments graisseux. Rien d'étonnant que ce régime, joint à la mollesse acquise, ait rempli bien vite les mailles du tissu cellulaire.

Pendant ce temps la longueur des jours avait diminué. Les nuits devinrent froides; tous les matins, le thermomètre était à 0° et quelquefois au-dessous; à l'ombre, dans la journée, il variait de + 7° à + 10°. Ordinairement à partir de onze heures, le soleil chassait la brume du matin et, s'il ne se formait pas de nuages, devenait tellement ardent qu'à l'exposition solaire le thermomètre montait jusqu'à + 41°, tandis qu'à l'ombre il restait toujours entre + 7° et + 10°. Ce chiffre de + 41°, je l'ai constaté pendant cinq à six jours, à la fin du mois de décembre, sur mon balcon, rue du Lycée, à midi et demi. Jamais à

Alger je n'ai eu cette température au soleil pendant l'hiver.

Il y avait donc un écart de température de plus de trente degrés, selon que l'on se trouvait au soleil ou à l'ombre.

C'est là le danger pour les arthritiques.

Pendant ces belles journées, la promenade favorite est généralement le parc et le boulevard du Midi. Inutile de dire qu'il est nécessaire d'avoir une ombrelle.

Voici alors ce que j'ai constaté.

Si l'on se promène d'un bout à l'autre du boulevard par exemple, un des côtés du corps est exposé pendant quelques minutes au soleil. Quoique protégé par l'ombrelle, ce côté s'échauffe considérablement; mais au retour, il se trouve à l'ombre, c'est-à-dire au froid, avec une saute subite de température de vingt à trente degrés au moins.

Se repose-t-on sur un banc en regardant le magnifique panorama qui se déroule devant les yeux, toute la poitrine, tout le devant du corps, sont tenus très-chaudement, tandis que le dos et la partie postérieure restent à un froid relativement intense.

Le devant brûle, le dos gèle, est une phrase que nous nous répétions à chaque instant entre promeneurs.

Par ce soleil ardent, la promenade dans le parc devient, selon moi, un danger.

Lorsque l'on rentre, on doit toujours passer par des rues que le soleil n'échauffe pas ; pour éviter l'impression du froid, il faut absolument pouvoir se jeter sur les épaules un manteau ou un gros paletot, si chaudement vêtu que l'on fût d'ailleurs.

Les indigènes sont, je crois, plus frileux que les étrangers ; ils sont certainement plus prudents, car il n'est sorte de précautions qu'ils ne prennent.

IX.

Ce soleil splendide que je n'ai rencontré nulle part, cette insolation merveilleuse si bienfaisante pour le plus grand nombre des malades, est très-dangereuse pour les arthritiques. Les journées où le ciel est couvert sont bien préférables pour ces derniers.

Il faut être arthritique pour me bien comprendre.

Pour nous autres malheureux, le moindre courant d'air, la moindre différence de température est la source d'une foule de misères. Dans un état de santé tel que l'on peut faire ses affaires, on souffre néanmoins constamment.

C'est une douleur musculaire ou tendineuse qui vous paralyse pendant trois à quatre jours ; parce qu'une porte n'aura pas été fermée, c'est un rhume de cerveau, une amygdalite, une pharyngite, une bronchite ; tout cela se succède irrégulièrement, vient par tous les temps, disparaît sans raison, mais sans vous quitter, car la maladie s'est transformée. Ce sont alors des névralgies, des migraines, des pleurodynies, que l'on finit par ne plus combattre, tellement on prévoit leur retour prochain.

Voilà la vie de l'arthritique en bonne santé. Aussi, lorsque la maladie devient sérieuse, trouve-t-elle le plus souvent un organisme épuisé et agacé par cette continuité de souffrances.

Il finit par devenir d'une sensibilité extraordinaire à toutes les variations atmosphériques, surtout s'il est devenu phthisique.

Pourquoi donc ces écarts de température sont-ils plus dangereux pour lui ?

Je me suis bien longtemps creusé la tête avant de pouvoir trouver une explication passable ; toutes les hypothèses que j'invoquais ne me satisfaisaient pas l'esprit. Quelle est cette disposition soit innée, soit acquise, qui fait que la même cause produit des effets sur l'un, et ne produit rien sur l'autre ?

C'est que, par une raison inconnue, l'arthritique ne réagit pas.

Personnellement, j'en ai la preuve chaque jour. J'ai interrogé un grand nombre d'arthritiques, et tous sans exception m'ont accusé une très-grande difficulté de réagir contre le froid. Aussi, l'hydrothérapie n'est-elle pas recherchée par eux. Il suffirait de consulter les médecins qui sont à la tête d'établissements hydrothérapiques pour se faire là-dessus une opinion exacte.

Les gens nerveux, purement nerveux, réagissent parfaitement bien ; aussi le séjour de Pau est-il pour eux un lieu de délices. Combien de fois ai-je été obligé de quitter ceux avec lesquels je me promenais sur le boulevard du Midi, parce que je ne me réchauffais pas, tandis que mes compagnons, le premier moment de saisissement

passé, ressentaient, sur tout le côté non exposé au soleil, une douce et vivifiante chaleur.

Que l'on amène à Pau tous les gens nerveux pris de maladies chroniques ; que toutes les phthisies à forme éréthique chez les gens nerveux s'y donnent rendez-vous ; si l'arthritisme n'apparaît pas sur la scène, on pourra prétendre aux plus magnifiques résultats.

Mais les arthritiques, éloignez-les de Pau, comme toutes les maladies aiguës ou chroniques à forme torpide.

X.

A part Dax, dont j'aurai bientôt à parler, je ne connais pas en France de station hibernale à influence sédative aussi marquée que la station de Pau.

La science de l'hibernation est encore très-peu avancée, connue de peu de médecins. Ceux-ci envoient trop indifféremment leurs malades dans le Midi, sans chercher exactement la station convenable. Comme dans les Facultés, l'instruction dans cette science est complétement nulle ; les médecins, au début et souvent pendant toute leur carrière, se trouvent fort embarrassés. Il

est bien à désirer que l'on fasse pour les stations hibernales ce que M. Gubler a si heureusement tenté pour les stations d'eaux thermales. Quelques leçons suffiraient largement pour l'étude de la question.

Pour ma part, malgré une longue pratique et une vaste clientèle, j'étais encore bien ignorant il y a trois ans. Si cette question n'a plus pour moi maintenant de secrets, c'est que, malheureusement, j'ai acquis cette science à mes dépens.

Que la ville de Pau se rassure donc sur son avenir !

Il y a sur la terre tellement de gens nerveux sans arthritisme, atteints de phthisie pulmonaire, de cystite chronique, de sciatique, de maladies de cœur, d'asthme, d'entérite chronique, etc., etc., qu'elle ne peut, au contraire, qu'espérer grandir. Si la commission nommée à l'effet de veiller aux intérêts de la ville a quelque chose à faire, c'est d'instruire le corps médical entier de la valeur réelle du climat, de ses vraies qualités curatives comme de ses propriétés nocives. Que la plus grande publicité soit donnée aux travaux faits sur ce sujet, que la France et l'étranger soient

inondés de brochures, de livres, concernant cette question ; pas de lésinerie, pas d'économie.

Il ne suffit pas de mettre à la quatrième page d'un journal, comme je le vois cette année, une misérable réclame d'une dizaine de lignes. Il faut, dans le corps du journal, des articles de fonds scientifiques, faits par des médecins sérieux. On ne croit plus sur parole maintenant, le scepticisme est à l'ordre du jour. La masse des gens riches, de ceux qui peuvent passer l'hiver dans le Midi, est assez instruite pour vouloir se rendre compte exactement du traitement qu'on lui impose.

Si cette ligne de conduite était suivie, il est de la dernière évidence que d'ici à quelques années Pau ne pourrait contenir la foule de valétudinaires qui y accourrait.

Si le climat béarnais est excellent pour certaines formes de la phthisie, il est beaucoup d'autres affections auxquelles il rend les plus incontestables services. La phthisie est tellement grave, que l'on ne peut demander sa guérison que dans la minorité des cas. Mais on devra l'exiger de cette admirable température pour une foule d'affections chroniques, qui font le déses-

poir de la vie, et que l'on n'a pas encore l'habitude de traiter par un changement de climat.

XI.

« Où vais-je trouver ce que l'on a fait sur Pau? » me demandait, il y a quelque temps, un de mes confrères.

C'est bien honteux à avouer pour un corps aussi savant que le corps médical de Pau, mais, à part quelques mémoires disséminés par-ci par-là, rien de complet n'existe à ce sujet. Le docteur Carrière a seul fait un livre très-instructif, très-utile à lire. Pourtant, ce livre n'est guère que le résumé de généralités; il ne pouvait en être autrement, puisque l'auteur n'a pas habité Pau, ou du moins n'y a fait qu'un court séjour. Je voudrais le résumé d'une pratique de quarante ans, les observations réunies d'une société médicale pendant un grand nombre d'années. On aurait alors un guide sûr, digne d'être consulté. Que fait notre cher confrère Duboué, qui a déjà tant de titres scientifiques, pour ne pas élever, avec son talent et sa vaste expérience, un monument à son pays natal?

Avec ma petite expérience et tout ce que j'ai pu lire, je vois que le climat de Pau est indiqué pour toutes les affections, sous la dépendance du nervosisme hypersthénique.

L'altération organique, si ce n'est dans les affections des orifices du cœur, n'est pas un empêchement dirimant.

J'ai envoyé des cancéreux à Pau, pour combattre l'élément douleur; mes malades ont été soulagés.

Pendant cinq ans, un de mes clients, atteint d'angine de poitrine, passa les hivers à Pau; il n'eut que quelques légères attaques. Le sixième hiver, il voulut le passer chez lui : il mourut. A l'autopsie, nous trouvâmes l'ossification des artères coronaires.

Les périmétrites chroniques, à névralgie si terrible, se trouvent admirablement bien de leur séjour l'hiver à Pau, etc., etc. . . . . .

. . . . . .

XII.

Pour en revenir à l'arthritisme, et à ce qui me concerne plus particulièrement, voici com-

ment je comprends le danger du climat de Pau pour l'arthritique atteint de phthisie.

Il est bien évident, pour celui qui recherche consciensieusement et sans parti pris la vérité, que l'arthritisme n'est pas antagoniste de la phthisie. Si un de nos maîtres, des plus éminents, a tant contribué à répandre cette erreur, c'est qu'heureusement pour lui il n'est ni arthritique, ni phthisique.

L'arthritisme a ce caractère typique : c'est de se traduire, par une congestion spéciale, sur tous les tissus de l'économie.

Qu'un de ces tissus soit malade, pour une raison quelconque que je n'ai pas à rechercher ici, c'est sur ce tissu que la congestion arthritique se fera de préférence.

Si c'est sur un poumon atteint déjà de bronchite capillaire chronique, chez un individu prédisposé à la tuberculose, par la misère physiologique, sur un poumon déjà infiltré de matières tuberculeuses ou caséeuses, que s'accomplit ce phénomène, il est certain, d'après ce que nous savons de la marche de la tuberculose, que cette maladie fera des progrès.

Et si nous autres phthisiques nous craignons

tant les variations atmosphériques, c'est que nous savons qu'elles amènent des accès d'arthritisme, des congestions pulmonaires.

Tant que l'accès arthritique n'attaque que la peau, les muscles, les tendons, les nerfs, etc., la maladie pulmonaire semble s'arrêter, d'après le dicton si connu : *Ubi stimulus, ibi fluxus.* C'est là, certainement, ce qui a fait croire à l'antagonisme des deux maladies. Mais que l'accès se porte sur le poumon, immédiatement il y a congestion, hémoptysie, pneumonie, etc.

Si vous cherchez à guérir un poumon malade, faites en sorte qu'il ne soit jamais atteint de congestions arthritiques.

Et, pour cela, fuyez toutes les causes qui peuvent être favorables au développement de l'arthritisme.

Ainsi, le climat de Pau lui est favorable : aux phthisiques qui sont arthritiques de le fuir.

Voici ce qui m'arriva.

Le 12 décembre, il faisait très-beau. Après déjeuner, nous fîmes une promenade à pied, d'environ quatre kilomètres, sur la route de Bizanos et de Lourdes. Ce jour-là, à midi, le

thermomètre marquait + 36° au soleil et + 8° à l'ombre. Malgré mon ombrelle, en allant, le côté droit du corps exposé au soleil fut fortement échauffé. En revenant, ce côté se trouva à l'ombre, avec un écart de température de 28°. Je sens encore la transition. Un pardessus très-chaud que je mis ne fit que me fatiguer.

Devant la crainte du refroidissement, j'eus beau agiter le bras, le frictionner fréquemment, la réaction ne put jamais se faire.

Dans la nuit même, des douleurs se déclarèrent dans le deltoïde et aux insertions brachiales du grand pectoral; douleurs très-vives, qui me tinrent au lit, et que je me bornai à combattre par des cataplasmes, des liniments calmants.

Ces douleurs durèrent trois jours; elles disparurent presque subitement et furent remplacées par de l'asthme. L'oppression fut continue. assez considérable, et fit place, au bout de quatre jours, à du pityriasis de tout le cuir chevelu. Le jour de Noël, plus de pityriasis, mais des maux de tête épouvantables. Cette céphalalgie était tellement violente, qu'elle est restée chez moi à l'état de souvenir horrible. Continue, à forme

gravative plutôt qu'aiguë, elle occupait toute la région frontale; j'étais anéanti.

Tous les jours, je fus ausculté et examiné avec soin, car le docteur Meunier était aux aguets, intéressé par cette marche peu commune et si franche de l'arthritisme.

Depuis le début de ces accès, les symptômes locaux du poumon malade avaient semblé s'amender considérablement; notre maître, Pidoux, allait bientôt avoir raison, lorsque dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier 1874, pour mes étrennes, je fus pris d'hémoptysie vers onze heures du soir.

Je m'étais couché à neuf heures, souffrant moins que d'habitude, heureux de l'idée que j'allais passer une bonne nuit! Tout à coup, je suis réveillé par la sensation d'un liquide tiède dans la bouche! Je n'ai rien à ajouter; tous ceux qui ont eu des hémoptysies me comprendront.

Il y avait quatre mois que pareil accident ne m'était arrivé, c'était la onzième hémoptysie qui se déclarait chez moi depuis le début de ma maladie.

En attendant l'arrivée de Meunier, que j'envoyai chercher, je pris soixante centigrammes

de sulfate de quinine. Meunier m'ordonna de la limonade sulfurique et une potion à l'eau de Rabel.

La quantité de sang perdue fut peu considérable, quarante à cinquante grammes tout au plus.

Quant au mal de tête, il avait complétement disparu.

La journée du 1er janvier fut bonne, mais l'accès n'était pas fini; à onze heures du soir, je fus de nouveau réveillé par des crachements de sang, comme la veille; cela fut peu de chose.

Malgré le sulfate de quinine que je pris, mais à dose trop faible, l'hémoptysie revint encore deux fois à la même heure.

Le cinquième jour une potion kermétisée amena des nausées et des vomissements; les accès hémoptoïques disparurent aussitôt, comme je l'avais annoncé à Meunier.

L'hémoptysie vaincue, les maux de tête revinrent, plus impitoyables qu'auparavant. Le bromure de potassium n'y fit rien; seul, le sulfate de quinine me donnait quelques heures de soulagement. Je perdis l'appétit, je fus pris de

moments de découragement effrayant, lorsqu'un matin je me réveille la tête libre. En même temps apparaissait une douleur, une rougeur, un empâtement de l'articulation des os propres du nez avec les cartilages.

J'avais la goutte sur le nez.

Malgré que je fusse bien souffrant, notre première idée, à Meunier et à moi, fut de rire.

XIII.

Il est, je crois, impossible de citer un exemple plus frappant de la marche de l'arthritisme et de ses transformations. C'est un vrai Protée, difficile à saisir. On croit le tenir sous une de ses formes, immédiatement il disparaît pour revêtir un autre aspect. Aussi, pour le combattre efficacement, le médecin devrait-il négliger ses métamorphoses et arriver à la cause première, à l'être que nous ne voyons pas.

C'est une question à l'ordre du jour : celui qui la résoudra est bien certain d'illustrer son nom.

Ce fut alors que Meunier pensa que le climat de Pau ne m'était plus favorable, et qu'il me

conseilla d'aller passer quelque temps à l'établissement thermal de Dax.

En parlant de Dax, nous reprendrons mon observation.

Lorsque l'arthritisme n'est pas en cause, on obtient à Pau, dans le traitement de la tuberculose à forme éréthique, des résultats vraiment merveilleux. Je ne parlerai pas des guérisons obtenues lorsque la maladie n'est qu'au premier degré; les exemples sont trop nombreux et connus de tout le monde. Je veux parler d'un cas non pas de guérison, c'était impossible, mais qui prouve néanmoins quelle sédation l'on peut obtenir, quels graves accidents l'on peut enrayer, comment on peut vivre avec une aussi petite quantité de poumon perméable à l'air.

En même temps que moi, arrivait de Paris un jeune homme de dix-huit ans, accompagné d'un interne des hôpitaux, recommandé aux bons soins du docteur Meunier.

Sa mère, un frère et une sœur étaient morts, dans l'année, de phthisie galopante; il était orphelin avec quatre ou cinq millions de fortune, gagnés dans le commerce des vins à Paris. Aussi, était-il entouré de tout le bien-être désirable.

Chez lui, les deux poumons étaient tuberculeux et caséeux, depuis le haut jusqu'en bas; les deux sommets étaient ramollis, et d'un côté il y avait des cavernes où mettre le poing. Inutile de parler des accidents généraux qui étaient aussi graves que possible. Comment avait-il pu se rendre à Pau? c'était un problème pour nous. Comme je connaissais la famille de ce jeune homme, je le voyais souvent et Meunier me le fit examiner. Au début, nous fûmes d'accord pour fixer à une quinzaine de jours le temps qu'il avait encore à vivre.

Eh bien! sous l'influence de ce climat surprenant, sous la direction savante et admirable de son trop modeste médecin, tous les symptômes dangereux s'arrêtèrent.

Il ne fut jamais alité; toute la journée médicale, il la passait en voiture, faisait quelques pas sur le boulevard, jouait quelques instants au billard, au café de la place royale. Il vécut ainsi tranquillement, d'une façon vraiment inexplicable, jusqu'à la fin de mai 1874.

Dans les premiers jours de juin, il revint à Paris; il ne devait qu'y passer et gagner une vallée tempérée de la Suisse. Le lendemain de

son arrivée la fièvre le prit, trois jours après il était mort.

Quand je pense que pendant huit mois on a pu faire vivre ce malade qui, pour moi, était presque un cadavre, je ne doute plus qu'on puisse obtenir des guérisons inespérées, à Pau, au premier et au second degré de la maladie.

XIV.

J'ai un exemple d'un autre genre, aussi frappant; mais cela m'entraînerait trop loin de mon sujet.

Qu'il soit donc bien démontré pour tous que la tuberculose, dans certaines formes, et toutes les affections nerveuses hypersthéniques, se trouveront parfaitement bien du climat béarnais.

Outre les avantages curatifs qu'il présente, il y a encore à examiner ce que j'appellerai les qualités préventives.

Il n'y a pas que des malades à venir à Pau. Le plus grand nombre des étrangers qui viennent y passer l'hiver sont des personnes frêles, d'une santé délicate, qui ne présentent encore aucun symptôme morbide, mais sont sur la

limite de la santé et de la maladie. C'est que ce climat réussit merveilleusement aux petites santés. J'en excepte toujours les scrofuleux et les lymphatiques, auxquels il faut un traitement excitant.

La douceur du climat permettant tous les jours des distractions au grand air, peu à peu l'équilibre se fait et une certaine moyenne s'établit entre l'éréthisme et la torpidité.

A part les arthritiques, les habitants sont peu sujets à s'enrhumer. On n'entend pas tousser dans les rues de Pau. Aussi, les poitrines délicates passent ici leur hiver, sans contracter le moindre rhume, tandis que dans le nord de la France la toux les aurait sans cesse brisées.

Il est bien prouvé qu'après quelques hivers passés à Pau, toutes ces petites santés, à constitution nerveuse, reprennent le dessus. Tous ces déshérités de la force et de la vigueur ne tardent pas à rentrer dans le courant de la vie ordinaire.

Enfin, une des meilleures preuves qu'il fait bon vivre dans la vallée du Gave, c'est que l'on y atteint généralement un âge très-avancé.

Pendant dix-huit mois, j'ai suivi attentivement les décès, dans les journaux de Pau. J'ai été

étonné de voir que plus de la moitié des morts étaient âgés de soixante-dix à quatre-vingt-quinze ans. C'est une statistique qu'il serait bien facile de faire, qui ne demanderait que quelques heures de travail, de relever les décès depuis cinquante ans, et de prendre la moyenne de la mortalité par rapport à l'âge.

N'est-ce pas trop demander à la paresse indigène?

Toutes ces louanges du climat sont bien méritées; elles ne répondent qu'à l'exacte vérité. J'espére bien que d'ici à quelques années nos braves Béarnais en mériteront autant que leur climat.

XV.

Rien ne manque pour faire de Pau un vrai paradis.

Outre les avantages climatériques, cette ville présente des ressources de toute espèce, qui y rendent la vie facile, agréable et même peu coûteuse. Les appartements meublés y sont très-confortables, d'une distribution bien entendue.

Tous les environs sont couverts de villas ou de châteaux, qui conviennent aux personnes

riches, ou aux familles nombreuses. Leur prix de location n'est pas exagéré.

Malheureusement, les distractions d'un grand Casino et d'un théâtre manquent. Jamais je n'ai vu autre part de troupes aussi pitoyables que celles qui viennent jouer à Pau. De ce côté-là, tout est à faire.

Les promenades aux environs sont magnifiques. Lescar, Gan, Morlas, offrent des souvenirs historiques et quelques monuments précieux. Le chemin de fer donne toutes facilités pour aller à Bayonne, à Biarritz, en Espagne, d'un côté; de l'autre, à Bétharram, Bagnères-de-Bigorre, Lourdes, si célèbre par les pèlerinages.

La route de Gan est la promenade favorite des malades. Elle est si bien encaissée entre les collines, qu'à partir de Jurançon aucun souffle de vent ne s'y fait sentir.

La route de Tarbes et la route de Bayonne ne sont plus aussi recherchées. Quant à la route de Bordeaux, il faut que tous les médecins la mettent à l'index; je la déclare dangereuse, même pour les personnes qui se portent bien.

Les Anglais, esclaves d'une hygiène bien entendue, apportent avec eux leurs mâles

récréations. Trois fois par semaine, il y a des courses au renard, que tout le monde peut suivre, comme en Angleterre; les autres jours, le jeux de cricket, de polo, le tir aux pigeons; tous les mois, des *steeple-chases* sur les landes de Pont-Long. Tous ces exercices du sport donnent à Pau une activité, un mouvement que ne possède aucune autre station hibernale.

Trois fois par semaine, il est fait de la musique sur la place royale ou sur la promenade de la Basse-Plante.

Si je parle de toutes ces distractions extérieures, c'est qu'elles rentrent dans le cadre d'un traitement bien institué. Le guide de l'étranger à Pau est bien incomplet, et demande de nombreuses réformes.

Pour un malade, les mœurs de la ville sont intéressantes à étudier; cette étude est facile, car l'hospitalité la plus bienveillante s'y exerce sur une large base, et l'on ne trouve nulle part autant d'aménité que dans cette ancienne et noble bourgeoisie.

C'est une des rares villes où, le matin, le mari va avec sa femme faire un tour au marché; personne ne trouve ridicule de voir entre les

mains d'un homme un melon ou des fruits recherchés.

La colonie administrative, judiciaire, militaire, fait tous ses efforts pour plaire aux étrangers.

C'est aussi une bonne ville pour le gourmet. Le gibier de toute espèce y abonde, excellent; la truite du Gave a été renommée de tout temps; les marchés regorgent de foies gras d'oie et de canard; etc., etc.

Que je regrette maintenant l'état de misanthropie dans lequel la maladie m'avait plongé! J'étais un sauvage, je fuyais tout le monde. Je ne voyais que notre excellent ami de Mézange de Saint-André; que sa femme et lui ont été bons, patients pour le pauvre malade! Maintenant que ma tête est saine, comme je les aime et comme je les remercie!

Tous les édifices religieux sont coquets et faits pour prier. Seulement je dénonce les courants d'air de la cathédrale et le tapage infernal que l'on fait en remuant les chaises, pour le passage des quêteurs. Rien au monde n'exaspère comme le grincement du bois sur la dalle de marbre. Comment méditer, quand l'oreille est déchirée par les vibrations stridentes des pieds de chaises!

J'avais promis à beaucoup d'étrangers de demander cette *réforme religieuse;* ma promesse est tenue.

Que l'on mette des tapis, ou que l'on enchaîne les siéges.

Rien ne manque pour être heureux dans cet ancien petit royaume. Si Pau ne devient pas la première station hibernale de France, ce sera la faute de ses habitants.

La trop grande modestie de son corps médical doit aussi être mise en cause. Il est peu de villes en France qui réunissent autant de médecins savants et distingués. Il leur suffirait pour agrandir la réputation de leur ville de publier le résultat de leurs travaux, de leur expérience, de dévoiler leurs succès : ce serait rendre service à la science et à l'humanité.

CHAPITRE XXXIII.

Dax.

I.

En écrivant les lignes qui précèdent, ce n'était pas une dette de reconnaissance que je payais au climat de Pau, puisque ce climat me fut plutôt nuisible qu'utile. Comme médecin, je me devais à la vérité, je devais proclamer bien haut les profits que peut en tirer l'humanité; je regrette que la forme de ce livre ne soit pas assez scientifique, afin qu'un grand nombre de médecins le possèdent, et soient instruits de la valeur médicale réelle de cette station.

Combien n'y a-t-il pas de médecins qui vont tous les hivers respirer la santé à Pau? C'est à ces médecins d'unir leurs voix à la mienne pour dire les jouissances qu'on y trouve.

Mais les lignes qui vont suivre me sont

dictées par la plus vive reconnaissance. Je ne doute pas que si je vis encore, c'est au climat de Dax, à la savante organisation des Thermes, aux bons soins dont je fus entouré par mes confrères, les docteurs Larauza et Raillard, que je le dois.

Revenons donc à mon observation.

II.

C'est dans les conditions morbides et physiologiques dont j'ai parlé, il y a quelques pages, que je me trouvais, lorsque je partis de Pau. La distance de Pau à Dax n'est pas grande : deux heures de chemin de fer. J'arrivai à Dax à trois heures du soir, le 29 janvier 1874.

Il y avait beaucoup de monde aux Thermes; aussi fus-je tout d'abord contrarié, parce que la chambre que l'on me donna ne me convenait pas. Il est vrai que j'avais à Pau un délicieux petit appartement, presque luxueux. A Dax, l'établissement est magnifique; mais j'étais le dernier venu, je ne pouvais pas choisir.

Quand je montai les marches du perron, il paraît que j'étais à demi voûté, les yeux ternes, le teint blafard, les oreilles blanches. Beaucoup de

pensionnaires étaient réunis dans le vestibule, tous se dirent : Voilà quelqu'un qui nous vient qui est bien malade. Pauvre nature humaine, nous sommes satisfaits, je ne dis pas heureux, si nous trouvons quelqu'un plus malade que nous! Il semble que notre départ, si nous devons mourir, est d'autant plus retardé, que beaucoup doivent nous précéder.

La chambre, inhabitée depuis longtemps, était humide. Le soir, il tombait de l'eau, le feu ne marchait pas, la cheminée fumait, je fus repris d'une violente céphalalgie. Nous ne connaissions personne, nous n'avions parlé à personne; de nos deux alcôves séparées, nous ne pouvions nous apercevoir. Qu'il y a des moments tristes dans la vie! et dans ces moments que devient donc celui qui n'est pas soutenu par l'amour d'une femme dévouée, par la foi en une autre vie? Je comprends le suicide devant ces terreurs.

Nous pleurâmes ce soir-là ; les pleurs font du bien, surtout quand elles sont essuyées par une main chérie.

C'est sous ces tristes auspices que je débutai dans mon nouveau séjour.

III.

Dax, chef-lieu d'arrondissement du département des Landes, est située par 43° 42′ de latitude, et par 3° 24′ de longitude; son élévation au-dessus de la mer est de trente-neuf mètres neuf décimètres. Elle est bâtie sur la rive gauche de l'Adour, sur lequel peut se faire un service de bateaux à vapeur entre Dax et Bayonne. Ancienne capitale des *Tarbelli*, elle doit son nom, *acqs, acqua, acquæ, acquæ tarbellæ*, aux grandes quantités de sources chaudes qui jaillissent de son sol.

La renommée curative des eaux de Dax remonte aux temps les plus lointains. Julia, la fille d'Auguste, vint chercher la guérison à ces bains, et il y a quelques années on voyait encore les vestiges de la porte Julia, porte qui fut construite exprès pour l'entrée dans la cité de la fille des Césars.

Depuis Saint-Sever, toute la rive droite de l'Adour est couverte de forêts de pins, qui entourent Dax et les environs comme d'un vaste croissant. Toute la rive gauche fait partie de la Chalosse. C'est la partie du département qui est

cultivée; elle donne en abondance d'excellents produits, céréales divers, bestiaux, etc. Sa configuration, assez tourmentée, n'est qu'une succession de collines et de vallons.

Dax est abritée contre les vents du nord et du nord-ouest par ces immenses forêts de pins maritimes qui vont de Bordeaux à Bayonne, s'étendant principalement sur la rive droite de l'Adour. Saint-Sever étant à cent deux mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer, tandis que Dax ne l'est qu'à trente-neuf, c'est donc par une vaste surface forestière de soixante-trois mètres de hauteur, une vraie muraille de pins, que cette dernière ville est protégée.

Un rideau de forêts s'étend bien aussi entre elle et la mer; mais elle en est trop peu éloignée, vingt-quatre kilomètres environ, pour que cette protection soit efficace; son élévation de trente-neuf mètres, à une si petite distance, l'expose au contraire à toute la rage des vents d'ouest. Heureusement que ces vents ne sont pas froids.

Les vents du sud ont passé sur la chaîne des Pyrénées, se sont rafraîchis au contact des neiges, et n'apportent plus aux malades qu'une douce chaleur au lieu de la vapeur brûlante du sirocco.

Les vents d'est qui accompagnent toujours le beau temps sont frais, mais très-modérés.

Comme à Pau, il y a beaucoup de journées dans l'année où le vent ne se fait pas sentir; dans toute cette région, il existe parfois un calme extraordinaire de l'atmosphère. Il est vrai de dire que lorsque les vents de l'ouest, qui sont les vents dominants, s'élèvent, ils sont très-violents; on se ressent là du voisinage du golfe de Gascogne.

Son éloignement de la montagne, la proximité du grand courant du Gulf-Stream dans le golfe de Gascogne, les immenses forêts de pins qui s'étendent au nord et au nord-ouest, font à cette ville une température toute spéciale, toute privilégiée ; son atmosphère éprouve des changements remarquables dans ses qualités.

IV.

Je suis le premier médecin qui vais m'étendre un peu longuement sur le climat de Dax, jusqu'alors très-incomplétement étudié. Du reste, jusqu'à ces dernières années, il n'y avait aucune raison de s'en occuper. Si je le fais, c'est que pen-

dant deux hivers, j'ai pu prendre des observations de chaque jour, observations d'autant plus sérieuses et minutieuses qu'elles intéressaient ma santé.

Jusqu'alors Dax n'a été qu'une petite ville bien peu connue, bien tranquille, bien arriérée, renommée seulement pour ses bains de boues, ses eaux chaudes, ses résines et ses foies de canard. Depuis quelques années, grâce au chemin de fer de Bordeaux à Bayonne, elle est devenue tête de ligne d'une partie du réseau pyrénéen; son importance et son activité ont augmenté. Sera-t-elle plus heureuse de sortir de son obscurité?

Désormais, grâce à l'excellence de son climat, aux propriétés de ses eaux, aux guérisons nombreuses de phthisiques que, chaque année, elle enregistrera, Dax deviendra, avec Pau, une des stations hivernales les plus renommées.

Loin de se gêner, ces deux villes ne pourront que mutuellemeut s'entr'aider; loin de se faire une concurrence nuisible, elles se suppléeront dans nombre de cas; par leurs efforts communs, elles arriveront à des résultats auxquels il leur aurait été défendu de prétendre. Tout un système

thérapeutique nouveau surgira, système qui devra sa popularité et ses succès au voisinage des deux sœurs, aux échanges continuels qu'elles feront des propriétés curatives de leurs atmosphères. L'association, ce grand progrès des sociétés modernes, transportée dans la science, ouvrira une ère de prospérité inconnue dans toute la région sud-ouest de la France.

V.

La température hivernale de Dax, quoique située plus au nord que Pau, est de deux degrés et demi plus élevée que dans cette dernière ville.

En effet, la moyenne est de + 8° à + 9°; c'est à peu près la température d'Hyères. Quant à la journée médicale, c'est-à-dire de onze heures à trois heures, sa température est rarement au-dessous de + 12°.

A quoi tient cette différence thermométrique, cette élévation dans la température, qui, au contraire, devrait diminuer en remontant vers le nord?

Cela tient à deux raisons :

L'éloignement des Pyrénées, couvertes de neige tout l'hiver. A deux lieues de Pau, la neige

commence à couvrir la terre, constamment l'équilibre de chaleur tend à se faire aux dépens de la plaine.

Puis cette moyenne thermométrique plus élevée, qui ne s'observe que pour la ville même de Dax et pour la campagne dans un rayon de quelques kilomètres, est due à l'échauffement du sol et de l'atmosphère par l'énorme nappe d'eau chaude qui vient se faire jour à cet endroit. La surface de la terre est criblée de trous qui servent de soupape de sûreté à la chaudière souterraine.

L'humidité y est fort grande, la moyenne hygrométrique est de 80° à 90°. C'est cette humidité qui distingue surtout le climat de Dax et contribue à lui donner ses propriétés sédatives. Cette humidité tient aussi à deux causes : à l'état général de l'atmosphère, qui normalement est chargé de beaucoup de vapeurs; à la présence au milieu de la ville d'une source, dite source chaude, qui émerge par plusieurs larges ouvertures. Les eaux arrivent en bouillonnant au milieu d'un vaste réservoir; de cette nappe bouillante s'élève une colonne qui ressemble à la fumée d'un immense incendie. C'est la masse des

vapeurs condensées qui va se mêler à l'atmosphère, et augmenter son humidité.

Les brouillards y sont malheureusement fréquents, à cause de la proximité de l'Adour. Cependant, ils n'ont lieu que le matin; il est bien rare qu'à dix heures ils ne se dissipent complétement. Comme les malades se lèvent tard, et ne sortent jamais avant cette heure, ils ne gênent ni la santé, ni le traitement et passent inaperçus. Ils ont néanmoins une influence fâcheuse sur l'état général de la population : ils prédisposent aux fièvres paludéennes, très-communes dans le pays.

A cause du peu d'éloignement de la mer, des émanations résineuses des vastes forêts de pin maritime, la moyenne ozono-métrique est très-élevée. Il est peut-être bon que l'air ait enfin quelques propriétés excitantes, car la sédation pourrait être portée trop loin, jusqu'à la dépression.

La grande différence thermométrique entre le soleil et l'ombre, si nuisible à Pau, n'existe pas à Dax; cette ardeur torride du soleil a disparu. On peut dire, en général, que les différences thermométriques sont très-peu marquées dans la

journée. Aussi, et c'est là, comme nous le verrons, le grand point à considérer : le climat ne prédispose pas à l'arthritisme. Aux environs de Dax, malgré l'humidité, il y a peu de rhumatisants. Les émanations térébenthinées doivent être pour beaucoup dans cette résistance de la constitution.

VI.

Ainsi donc, Dax est une ville qui, par sa position, sa climatologie, peut devenir une excellente station d'hiver pour toutes les maladies chroniques qui revêtent la forme éréthique. Ces stations sont excessivement rares; avec Pau, c'est certainement pour moi la meilleure de tout le sud-ouest de la France.

Mais, jusqu'à présent, Dax était restée une ville ignorée; elle le serait encore, si la création de magnifiques thermes, dans des conditions toutes spéciales, n'était venue apporter de nouveaux éléments de guérison, et une thérapeutique tout à fait nouvelle dans le traitement de cette terrible maladie qu'on appelle la phthisie.

Il faut bien l'avouer, il ne faut pas demander à la région sud-ouest le magnifique soleil, les

belles journées du rivage de la Méditerranée. De Gênes à Hyères, la pluie comme les brouillards sont rares, le ciel est sans nuages presque tous les jours ; il n'y a pas d'humidité dans l'air, qui devient sec et excitant. La moyenne de la température y est plus élevée, la végétation est celle des pays africains.

Pour des personnes en bonne santé, il n'y a pas à hésiter dans le choix à faire. La Provence, la rivière de Gênes est cent fois préférable l'hiver à Arcachon, Biarritz, Dax et Pau. Il faudrait être de mauvaise foi pour soutenir le contraire.

Mais, pour des malades, la question ne se résout plus de même. Le climat méditerranéen est excitant, le climat du sud-ouest est sédatif, tempérant.

Au point de vue thérapeutique, les maladies se partagent en deux grandes classes : l'une revêt la forme torpide, l'autre la forme éréthique. A Cannes, à Menton, la première ; à Dax, à Pau, la seconde.

Ce n'est pas pour son plaisir que le malade abandonne son pays, c'est pour se guérir. Toute une classe de malades ne peut guérir que dans

la région sud-ouest; c'est là que, sans hésiter, ils doivent être dirigés.

VII.

Il y a une dizaine d'années, une société toute locale se forma pour la construction d'un grand établissement thermal et l'exploitation de sources très-abondantes, situées sur le bord de l'Adour, sur la place même du Château (les sources du Bastion, les sources Sainte-Marguerite). Le capital souscrit ne fut pas assez considérable pour mener à bien les travaux, l'entreprise fut abandonnée.

Elle fut reprise par le docteur Delmas, propriétaire et directeur du célèbre établissement hydrothérapique de Bordeaux, et par le docteur Larauza, médecin à Salles, membre du conseil général de la Gironde.

Grâce à leur activité, à leur expérience, grâce à leurs capitaux, les travaux furent repris, rapidement poussés, et aujourd'hui, Dax possède, sans conteste, laissant bien loin derrière lui tous les établissements rivaux, le plus magnifique institut hydrothérapique de la France et de l'étranger.

Les thermes, d'abord, ne furent construits que dans l'intention d'y traiter, pendant toute l'année, les maladies pour lesquelles les eaux et les boues de Dax sont renommées : rhumatismes, névralgies, sciatiques, périmétrites, certaines formes de paralysie, etc, etc. Ouverts seulement depuis quatre ans, ils ont obtenu tout le succès et toute la prospérité désirables.

Mais le docteur Larausa, qui était venu s'y fixer et en prendre la direction, s'aperçut bientôt que, grâce à la situation climatologique de Dax, la vie dans ce vaste établissement, dans ces longues galeries, dont l'atmosphère est, comme je vais le dire, complétement changée, pouvait être un moyen de guérison dans la forme éréthique des affections pulmonaires.

En effet, la maison est construite sur les sources mêmes. L'eau jaillit à une température de 60°, donnant au minimum par jour douze cent mille litres. L'on comprend aisément de quelle quantité énorme de chaleur et de vapeur l'on dispose. Aussi l'établissement est-il chauffé, jusque dans ses plus petits recoins, par les vapeurs qui s'élèvent de ces sources. La température est constamment maintenue, la nuit

comme le jour, entre 14° et 18° centigrades.

C'est cette température que le docteur Larauza a admise comme moyenne, pour qu'il n'y eût pas une trop grande différence avec la température extérieure, et parce que l'expérience a prouvé que c'était celle qui convenait le mieux dans les affections pulmonaires. Du reste, il est toujours facile de l'élever ou de l'abaisser à son gré, tellement la captation a été bien disposée.

L'air que l'on y respire est donc un air chaud et saturé d'humidité.

VIII.

Les sources, en venant jaillir à la surface, laissent échapper une telle quantité d'azote, que la constitution de l'air est changée. A l'analyse, il ne contient plus que 19 0/0 d'oxygène, pour 81 0/0 d'azote, au lieu de 21 0/0 d'oxygène, et 79 0/0 d'azote. Tout le monde sait que les propriétés excitantes de l'air sont dues à l'oxygène. L'on comprendra facilement combien l'air un peu désoxygéné des thermes doit perdre de sa puissance d'excitation. Ce n'est plus là, indirectement, par le système nerveux, que l'air a de l'influence sédative, mais

bien directement, par son contact avec les parties lésées des poumons.

Les eaux de Dax, sulfatées mixtes, sulfatées calciques, sont fortement minéralisées; leurs vapeurs entraînent avec elles une grande quantité de matières calcaires et crétacées. Il serait à désirer que l'on fît pour les vapeurs d'eau des thermes de Dax ce qui a été fait pour les vapeurs des sources du Mont-Dore : analyser exactement la quantité des matières solides qui y sont contenues. Elle doit être considérable, car sur les vitrages, sur le marbre, sur les murailles elles laissent une poussière qui ternit les surfaces et est même sensible au toucher.

Pour ceux qui voient la guérison de la phthisie dans la transformation des matières caséeuses et tuberculeuses en dépôts crétacés, l'inspiration d'un air chargé de principes calcaires doit être prise en sérieuse considération. Pourquoi ne se ferait-il pas dans les extrémités alvéolaires malades un dépôt calcaire? La machine humaine est bien la pile voltaïque la plus perfectionnée et l'existence n'est qu'une succession de phénomènes chimiques galvaniques.

Malheureusement c'est là que tout commence

evenir obscur. Enfin le procédé Ruolz trouverait là une étrange application.

Il y a déjà longtemps que Trousseau avait conseillé dans le traitement de la phthisie de vivre dans une atmosphère chargée d'humidité tiède. Des essais trop peu nombreux dans ce sens ont été faits par plusieurs observateurs, principalement par MM. Martin-Solon et Schützenberger; mais ces expériences n'ont pas été faites sur une grande échelle, et sans distinguer à quelle forme de maladie l'on s'adressait. Aussi les premiers résultats furent peu satisfaisants, la question fut délaissée.

Les travaux faits sur la diète respiratoire à Amélie-les-Bains et au Vernet ont surtout eu en vue les principes sulfureux contenus dans l'atmosphère, et non la vapeur d'eau tiède inspirée.

Enfin n'oublions pas les remarquables travaux du docteur Sales-Girons. Son établissement modèle de Pierrefonds, la vogue grandissante depuis quelques années des salles de pulvérisation dans les établissements thermaux, témoignent assez en faveur de la méthode.

Pourquoi notre cher confrère le docteur Sales-Girons est-il donc tant attaqué?

C'est le sort de tous les auteurs, de tous les hommes qui ont de la valeur et cherchent à se produire de subir les épreuves de la lutte et de la jalousie, de la concurrence et de l'envie. C'est le feu qui purifie l'or; l'homme honnête, sincère, en sort plus brillant, dégagé de toute erreur, jamais amoindri.

Cela tient peut-être aussi à ce qu'il sait très-bien se défendre, quelquefois tr...op bien attaquer. On n'est pas pour rien de ce beau pays du Midi; l'esprit y pousse, comme les champignons, en plein champ.

J'ai passé une dizaine de jours aux thermes de Dax avec le docteur Sales-Girons. Il m'a exposé tous les avantages, comme tous les inconvénients, de sa méthode, cité un grand nombre de succès et démontré les principes sur lesquels il s'appuie. Je reste convaincu de son efficacité incontestable et souvent merveilleuse dans le traitement des affections pharyngiennes, comme de sa grande utilité dans les affections bronchiques et alvéolaires.

Pour moi, je ne mets pas en doute la pénétration de la poussière d'eau jusque dans les extrémités bronchiques, et cela par une expérience qui

m'est personnelle, que chacun peut faire sur soi. C'est l'impression du froid que l'on ressent dans toute la poitrine lorsque l'on commence une séance de pulvérisation. L'on sait que l'eau, pour se réduire en poussière, absorbe une grande quantité de chaleur et détermine du froid. Si, avant de parvenir dans les plus petites bronches, l'eau perdait son caractère de poussière, elle rendrait la chaleur absorbée et déterminerait une sensation de chaleur au lieu d'une sensation de froid.

Je donne cette explication pour ce qu'elle vaut. Je la crois juste, surtout scientifique. Les lois qui régissent la chaleur sont trop vraies pour que celui qui s'appuie sur elles puisse longtemps se tromper.

Je crois à l'avenir de cette méthode de traitement. Au début, l'on gâte toujours ce qu'il y a de bon, parce que l'on généralise trop les quelques succès que l'on obtient. En terme de vénerie, l'on s'emporte sur la voie. Il faut le temps et l'expérience pour contrôler les découvertes.

IX.

Mon bon ami le docteur Meunier avait visité l'établissement de Dax, connaissait les idées médicales du docteur Larauza, les approuvait. Voyant que le climat sédatif de Pau, si convenable sous bien des rapports, n'empêchait pas les manifestations arthritiques de se faire du côté des poumons, il m'engagea à aller à Dax. Je pensais d'abord n'y passer que quelques semaines, puis revenir à Pau, dans mon appartement que je gardais. La vie en famille, les distractions d'un grand établissement ne pouvaient qu'agir sur l'état moral et hypocondriaque qui commençait à s'emparer de moi.

Non-seulement je devais trouver dans le climat de Dax la même influence sédative qu'à Pau, mais encore la vie continuelle dans l'établissement, dans les conditions que je viens de décrire, pouvait aider directement à la guérison de l'affection pulmonaire.

Je suis, je crois, le premier phthisique, le premier étranger venu à Dax pour y chercher la santé. Toutes les personnes qui se trouvent dans

le même état que moi n'hésiteront bientôt plus à suivre mon exemple, quand leur auront été démontrés tous les avantages que l'on peut en tirer.

X.

Le rôle de la congestion et de l'inflammation pulmonaires sur la production et la marche de la tuberculose a été très-étudié depuis plusieurs années par les médecins les plus éminents. Tous sont d'accord pour déclarer que la phthisie ne peut guérir qu'à la condition que les accidents congestifs du poumon disparaissent, qu'ils ne puissent plus se représenter.

C'est là la base de tout traitement rationnel; toute autre médication vient secondairement.

Dans l'étiologie de la phthisie, l'on peut poser comme axiome que là où il n'y aura pas congestion il ne se formera pas de tubercule. C'est la congestion qui est le prodrome de l'inflammation pulmonaire chez le phthisique, de la pneumonie caséeuse.

Les tubercules formés ne peuvent disparaître, se transformer ou rester à l'état d'innocuité, qu'à

la condition que les tissus environnants seront constamment décongestionnés.

La grande thérapeutique de la phthisie pulmonaire est donc non-seulement de combattre la congestion, mais encore de la prévenir.

Quelles sont donc les causes de la congestion? Ces causes connues, comment les combattre, comment les empêcher, comment les éloigner?

Il est bien entendu que je ne parle là que des congestions *phthisiogènes, engendrant la phthisie*, des congestions qui, une fois le tubercule produit, sont entretenues par la présence même du tubercule. Il est bien d'autres formes de congestion pulmonaire, qui dépendent de causes différentes; je n'ai pas à m'en occuper. C'est à la congestion qui se produit chez le sujet prédisposé aux tubercules, chez le sujet déjà tuberculeux mais qui cherche à se guérir, que j'ai affaire.

Les causes principales de congestion sont :

La suractivité des fonctions de l'organe; la course, le chant, les efforts, etc., augmentent le nombre et l'amplitude des inspirations. Les mouvements du poumon sont plus considérables, le sang y est appelé en plus grande quantité.

Les matières irritantes qui pénètrent avec l'air dans le poumon, toutes les poussières, un air trop oxygéné, trop ozonisé, trop sec; des vapeurs excitantes, chargées de principes souvent toxiques, etc.

Le passage d'un air chaud dans un air froid, et réciproquement; le froid aux extrémités.

Les fonctions de la peau qui se font mal ou d'une manière incomplète; le trouble ou la suppression des sécrétions habituelles.

L'état habituel de dyspepsie, surtout la forme flatulente.

Enfin les causes morales : les passions, la colère, la tristesse, etc.

Voilà les causes ordinaires de congestion chez les valétudinaires, chez les malades atteints de tuberculisation.

XI.

Ainsi, en dehors du traitement spécial de la misère physiologique, en dehors de la présence congestive du tubercule, le problème à résoudre est de savoir s'il y a dans un lieu une manière de vivre telle, que les congestions disparaissent ou ne puissent se produire.

Je crois que le séjour de Dax pendant l'hiver et la vie à l'établissement thermal remplissent toutes les indications anticongestives, pour le traitement de la phthisie chez les arthritiques. pour le traitement de la forme éréthique de la tuberculose chez les personnes nerveuses.

Quant à la phthisie torpide, à la phthisie scrofuleuse, même quand ces formes se compliquent d'herpétisme et d'arthritisme, ce qui est bien rare, il ne faut pas songer au climat de Dax. Bien loin de lui être favorable, il ne peut que lui être nuisible. Une phthisie scrofuleuse qui peut se guérir ou s'améliorer avec le climat de Cannes et de Menton deviendrait bien vite à Dax une phthisie galopante.

Examinons donc en détail comment Dax se trouve dans de si excellentes conditions pour le traitement de la phthisie éréthique, arthritique et nerveuse.

Il est évident qu'il dépend du malade que les poumons fonctionnent avec plus ou moins d'activité et de régularité. C'est à lui de ne jamais chanter, de ne jamais trop élever la voix, de ne pas avoir de conversations trop longues, de ne faire aucun mouvement musculaire trop considé-

rable. Ces précautions on peut les prendre dans tous les pays du monde.

Quant aux promenades, elles se font à Dax dans de bonnes conditions, car le pays est généralement plat. L'on ne trouve pas de ces montées si fatigantes pour le poumon, qui sont fréquentes dans beaucoup de stations hibernales, à moins de limiter ses courses à un très-petit rayon.

A Dax, l'air étant constamment chargé d'humidité, il y a très-peu de corps étrangers en suspension dans l'atmosphère ; à cause de cet air humide et des pluies fréquentes, il n'y a presque jamais de poussière. C'est le contraire pour Alger et tout le littoral méditerranéen.

L'atmosphère de l'établissement est encore plus saturée d'humidité, et ne doit jamais, quel que soit le temps, contenir le moindre germe pulvérulent.

Ainsi, il est bien certain que la muqueuse bronchique ne peut être excitée ou irritée par le contact de corps étrangers transportés avec l'air extérieur.

XII.

L'air de la campagne est rempli d'émanations balsamiques résineuses ; l'on sait combien elles

sont vantées contre la phthisie, et comme le séjour au milieu de bois de pins a toujours été favorable à la thérapeutique des affections pulmonaires.

Quel est leur mode d'action sur la muqueuse bronchique?

L'on avait cru jusqu'à présent que les vapeurs résineuses diminuaient l'ozone de l'air de façon à rendre celui-ci plus tempérant. Un médecin anglais, Ireland, prétend, au contraire, que les bois de pins ozonizent l'atmosphère, et que l'on a alors un air excitant.

Le rôle physiologique et médical de l'ozone est bien inconnu jusqu'ici. De toutes façons, je ne craindrais pas à Dax un peu d'irritation par l'ozone, tellement le malade est entouré d'éléments de sédation et de dépression.

Du reste, toute théorie doit s'effacer devant l'expérience des siècles. Il est prouvé que la phthisie arthritique est efficacement combattue par les émanations balsamiques. Dax étant, pour moi, la station hibernale par excellence des arthritiques, ces conditions atmosphériques augmenteront encore la valeur du climat.

Je voudrais que tout l'hiver les chambres habitées par les phthisiques fussent tapissées de

rameaux de pin, que l'on renouvellerait très-fréquemment. J'engage fort le docteur Larauza à mettre cette idée à exécution; la décoration des appartements n'aurait nullement à en souffrir; bien loin de là, elle ne pourrait qu'y gagner.

Si j'en crois mon expérience personnelle, je me suis toujours très-bien trouvé de mes promenades au milieu des pins, surtout au milieu de ceux qui étaient en pleine exploitation résineuse. A ce moment les larges plaies faites à l'arbre, d'où découle la résine, donnent des vapeurs térébenthinées très-agréables.

XIII.

A l'établissement, non-seulement l'ozone a disparu, mais encore la quantité d'oxygène de l'air a diminué de deux sur vingt et un, c'est-à-dire de dix pour cent, et a été remplacée par un gaz dont les propriétés ne sont ni excitantes ni irritantes. La constitution de l'air est alors : azote 81, oxygène 19. Je néglige l'acide carbonique, qui a pourtant augmenté d'un pour cent, parce qu'il est complétement indifférent à notre thèse.

Ainsi, en supposant que le malade sorte trois

heures par jour, ce qui est une bonne moyenne, au milieu des jours courts de l'hiver, pendant les vingt et une autres heures de la journée, et cela pendant des mois, le poumon ne respire qu'un air désoxygéné! en petite quantité, il est vrai; néanmoins, on arrive à des mètres cubes au bout de la journée.

Comment ne pas croire à l'effet tempérant de cet air sur la muqueuse bronchiqne, sur les vésicules pulmonaires, quand il est prouvé, par mille expériences chirurgicales, que plus un air est oxygéné, plus il est contraire à la bonne marche et à la cicatrisation des plaies?

N'est-il pas prouvé que si l'on peut parvenir par des moyens mécaniques ou chimiques à préserver les plaies du contact de l'air, la congestion et l'inflammation disparaissent, pour faire place à une réparation régulière, à une guérison? Dans la discussion sur les pansements ouatés qui vient d'avoir lieu, pansements qu'il faut employer pour juger de leurs merveilleux effets, n'est-il pas évident que le succès est dû autant à l'empêchement du contact de l'air qu'à son filtrage?

Si quelques chirurgiens actuels reviennent si

facilement, depuis quelques années, à l'emploi de certains onguents dans le pansement des plaies, c'est que les produits chimiques qui entrent dans la composition de ces onguents agissent en s'emparant de l'oxygène de l'air, tandis que l'excipient isole la plaie et empêche son contact.

Je ne sais si l'on a jamais étudié l'action de l'onguent considérée à ce point de vue. Il doit y avoir quelque chose de vrai et de réel dans cette idée. Notre instruction médicale, quant aux onguents, est nulle, et à juste titre, puisque la pratique médicale les a presque complétement abandonnés. Cependant je m'étonne tous les jours que, pendant des siècles, d'aussi savants observateurs, d'aussi grands génies, bien supérieurs à tous les hommes que notre siècle a produits, aient eu foi dans les onguents. Passés maîtres dans la comparaison, il était impossible qu'ils n'eussent pas discerné le vrai du faux.

Quant à cette action chimique de l'onguent, non pas sur la plaie, mais sur les éléments qui composent l'air ou qui le vicient, je me réserve de rechercher si cette étude a été faite, et de travailler à ce sujet si je ne trouve rien qui me contente.

XIV.

Pour moi, chirurgien, cette influence de l'air sur les plaies et sur les tissus enflammés est un fait depuis longtemps démontré; comme médecin, ma conviction est également faite à cet égard; enfin, comme malade, comme phthisique, j'ai l'expérience personnelle du malaise que l'on éprouve à respirer un air sec et très-oxygéné, et, au contraire, du bien-être que l'on ressent de se trouver dans un milieu humide et plus azoté.

Bien des malades ont décrit le bonheur qu'ils éprouvaient à respirer l'air de Pau, lorsqu'ils arrivaient des stations méditerranéennes. Je ressentis un bonheur analogue dès la première nuit que je passai dans l'atmosphère des thermes de Dax.

Mais ce bienfait, l'éprouve-t-on dans toutes les phases, à tous les degrés de la maladie?

A quelque degré que le mal soit arrivé, il y a toujours des points dans le poumon qui sont à la période congestive, irritative, inflammatoire, auxquels l'atmosphère des thermes convient. Mais s'il existe de vastes cavernes, que le malade

soit venu à l'état d'étisie, de fonte générale, toutes les conditions changent bien. Pour prolonger la vie de quelques semaines, de quelques mois, c'est à un air excitant, vivifiant, qu'il faut s'adresser. Alors, ce n'est plus la guérison que l'on recherche, c'est presque un cadavre que l'on voudrait galvaniser.

Quant au second degré, la période de ramollissement, c'est la période inflammatoire par excellence ; s'il y a chance d'arrêter les progrès du mal, c'est bien dans ce milieu qu'il faut chercher la vie.

Aux thermes de Dax, l'air est non-seulement changé dans ses qualités physiques, mais il est encore complétement saturé de vapeurs d'eau qui ont entraîné avec elles des sels de chaux e de magnésie. J'ai déjà traité cette question au point de vue de la transformation crétacée du tubercule. Voyons maintenant si cette constitution peut avoir de l'influence sur la congestion pulmonaire.

Il doit se faire sur la muqueuse bronchique, sur la séreuse alvéolaire, sur les parois des cavernes, un dépôt impalpable de poussière saline. Cette poudre doit agir alors comme elle

agit à l'extérieur, lorsque l'on saupoudre les érésipèles, les rougeurs, les érythèmes, les eczémas, etc. Son utilité n'est contestée par personne. Antiphlogistique, tempérante à l'extérieur, elle doit également l'être à l'intérieur.

A l'extérieur, les lotions faites avec de l'eau contenant, en solution et en suspension, des poudres inertes, laissent déposer par l'évaporation des couches pulvérulentes dont l'effet calmant est vraiment remarquable. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour les poudres en solution ou en suspension dans les vapeurs des sources ?

XV.

Est-ce que la respiration constante de cet air chaud, humide, chargé de vapeurs, n'aura pas d'effet sur la congestion et l'inflammation du tissu pulmonaire malade ? Il faudrait oublier les eléments les plus simples de la thérapeutique, les expériences les plus concluantes de chaque jour, l'enseignement de tous les siècles, pour ne pas être convaincu de cette action.

Le cataplasme, que l'on n'a jamais pu détrôner, n'est autre chose qu'un corps chaud et

humide. Il n'est jamais venu à l'idée d'une personne raisonnable de nier l'action du cataplasme sur les tissus congestionnés ou enflammés. Dans le coryza, dans la pharyngite, dans la conjonctivite, quel est le traitement le plus commun et celui qui donne le plus de succès? C'est lorsque l'on expose les parties malades à la vapeur d'eau.

Dans l'eczéma, une des manifestations de l'arthritisme, comment agit-on ? On ne parvient à le guérir que si, préalablement, on a combattu cette congestion, cette inflammation eczémateuse, toute spéciale à l'arthritis, par des douches de vapeur, des cataplasmes, des lotions tièdes, etc. Si le mal, combattu par des moyens internes, ne guérit pas, ce n'est que lorsque la congestion et l'inflammation ont été vaincues par ces applications humides que l'on peut employer des topiques, qui mènent à la réussite.

Il y a d'autres moyens de guérir l'eczéma, me dira-t-on : c'est possible, et tant mieux, si l'on a plusieurs cordes à son arc, mais cela ne détruit en rien les raisons logiques que je viens d'exposer. Tant mieux, si pour la phthisie pul-

monaire différents traitements peuvent réussir; mais jusqu'à présent, dans la forme éréthique, il n'y a guère que celui que je viens de décrire à avoir eu des succès.

La phthisie arthritique, c'est l'eczéma du poumon.

N'y a-t-il pas mille exemples qui prouvent que la disparition de l'eczéma est souvent suivie de tuberculose? La congestion arthritique se fait sur la peau du corps ou des membres, au lieu de se faire sur le poumon. La ressemblance est si grande, que si la misère physiologique est portée très-loin, chez l'eczémateux, l'ulcération, la nécrobiose des parties malades se fait, comme la fonte et l'ulcération du poumon, dans la tuberculose.

Devant cet exemple de l'eczéma, que j'ai exprès choisi, parce que tout le monde connaît les rapports intimes de la phthisie pulmonaire avec l'eczéma, comment ne pas croire à l'efficacité de la vapeur d'eau constamment respirée, sur la congestion, l'inflammation et la secrétion pulmonaire?

Selon une ancienne expression heureuse, c'est un cataplasme interne, constamment renouvelé.

Ne doit-on pas aussi compter pour quelque chose l'action topique si tempérante du sulfate de chaux et de magnésie que les vapeurs des thermes laissent déposer sur la muqueuse bronchique?

XVI.

Les *vaporarium*, les salles d'inhalation, de pulvérisation, ont pris tant de place, depuis quelques années, dans le traitement de la phthisie pulmonaire, qu'il faut nécessairement que les résultats obtenus aient été favorables. A quoi donc faut-il attribuer cette vogue, si bien méritée du reste, si ce n'est à l'action décongestionnante de la vapeur d'eau chaude sur le poumon? Le temps consacré à ces inhalations est pourtant bien limité : deux heures par jour, tout au plus.

Il est bien évident que je ne parle pas des inhalations ou des pulvérisations d'eaux sulfureuses; je ne crois pas que le poumon supporterait un traitement aussi continu, aussi prolongé, avec des vapeurs d'eau chargées de principes actifs. Je n'ai en vue ici que le traitement de la phthisie arthritique et névralgique, qui, selon

moi, doit rejeter bien loin toute idée de médication sulfureuse.

Si quelques heures d'inhalation de vapeurs, pendant quelques semaines, peuvent produire de si bons effets, que ne faut-il pas attendre de l'action continue, pendant plusieurs mois, des vapeurs qui remplissent l'établissement thermal de Dax ?

XVII.

A Pau, l'arthritique souffre surtout de la grande différence de température qui existe lorsqu'on passe du soleil à l'ombre. C'est la principale raison pour laquelle les phthisies à forme arthritique ne peuvent être soignées dans cette station.

A Dax, cet inconvénient n'existe pas, ou du moins dans des proportions très-réduites. Le thermomètre, au soleil, ne monte jamais à des degrés extrêmes, comme à Pau ; même à l'ombre, la température moyenne est plus élevée d'au moins deux degrés. Cette égalité dans la température est une des grandes qualités du climat de Dax.

Dans l'intérieur de l'établissement, l'air chaud

pénètre partout d'une façon uniforme. Dans les chambres, comme dans les salons, comme dans les galeries, le thermomètre marque le même nombre de degrés. Le poumon malade, si sensible aux changements thermométriques de l'atmosphère, n'a rien à craindre dans ce milieu invariable.

XVIII.

Une des grandes causes de congestion pulmonaire est, comme je l'ai déjà dit, la perversion ou la suppression des fonctions de la peau.

S'il y a un endroit au monde où l'on peut faire fonctionner la peau à volonté, et d'une façon physiologique et scientifique, c'est bien à l'établissement hydrothérapique de Dax, le plus complet, le mieux organisé que je connaisse.

Selon moi, et d'après l'autorité des meilleurs médecins, la sudation entre pour beaucoup dans le traitement et dans la guérison de la tuberculose chez les arthritiques. Entre les mains savantes et intelligentes des docteurs Larauza et Raillard, elle deviendra une méthode thérapeutique importante.

Jusqu'à présent, c'est à peine si l'hydrothé-

rapie a osé toucher à la phthisie. A peine a-t-on conseillé quelques pratiques bien innocentes, tout à fait au début, ou comme moyen hygiénique préventif. Dans le bel ouvrage que vient de faire paraître notre confrère le docteur Beni-Barde, quelques pages sont consacrées à cette médication, mais plutôt pour prévenir le médecin de se mettre en garde que pour l'engager à s'en servir.

L'hydrothérapie dans la phthisie agira comme méthode reconstituante, comme moyen décongestionnant.

Je n'ai pas à m'étendre sur les bienfaits toniques de l'hydrothérapie ; ils sont connus de tous. Pourquoi ne pas les accepter contre la phthisie ? Comment cette médication tonique employée sagement peut-elle être dangereuse ? Je suis convaincu que, dans la forme torpide et scrofuleuse, elle est formellement indiquée.

Dans la forme éréthique, dans le traitement de laquelle toute excitation doit être exclue, l'hydrothérapie doit seulement se borner à régulariser les fonctions de la peau, à rétablir la sueur si elle a disparu, à la diminuer si, trop abondante, elle fatigue le malade. La peau res-

pire : si elle ne travaille pas, le poumon travaillera pour elle. Tout travail amène de la congestion, c'est ce que nous voulons éviter.

Les thermes de Dax ont ce grand avantage, c'est que les chambres que l'on habite sont situées immédiatement au-dessus de l'installation hydrothérapique. L'on n'a qu'un pas à faire de son lit à la salle de bains ; c'est en robe de chambre que l'on peut faire son traitement, sans la moindre crainte de refroidissement.

Comme révulsion, comme dérivation, la science ne peut mettre à notre disposition de moyen plus puissant que l'hydrothérapie. Nous poursuivons toujours le même but, la décongestion. Je ne connais pas de dérivatif aussi énergique que les douches en épingle et les douches écossaises sur les extrémités inférieures. Comparez donc ces puissants moyens de dérivation avec ces pauvres bains de pied auxquels on attache tant d'importance dans les stations thermales, et dont néanmoins l'efficacité ne peut être niée.

Les bains de boue, agissant sur la vaste surface de la peau, ne sont-ils pas aussi une méthode décongestionnante sûre? Jusqu'à présent les bains de boue n'ont pas été employés dans le

traitement de la phthisie pulmonaire ; ils le seront. Car, en raisonnant toujours par comparaison, ne voit-on pas chaque jour à Dax les engorgements articulaires dépendant d'une diathèse rhumatismale s'améliorer, guérir, par l'usage des boues ? Pourquoi n'en serait-il pas de même de l'engorgement arthritique du poumon ?

XIX.

Il est un fait d'observation qui remonte aux premiers temps de la médecine, qui est tellement devenu banal, qu'il court les rues, c'est que la disparition des hémorroïdes est une des causes de la phthisie. Pour nous, l'état hémorroïdal n'est qu'une manifestation de l'arthritisme, et souvent, à notre grand regret, nous constatons chez les tuberculeux la suppression du flux anal. Le premier soin du médecin, avec raison, devra donc être de chercher à rappeler cette congestion rectale. Au lieu des sangsues, de l'aloès, des suppositoires, etc., médication fort longue, fort ennuyeuse, nullement certaine, quelquefois nuisible, n'a-t-on pas dans l'hydrothérapie des moyens puissants pour faire réapparaître le flux

sanguin? Certainement; et, sans agir sur l'état général ou sur les voies digestives d'une façon fâcheuse, les douches ascendantes, les douches périnéales, les douches de siége, etc., sont d'un effet rapide et sûr.

Aux médecins qui s'occupent d'hydrothérapie à étudier maintenant cette méthode révulsive, dérivative, pour qu'on puisse l'employer dans le traitement de la phthisie éréthique.

Je le répète, le malade vit dans un milieu décongestif; pas un instant de la journée n'est perdu, tous concourent au même but. C'est cette continuité, cette persistance dans le traitement qui fait des thermes de Dax un *sanatorium* modèle.

Il est, je crois, dans l'intention du docteur Larauza d'établir un vaporarium, une salle de humage dans le genre de celles qui existent au Mont-Dore, à Royat, etc. Je pense que cette nouvelle installation est inutile, qu'il ne faut pas porter à l'excès cette méthode tempérante; ce serait bien vite de la dépression que l'on obtiendrait.

XX.

J'ai dit que la dyspepsie, surtout la dyspepsie

flatulente était une cause de congestion pulmonaire. Je n'ai pas besoin d'en donner l'explication, tous les médecins en connaissent la raison. Un des principaux moyens de traitement de la dyspepsie est l'exercice. A Pau, comme à Dax, tous les jours ne sont pas beaux ; il arrive quelquefois que l'on ne peut sortir ; puis, malgré la douceur du climat, il n'y a guère que le milieu de la journée qui soit convenable pour la promenade. Le dyspeptique, après son dîner, est donc condamné au repos.

Aux thermes de Dax, l'exercice est facile à toute heure de la journée ; les longues galeries qui entourent tout l'établissement au rez-de-chaussée et au premier étage permettent les promenades si nécessaires pour la digestion. Le repas du soir passe bien, les nuits sont bonnes.

Enfin, l'hydrothérapie n'est-elle pas un excellent traitement contre la dyspepsie ?

XXI.

Les soins matériels, même les mieux entendus, les mieux compris, ne suffisent pas au phthisique ; il faut y adjoindre un traitement intellec-

tuel et moral, si l'on veut obtenir des résultats vraiment sérieux et durables. Loin de ses affections, de ses affaires, le malade est exposé à la tristesse, à l'hypocondrie, au découragement. Ces tristes passions, il ne pourra les combattre que par des distractions de l'esprit et de l'âme. La vie en commun, telle qu'elle est instituée aux thermes de Dax, répond parfaitement à toutes les indications curatives.

Je ne puis mieux comparer la vie aux thermes qu'à la vie de château à la campagne.

Si les chambres que les malades occupent ne sont pas luxueuses, du moins sont-elles très-confortables et complétement indépendantes les unes des autres. Le service est bien fait; une grande propreté règne dans tout l'établissement.

Toute la matinée, de six à dix heures, est consacrée au traitement balnéaire ou hydrothérapique, à la cure de petit-lait.

A dix heures, le déjeuner en commun dans une vaste salle à manger, ou dans sa chambre. si le malade le désire.

De onze heures à trois heures, ce sont des promenades aux environs de la ville, sur le bord de l'Adour, en chemin de fer, à pied ou en voi-

ture. Si le temps est mauvais, les promenades dans les galeries, le billard, le travail, la conversation au salon.

A trois heures et demie, le traitement hydrothérapique reprend; c'est le moment des bains de pied, des douches révulsives, des pulvérisations, etc.

On est tout étonné que l'heure de six heures arrive, tellement la journée, régulièrement remplie, s'est vite passée. C'est le dîner, puis de longues promenades dans les galeries, réunion au salon. Presque tous les soirs, il y a de la musique au piano, et souvent pour les enfants et les jeunes gens de petites sauteries. A dix heures tout le monde est couché.

Cette vie, comme on le voit, n'a rien de désagréable; au bout de quelques jours, lorsqu'un peu de mieux s'est fait sentir, l'on est complétement habitué, la gaieté revient avec l'espoir.

XXII.

Les prix de la pension ne sont pas exagérés, mais néanmoins assez élevés, pour qu'ils ne puissent être abordés que par les gens de la classe

riche et bien élevée. Aussi les relations y sont charmantes.

C'est là que j'ai connu le fameux duelliste de Bordeaux, l'agent de change Rodrigue, mort depuis si malheureusement. « Si vous voulez vous guérir, me disait-il, ne buvez que du vin du pape Clément et du Château-Yquem. » Comme tous les Bordelais, du reste, il portait toujours avec lui son vin; et il ne buvait que de ces deux crus. Le vin du pape Clément est classé dans le premier ou dans le second grand cru; il est remarquable par la grande quantité de fer qu'il contient.

C'est probablement à cause de ce principe, qu'il a en excès, qu'il est si renommé pour les malades.

C'est là aussi que j'ai fait la connaissance d'un autre grand cru bien connu, le Château-Lynch-Bages. Le propriétaire de ce clos, M. Cayrou, était venu à Dax pour y soigner une santé bien délicate. Je fus attiré vers lui par ses manières affables, une instruction supérieure, une distinction bien rare aujourd'hui et une franchise peu commune. J'ai gardé avec lui de charmantes relations; puissé-je vivre longtemps pour mieux l'aimer et l'estimer encore, aussi pour boire son vin qui est maintenant ma seule boisson. Au

premier classement, ce vin sera certainement placé dans le troisième grand cru.

Nous avons vu défiler à notre table une foule de célébrités carlistes, qui venaient aux eaux bienfaisantes réparer les fatigues d'une campagne, pour repartir ensuite faire une guerre fratricide dans ce beau et malheureux pays qu'on appelle l'Espagne. Jamais les Espagnols ne m'avaient été bien sympathiques; ils ne le sont plus du tout, dès que j'ai pu les voir de près et les juger.

Comme les thermes de Dax sont le seul établissement en Europe où l'on puisse pendant tout l'hiver faire un traitement contre les rhumatismes, les sciatiques, les névralgies, l'on y accourt de tous les pays de la terre. Chose curieuse! bien digne des Français! les thermes de Dax sont plus renommés à l'étranger qu'en France. Du Canada, de Terre-Neuve, de Suède, de Russie, de l'Inde, de Java, de l'Australie, etc., l'on vient exprès guérir des maladies rebelles jusqu'alors à tout traitement.

Espérons que maintenant les médecins français n'ignoreront plus qu'il existe dans un coin de notre pays un établissement thermal que les frimas de l'hiver n'atteignent pas, et où toutes

les affections rhumatismales sont soignées avec succès. Combien de malades qui attendent impatiemment les beaux jours pour se diriger vers Aix, vers Bagnères, vers le Mont-Dore, lorsque des eaux aussi énergiques, aussi efficaces accordent leurs bienfaits l'hiver comme l'été !

L'année dernière je voulais absolument qu'un étranger, que l'on croyait Allemand et qui se tenait toujours à l'écart, fût le fameux prince de Bismark. Comme je lis, dans ce moment, que notre terrible vainqueur est repris de ses accidents nerveux, j'en conclus que ce n'était pas lui. Il y a trop rarement récidive après une guérison obtenue aux thermes de Dax. Les boues sont, je crois, les seules qui puissent guérir le prince. Sera-t-il jamais assez osé pour vouloir encore nous prendre nos éléments ?

XXIII.

Une des premières conditions pour que le malade guérisse, c'est qu'il ne connaisse pas l'ennui. Est-il possible de l'éloigner, de le chasser si, malgré tout le confortable, l'on vit presque seul, sans distractions pendant ces longues soi-

rées de l'hiver? Aussi que le médecin conseille à ses malades de vivre autant que possible dans ces établissements modèles, où l'on trouve réunies la médecine du corps et la vie de l'intelligence. Les thermes de Dax, à ce point de vue, remplissent toutes les conditions désirables.

Au milieu de ce concert de toutes les langues, la souffrance rapproche les malheureux, une certaine intimité s'établit bien vite entre les malades. Il y a entre eux une petite rivalité pour se guérir, rivalité que le médecin voit avec bien du plaisir, qu'il tâche de faire naître et d'exploiter au grand avantage de ses pauvres clients. Il est dans la nature humaine de vouloir arriver partout et quand même le premier!

Les personnes bien portantes qui accompagnent les malades n'ont que de la sympathie pour ceux qui souffrent, comme les leurs. Aussi une douce concorde ne cesse de régner parmi les habitants. Les mois se passent sans que l'on s'en aperçoive, les forces se relèvent, la guérison vient.

D'agréables voyages peuvent se faire aux environs de Dax, sans que le traitement soit interrompu plus d'une journée pour les plus longues distances. Il faut une heure pour aller à Bayonne,

à Biarritz, à l'embouchure de l'Adour, à Saint-Jean-de-Luz. Dans deux heures, l'on est à Hendaye, sur la frontière d'Espagne. L'année dernière, au mois de novembre, par un temps d'été, nous assistions au bombardement d'Irun, séparés des batteries espagnoles seulement par la largeur de la Bidassoa; Fontarabie est là tout près avec ses ruines et son cachet étrange, un autre Baden-Baden avec le même Dupressoir !

Sur une autre ligne, c'est Pau, la vieille ville béarnaise; Bétharram et Lourdes, le rendez-vous de tous les pèlerins, de tous ceux qui souffrent.

Plus près de Dax, à quelques kilomètres, c'est la maison où naquit le plus grand bienfaiteur de l'humanité, saint Vincent de Paul; le chêne à l'ombre duquel il ramenait ses troupeaux existe encore; son tronc, creusé par l'âge, sert de chapelle à un autel.

C'est là que les lazaristes ont fondé un établissement pour les orphelins et les apprentis des deux sexes. Il faut le visiter dans ses moindres détails; il est unique au monde, et il en changerait la face si cette admirable et étonnante conception était partout mise en pratique. Perdu au milieu d'une forêt de pins, il est encore ignoré.

Que l'économiste, le philosophe et l'homme d'État le visitent! Dans peu d'heures ils y apprendront et verront plus que ce que toutes les constitutions humaines ont pu bâtir et enseigner.

XXIV.

S'il est encore quelque motif qui doive attirer le phthisique à Dax, c'est la possibilité de faire, dès le mois de décembre, une cure de petit-lait. Outre les troupeaux de brebis qui vivent constamment dans les landes, à l'automne d'autres bandes immenses descendent des pâturages de la montagne et viennent passer l'hiver à l'abri des pins.

Les brebis commencent à mettre bas au mois de décembre; dès lors, l'on peut se procurer le lait nécessaire aux cures de petit-lait, si nombreuses qu'elles soient. Le petit-lait de brebis est celui qui est le plus estimé pour le traitement de la phthisie pulmonaire. Cette médication est surtout applicable à la forme éréthique, à laquelle le climat de Dax convient; les résultats sont surtout merveilleux si la phthisie est sous la dépendance de l'arthritisme.

Ce traitement, presque inconnu en France, produit pourtant de magnifiques effets en Allemagne et en Suisse. Seulement il ne faut pas l'appliquer indistinctement à tous les cas, à toutes les phases, à tous les degrés de la maladie. Il y a des règles à suivre, des précautions à prendre, dont les médecins français ne se font pas la plus petite idée. Quand notre présomption, même scientifique, sera-t-elle donc vaincue?

Dans la phthisie éréthique et surtout arthritique, je n'ai jamais eu qu'à me louer de ce traitement; sur moi-même, j'en ai éprouvé et étudié tous les bienfaits.

L'année dernière, aux mois de mai et de juin 1874, quelque temps après avoir quitté Dax, j'ai fait pendant six semaines une cure de petit-lait de brebis; j'y mis toute la précaution, toute la conscience possibles. J'étais en Vendée, au milieu des vignes, en pleine campagne. Je ne puis ici entrer dans aucun détail, je puis seulement dire qu'une fois la période d'excitation passée et la tolérance acquise, les fonctions digestives se firent avec une régularité, avec un ensemble inconnus depuis longtemps. Si je peux traduire ce que j'éprouvais, il me semblait que j'étais plus léger.

Pourtant j'engraissai d'une dizaine de livres dans cet espace de temps.

Chose remarquable ! pendant ce traitement, j'eus, au moins chaque semaine, une de ces petites pneumonies interstitielles dont j'ai déjà parlé, se révélant par des crachats rouillés, sans accident général, pneumonies nécessaires, selon moi, pour la disparition, la résorption de l'infiltration tuberculeuse.

La chair du tout jeune agneau, viande inconnue aux gens du Nord, est un mets exquis qui convient admirablement, en raison de sa structure relativement peu fibrineuse, à la nourriture que l'on doit suivre pendant la cure.

Les ânesses, les chèvres sont très-communes ; leur lait est toujours excellent dans le traitement rationnel de la phthisie.

Quelles sont les stations d'hiver qui réunissent autant d'avantages ?

Je ne connais, en Europe, aucune ville qui puisse lutter avec Dax. Alger seulement peut rivaliser avec elle.

XXV.

Si je me suis aussi étendu sur le climat de

Dax, sur ses avantages, sur la vie thérapeutique que l'on suit aux thermes, c'est que je suis convaincu que c'est là que ma guérison a commencé, ou du moins cette amélioration, plus sensible de jour en jour, et qui me fait espérer une heureuse terminaison.

Que ce soit là l'occasion de remercier publiquement mon bon ami le docteur Larauza pour les soins éclairés dont il m'entoura, pour la patience extrême qu'il fallut avoir avec un malade à tempérament aussi irritable que le mien. Si les névropathes rendent la vie bien dure au médecin, ils sont eux-mêmes bien malheureux. A ce moment le mal m'avait surexcité, rendu méchant et soupçonneux. Tout le monde pourtant se faisait un plaisir d'obéir à mes caprices; à mes observations quelquefois vives et bourrues, l'on ne répondait que par des sourires.

Larauza considère les malades comme une famille, à laquelle il consacre toute sa vie, toute son intelligence. Ses enfants, si charmants, si bien élevés, ne sont pas soignés avec plus de tendresse et de dévouement. Aussi tous les malades qui partent des thermes lui témoignent-ils la plus vive reconnaissance. Que sera-ce donc

lorsque, au lieu de rendre uniquement la santé aux rhumatisants, aux névropathes, aux paralytiques, il donnera la vie à ceux que fauche si impitoyablement le terrible mal qui a nom phthisie?

Je crois que Dax est une ville destinée à un grand avenir, lorsque dans quelques années les médecins auront expérimenté la valeur de son climat et de ses thermes dans le traitement de la phthisie à forme éréthique et arthritique. Malheureusement l'établissement actuel ne peut recevoir qu'un nombre bien limité de malades, mais la nappe souterraine d'eau chaude est inépuisable. Il suffira, sur une longueur de près de trois kilomètres, de forer des puits nouveaux pour trouver de nouvelles sources.

De nouveaux thermes se bâtiront bientôt sur le modèle de ceux qui existent déjà, pouvant répondre à toutes les conditions de fortune possibles, apportant les améliorations que chaque jour la science et l'expérience indiqueront.

Malgré le mauvais temps qui, l'hiver dernier, a régné dans le Midi, surtout dans la région sud-ouest, malgré les inondations des thermes, à la suite d'accidents arrivés aux vannes des égouts,

accidents qui, par parenthèse, ne peuvent plus se représenter, l'établissement a toujours été au complet. Il y a deux ans j'étais le seul phthisique; cette année nous étions déjà une douzaine, quoique aucune publicité n'eût été faite.

XXVI.

Si l'administration qui est à la tête de la ville de Dax, si l'esprit des habitants pouvaient seulement changer, je ne doute pas qu'avec quelques efforts et du bon vouloir, cette transformation ne se fît rapidement. Mais on ne se fait pas idée de l'encroûtement de cette petite ville.

S'il était possible aux indigènes de raser l'établissement qui fait déjà la fortune de la ville, je crois qu'ils n'hésiteraient pas. Le succès des autres a fait naître chez eux la rage de l'impuissance et l'envie. Que la société humaine est donc pétrie des plus affreux vices !

Ne pas s'étonner si, à Dax, le conseil municipal a été choisi parmi les intransigeants les plus purs et surtout les plus ignorants !

Tout est à faire pour l'embellissement et la propreté de la ville, qui se ressent de la paresse

des gens du Midi. Il y a cependant tous les éléments pour bien faire. De magnifiques promenades peuvent être installées et entretenues à peu de frais. Dans de grands jardins, toutes les plantes et tous les arbres du littoral méditerranéen y créeraient un printemps perpétuel ; car l'eucalyptus et le palmier y viennent parfaitement en pleine terre.

Sous ce climat tiède et humide, avec de l'eau chaude en abondance, eau qui est un vrai engrais chimique, l'horticulture pourrait prétendre à toutes les merveilles. Ce sol échauffé naturellement permettrait l'élevage des plantes les plus délicates, même des plantes tropicales.

Si les étrangers devenaient assez nombreux pour qu'il fût utile de créer comme à Pau des distractions extérieures, le pays est propice à tous les genres de sport. L'Adour est un fleuve large, poissonneux, fournissant en abondance le brochet, le saumon; l'esturgeon remonte quelquefois son cours, et est l'occasion de pêches qui ne sont connues qu'en Russie. La profondeur de l'eau est assez grande pour permettre aux yachts de toute dimension de remonter jusqu'à Dax. Il faut que les Anglais apprennent ce che-

min, pour que bientôt tout change à vue d'œil ! Comment ce fleuve, dont les bords sont si magnifiques, n'est-il pas connu d'eux ?

A se jeter dans l'Océan, il n'existe pas de rivière plus enchanteresse. Quand les Anglais l'auront découverte, ils en seront bien vite les maîtres, comme du reste des mers. Les plaisirs du sport nautique entreront pour beaucoup dans la transformation de Dax.

Les forêts environnantes sont faciles à peupler, non de pauvres renards apportés en cage, mais bien des plus beaux animaux de la création, le chevreuil, le cerf, le sanglier. Au bout de quelques années, elles seraient le rendez-vous des plus belles meutes de France et d'Angleterre.

La race landaise n'a aucun rapport avec la race béarnaise. Le Landais, surtout près de Dax, a quelque chose du Basque, une nature vive, ardente, un esprit prompt à la riposte. Sa constitution physique est magnifique ; les femmes dacquoises sont renommées pour leur coquetterie et leur beauté.

XXVII.

Pour que rien ne manquât à leur œuvre,

MM. Delmas et Larauza sont devenus acquéreurs de sources minérales, situées tout près de Dax. L'une froide, fortement sulfureuse, est l'eau de Gamarde; l'autre thermale, de 18° à 24°, chlorurée-sodique, l'eau de Pouillon.

Des usines de sel existent dans les faubourgs mêmes de Dax et mettent à la disposition des thermes des eaux-mères en toute quantité.

Dans les cas rares où l'arthritisme et l'éréthisme se joignent à la scrofule, les eaux de Gamarde et les eaux mères seront d'une grande utilité. Ce n'est pas au point de vue de la phthisie que MM. Delmas et Larauza en sont devenus possesseurs; elles servent principalement à la cure de certains rhumatismes et des dermatoses.

L'eau de Pouillon peut être employée comme reconstituante, mais avec précaution, à cause de son action purgative. Au moment de la cure de petit-lait, elle est préférable aux eaux de Vals et de Vichy, administrées jusqu'à présent.

XXVIII.

Ce fut donc aux thermes de Dax que j'arrivai le 29 janvier 1874, bien malade, bien irrité,

respirant avec peine un air qui me paraissait embrasé, ayant peu de confiance dans le déplacement que je faisais.

Eh bien! déjà dans la nuit je respirais avec délices cet air humide, ces buées bienfaisantes, qui s'élevaient des salles d'hydrothérapie, pour se distribuer dans les galeries et dans toutes les chambres.

Dès la première nuit, je pus un peu dormir; il y avait un mois que je passais les nuits les plus déplorables! Il faut avoir été un mois à souffrir, sans dormir, pour savoir ce que c'est que le sommeil, pour en goûter les jouissances! Les douleurs arthritiques crâniennes que j'avais supportées étaient telles, que je n'avais plus la tête à moi. Il me semblait que c'était un autre qui pensait pour moi ; j'aurais juré être dédoublé. Au bout de quelques jours, j'étais redevenu moi-même ; l'envie de vivre, l'espoir de guérir me revinrent.

Si, à cette époque, j'avais connu la phthisie arthritique, comme je la connais maintenant, ce qui était presque impossible, car il y a bien des choses qui ne sont écrites nulle part; si j'eusse déjà été au Mont-Dore, que j'eusse pu juger, comme

je l'ai fait quelques mois après, de la valeur de la médication hydrothérapique, sudorifique et révulsive par les eaux thermales; si j'avais vu les merveilleux résultats que l'on obtient, j'aurais bien vite mis à profit les ressources thermales, sur lesquelles je dormais.

Je me contentai de vivre tranquillement, au milieu de ces vapeurs bienfaisantes, d'explorer chaque jour, à pied ou en voiture, pendant quelques heures, les environs de Dax, les belles forêts de pins.

Une sédation complète se produisit chez moi ; les mille petits accidents de la tuberculose et de l'arthritisme s'amoindrirent, ou même disparurent. Ainsi, sous l'influence de cette température continuelle, cette petite toux coqueluchoïde dont j'ai déjà parlé, et que je n'avais pas encore traitée par les injections de morphine, cette petite toux si fatigante dans le premier sommeil, s'éloigna et ne revint plus que bien rarement. C'est là qu'apparurent les crachats noirs spéciaux à la pneumonie interstitielle, etc.

La pensée de retourner à Pau était pour moi un horrible cauchemar. Cependant, tous les dix jours, j'y allais me faire examiner par Meunier,

qui, devant le mieux évident qu'il constata, me conseilla de rester à Dax. Chaque fois que je passais une nuit à Pau, j'étais pris d'un peu d'asthme. Ce qui me gênait surtout, même au mois d'avril, dans les belles journées, c'était la différence de température entre l'ombre et le soleil. J'avais dans les muscles une sensation spéciale aux arthritiques. Je sentais le rhumatisme arriver.

Enfin, le 15 avril, je quittai Dax, ma santé bien améliorée, à l'état local comme à l'état général. Je revins directement, tout d'une traite, sans fatigue, m'installer dans la belle campagne des bords de la Loire.

XXIX.

Meunier m'avait ordonné d'aller aux eaux du Mont-Dore, mes maîtres à Paris furent de son avis. J'y arrivai dans la dernière quinzaine de juin ; j'y supportai facilement le traitement. L'état général se consolida, mais les symptômes locaux restèrent les mêmes.

A Paris ou au Mont-Dore je vis plusieurs médecins que mon observation interessa, et qui

furent frappés de ce que je leur dis sur l'installation des thermes de Dax, de cette possibilité d'éviter les accidents arthritiques, si fréquents à Pau. Aussi, au mois d'octobre 1874, lorsque je revins à Dax, je trouvai là déjà réunis un assez grand nombre de phthisiques.

Tous n'étaient pas encore dans les conditions éréthiques et arthritiques que ce climat et ce nouveau traitement demandent. L'expérience commence donc à se faire. Je peux dire d'avance que les résultats sont favorables et dépasseront probablement mes prévisions.

Mais il faut que je m'arrête. Je ne veux pas empiéter maintenant sur les travaux et les observations de mes honorables confrères, les docteurs Larauza et Raillard. D'ici à quelques mois, ils feront paraître dans le journal qu'ils ont fondé le résumé de leurs travaux, de leurs recherches, de leurs succès comme de leurs insuccès, pendant la saison hivernale. Les médecins de France seront tenus au courant de leurs consciencieuses observations.

Il me reste une autre question à examiner. Pour ce qui me regarde personnellement, elle est à peu près résolue :

Combien d'hivers faudra-t-il passer à Dax, combien de temps faudra-t-il vivre de cette vie thermale que j'ai exposée?

Voici ce que je pense à ce sujet.

Dès que l'effet décongestionnant a été obtenu par le séjour hivernal et par le traitement; dès que cette décongestion paraît se maintenir et devoir être durable, j'estime qu'il est prudent de ne plus se soumettre aussi strictement à cette méthode tempérante, qui, à la fin, pourrait devenir défectueuse et nuisible. Il ne faut jamais oublier que la misère physiologique domine l'ensemble de la tuberculose, que, tout en combattant les accidents locaux, il faut veiller à la reconstitution générale de l'organisme.

La suite de mon observation va bien me faire comprendre.

Revenu à Dax au mois d'octobre, je vécus avec peu de prudence; j'oubliai bien vite les mille précautions que je sais si bien recommander à mes malades. Le temps était beau, la guerre civile d'Espagne était à une heure de nous; la curiosité fut plus forte que la raison. Pendant une quinzaine de jours, je fis plusieurs petits voyages en Espagne très-intéressants, mais qui ne lais-

sèrent pas que de me fatiguer. D'autres imprudences, des impressions de chaud et de froid, de trop longues conversations, m'amenèrent au mois de novembre une congestion pulmonaire.

L'année précédente, une congestion vingt fois moins forte eût causé d'abondantes hémoptysies. Cette fois, c'est à peine si j'eus quelques crachats sanglants. Tous les phénomènes congestifs disparurent comme par enchantement avec quelques ventouses et une dose vomitive d'ipéca.

Le mal s'était donc assez modifié pour que le poumon eût la force de résister à la tension du sang; le tissu pulmonaire avait repris ses qualités, puisqu'il ne laissait plus filtrer le sang comme autrefois. Cette épreuve montrait que la congestion n'avait pu s'établir que parce que je l'avais, par mes imprudences, forcée pour ainsi dire à venir; que le poumon n'était plus aussi apte à la congestion, qu'il réagissait énergiquement et s'en débarrassait presque instantanément, ce qui n'avait jamais eu lieu auparavant. La diathèse arthritique commençait à être vaincue, les manifestations congestives ne donnaient plus lieu à des accidents sérieux.

L'éréthisme et l'arthritisme étant moins à

craindre, je pouvais chercher un climat toujours chaud et humide, toujours tempérant, il est vrai, mais avec des qualités toniques ; je pouvais maintenant me passer de ma vie thermale hydrique.

Mon appétit n'était plus aussi bon, les fonctions digestives se faisaient moins bien, la mollesse m'accablait ; les débordements de l'Adour rendirent moins agréable pendant quelques semaines, et moins sain, le séjour de l'établissement.

Toutes ces raisons réunies m'engagèrent à quitter Dax pour un climat à peu près semblable, mais que le voisinage de la mer rendait légèrement excitant. Je crus qu'Alger remplissait les conditions voulues. Comme on l'a vu, comme je le dirai encore plus tard, je n'eus pas tort.

XXX.

Ainsi donc, lorsque le médecin constatera qu'il a obtenu, par le séjour à Dax, les effets qu'il cherchait, c'est-à-dire la diminution ou la disparition des accidents éréthiques et arthritiques, ou pour mieux se faire comprendre : que l'excitation fébrile et les congestions pulmonaires ne seront

plus à craindre, il devra surtout s'attacher à la reconstitution de l'état général. C'est alors qu'un climat plus tonique que celui de Dax devra être indiqué.

Dans ces conditions, je crois que c'est à Alger qu'il faut donner la préférence.

Il ne faut pas que le malade s'illusionne, qu'il croie toujours à une guérison rapide. Avant de venir à Alger, il faudra peut-être passer deux ou trois hivers à Dax, faire deux ou trois saisons au Mont-Dore. Le temps n'est rien lorsque l'on peut vaincre. N'oublions pas que si quelquefois l'on guérit complétement de la phthisie, le plus souvent l'on reste valétudinaire pour le reste de la vie.

Pour moi, je crois à la guérison de la phthisie chez les arthritiques. Pau, Dax, Alger, le Mont-Dore, sont les grandes étapes à parcourir.

Peut-être qu'après avoir habité Alger un ou deux hivers, avoir fait plusieurs saisons au Mont-Dore, un climat plus excitant, des eaux plus actives seront nécessaires. Cela est possible, même probable dans certains cas. C'est la règle que suivent nos grands cliniciens actuels ; mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cette question.

Décembre 1875.

Lorsque j'écrivais ces lignes, il y a quelques mois, je ne croyais pas que mes prédictions se réaliseraient sitôt.

Sur le bord de l'Adour, entre le pont du chemin de fer et la ville, à l'extrémité d'une belle promenade plantée d'ormes, au milieu d'un parc délicieux, existe l'établissement des Baignots. La création de ces bains remonte à une date déjà éloignée, car au milieu du siècle dernier, M. Dufau, docteur en médecine, conseiller du roi, en faisait le plus grand éloge, et les considérait comme les mieux installés, les plus vastes, les mieux fournis en sources de thermalité et de minéralisation différentes.

Jusqu'à la création des thermes par les docteurs Delmas et Larauza, cet établissement était resté sans rival. Néanmoins, jusqu'à présent, il a soutenu dignement la concurrence, se bornant aux seules ressources de la nature, ne pouvant disposer de cette magnifique installation balnéothérapique, peut-être unique au monde, que possèdent les thermes.

Le docteur Raillard est devenu depuis quelques

jours l'acquéreur de cet établissement. Depuis quatre ans, le docteur Raillard était attaché comme médecin aux thermes, où il aidait le docteur Larauza dans les soins multiples que réclamait la foule des malades. Aussi, n'ai-je pas à faire son éloge : ce n'est pas un débutant dans la carrière des eaux, c'est déjà un vieux praticien, auquel toutes les ressources de l'art sont connues. Hydrologue distingué, il s'est fait remarquer par les articles qu'il a publiés dans le *Journal des thermes* de Dax.

Pendant deux hivers, j'ai passé bien des heures avec lui; j'ai pu apprécier sa valeur médicale, en même temps que j'ai appris à l'aimer et à l'estimer. Je me réjouissais de le retrouver, si je passais quelques semaines à Dax cet hiver; il vient de m'annoncer sa détermination et de me faire part de sa nouvelle position.

Sous sa direction, les Baignots vont se transformer. L'établissement restera ouvert toute l'année, à l'exemple des thermes; heureusement pour les malades, car, malgré leur énorme développement et leurs immenses ressources, ceux-ci ne suffisaient plus au nombre croissant de

rhumatisants, de paralytiques, d'infirmes qui assiégeaient leurs portes.

Le traitement de la phthisie à forme éréthique ne sera pas non plus oublié. Toute une partie de l'établissement sera chauffée par les vapeurs des sources, et plongée dans cette atmosphère artificielle que j'ai décrite à propos des thermes.

Le docteur Raillard dispose d'une telle étendue de terrain, qu'il pourra faire tous les agrandissements possibles. Profitant de l'expérience acquise, il fera des Baignots un établissement modèle, comme celui des thermes. Il aura même sur celui-ci l'avantage d'être situé au milieu d'un parc délicieux, reposant sur les sources mêmes et échauffé par ces liquides souterrains. J'avais souvent remarqué la différence de végétation qui existe entre les Baignots et les jardins placés plus haut, différence due à l'échauffement du sol.

Au-dessus des Baignots est une petite colline surmontée d'un belvédère, qui a servi au savant Borda pour faire ses expériences. On jouit là de la vue d'un immense panorama. Toute la chaîne des Pyrénées, de Saint-Sébastien à Bagnères-de-Bigorre, se développe majestueu-

sement devant les yeux de l'observateur. Tout auprès, la maison de l'illustre physicien. Elle est maintenant occupée par quelques pères lazaristes, dont la santé réclame des soins. Une petite chapelle bien simple y est annexée, mais elle dispose au recueillement, à la prière. Que les phthisiques qui iront aux Baignots n'oublient pas de visiter ce sanctuaire. Bien souvent, j'y suis allé ; qu'ils se disent que je suis presque guéri !

J'étais bien malade à ce moment; c'est à grand'-peine que je pouvais me traîner jusque-là ; mais la statue de notre grand saint Vincent de Paul, située au haut de l'allée, semblait m'attirer et me soutenir. Comme, à ma première visite, je veux monter d'un pas leste et assuré à cette solitude si pleine de paix et de charmes !

Le grand saint et l'illustre savant protégeront les Baignots ; l'un donnera l'amour du travail, la science de guérir ; l'autre, l'affection et le dévouement.

CHAPITRE XXXIV.

Alger.

I.

Le 20 octobre 1874, je voyageais de Tours à Bordeaux avec un commandant de gendarmerie, jeune encore, plein d'avenir, devenu phthisique à la suite des fatigues du siége de Paris. Avant d'être moi-même malade, je l'avais soigné; à cette époque le mal était si peu de chose, si douteux, qu'il n'avait pas interrompu son service. Depuis près de deux ans, je ne l'avais pas revu, mais je savais par le médecin qui m'avait succédé que la maladie avait fait des progrès, et que tout le sommet d'un poumon était pris.

Il avait obtenu d'aller passer l'hiver à Amélie-les-Bains, à l'hôpital militaire. Quand je lui dis que j'allais à Dax : « Que je voudrais donc passer mon hiver avec vous!... me répondit-il; je ne

guérirai pas à Amélie-les-Bains, il y fait trop sec. Il me faut un air humide à respirer, je le sens bien. Je suis mieux à l'aise avec du brouillard qu'avec un beau soleil.

« Le pays qui vous conviendrait, continua-t-il, c'est Alger. Si j'allais à Alger, je serais bientôt guéri. J'y ai vécu plusieurs années, jamais je ne me suis aussi bien porté que là. Il y fait chaud et humide. »

Mon pauvre commandant avait raison. Amélie-les-Bains ne pouvait convenir à un tempérament aussi nerveux, aussi arthritique que le sien. Il était certainement moins malade que moi, et il mourait au mois de mars de cette année.

Dire qu'Amélie-les-Bains est le seul *sanatorium* d'hiver pour toute l'armée française!!

Le seul!!!

L'accusation est tellement grave qu'il vaut mieux se taire. Ces lignes ne tomberont-elles donc jamais sous les yeux d'une puissance du jour?

II.

En arrivant à Alger, je croyais trouver sur son climat une foule de travaux; je croyais les

deux bibliothèques, celle de la ville et celle de l'École de médecine, abondamment pourvues de livres ou de publications qui m'auraient mis au courant de la constitution du sol, de l'anémologie, de l'hydrologie, etc., de la capitale de notre colonie. A part quelques lignes de Mitchell, une petite étude du docteur de Pietra-Santa, quelques pages du docteur Bertherand et certains témoignages dans l'enquête officielle sollicitée par la Société de climatologie, je n'ai rien trouvé,

Le livre du docteur Maurin : *Une Saison d'hiver en Algérie,* est très-intéressant à lire, mais ne répond pas du tout à son titre.

Tous les travaux faits ont en vue la colonie tout entière. La question de la phthisie vient d'être l'objet d'un long rapport présenté par le docteur Feuillet. C'est un travail très-étudié, le résumé exact de toutes les opinions qui se sont fait jour à ce sujet. Mais la ville d'Alger est confondue avec toutes les autres villes de l'Algérie.

Qu'il soit utile, au point de vue administratif, au point de vue colonial, de savoir combien il meurt chaque année d'indigènes, de Français, d'Espagnols, de civils, de militaires emportés par la phthisie, je le crois facilement.

Mais, pour le médecin européen, la question n'est ni aussi vaste, ni aussi importante, et voici comment il faut qu'elle soit posée :

La ville d'Alger et sa banlieue possèdent-elles un climat favorable à la guérison de la phthisie?

A quelle forme de phthisie le climat d'Alger convient-il ?

La ville d'Alger possède-t-elle toutes les ressources nécessaires pour que les malades puissent y être avantageusement traités?

Voilà la question posée bien clairement et bien nettement. Nous autres médecins, en France, nous demandons, pour notre instruction, qu'elle soit résolue.

Les habitants d'Alger doivent aussi demander à tout prix une solution, qui sera d'une grande importance pour la prospérité de leur cité.

C'est aux médecins d'Alger qu'il appartiendrait de répondre. Leurs travaux, leur expérience, leurs observations de chaque jour ont dû donner depuis quelques années une assez grande masse de faits pour pouvoir satisfaire à cette demande. Jusqu'à présent, nos honorables confrères n'ont encore eu que l'intention de travailler à cette œuvre. Quand l'exécuteront-ils?

Je viens de passer trois mois à Alger; les observations que j'ai pu faire sont peu nombreuses; il faudrait plus d'expérience pour que mes réflexions pussent avoir une grande valeur. Enfin, c'est une pierre que j'apporte à l'édifice, qui ne tardera pas à se construire. Que tous en fassent autant, dans la mesure de leur science et de leur expérience; bientôt la question sera complétement vidée.

Quant aux phthisies du pays, celles qui se déclarent chez l'indigène, chez l'émigrant, dans l'armée, leur étude offre certainement beaucoup d'intérêt et ne doit pas être négligée. Mais je ne vois pas du tout quels rapports communs il peut y avoir entre ces phthisies endémiques et celles qui viennent, de cinq cents lieues au nord, chercher dans la différence du climat un moyen thérapeutique.

En un mot, doit-on descendre d'Europe à Alger pour y soigner une phthisie déclarée?

Je le répète, il faudra beaucoup de médecins, beaucoup de temps, beaucoup de faits, pour arriver à une conclusion définitive.

III.

Alger est située par 36° 47′ de latitude nord et 0° 44′ de longitude est. Son altitude varie de 0 à 200 mètres. Bâtie en amphithéâtre sur le flanc d'une montagne, elle regarde directement à l'est. Comme le littoral est incurvé, et qu'elle occupe la partie la plus concave de ce croissant, elle est protégée complétement contre les vents d'ouest, de nord-ouest et de sud-ouest. Elle est complétement ouverte aux autres.

La mer, qui baigne le pied de ses murailles, a un léger flux et reflux d'environ un mètre, pas assez considérable pour avoir de l'effet sur l'hydrologie de la ville.

Le sol sur lequel est bâtie Alger et les environs est dû à des formations sub-apennines composées d'argile, de marnes à grains verts et de calcaires blancs. Près de la porte de Constantine, il y a une carrière de calcaire, de marbre bleuâtre qui sert à faire de la chaux.

Les eaux qui alimentent les fontaines d'Alger contiennent beaucoup de sulfates et de carbonates ; aussi sont-elles dures, séléniteuses et souvent purgatives. Je ne pus m'y habituer ; au bout de quel-

ques jours, je revins à des eaux minérales de France, à l'eau de Saint-Galmier ou de Saint-Alban. Les malades feront donc bien de ne pas boire l'eau d'Alger; il y a tant d'eaux minérales de table, parmi lesquelles on peut choisir celle qui convient le mieux à chaque estomac.

La pression barométrique a une moyenne de 762^{mm} pour toute l'année; pendant les mois d'hiver, la pression est plus forte, et le baromètre marque généralement 766^{mm}. D'après M. Bulard, les oscillations barométriques sont régulières. Il existe généralement deux maxima et deux minima par jour de vingt-quatre heures : ce sont ceux de dix heures trente du matin et de dix heures du soir pour les maxima, et les minima de trois heures du matin et de quatre à cinq heures de l'après-midi.

Comme ces oscillations répondent bien au bien-être ou au malaise que le malade ressent ! C'est vers quatre heures de l'après-midi que l'expérience a démontré qu'il ne fallait pas sortir, que l'on respirait plus difficilement, qu'il s'établissait des courants atmosphériques; c'est qu'à cette heure, la pression barométrique est la moindre. Grâce au peu d'oscillation, l'impression physique est néanmoins légèrement ressentie.

La question barométrique se résout donc en faveur des tempéraments éréthiques et arthritiques : la pression est assez considérable pour que la respiration soit lente et ample, et la régularité des oscillations s'oppose aux accidents nerveux.

Pendant les mois d'hiver, la moyenne hygrométrique est de 85°, moyenne fournie par les observations prises à l'hôpital du Dey. A l'observatoire d'El-Biar, cette moyenne est bien moins considérable. C'est à peu près l'humidité constatée à Madère et à Ismaïlia ; inférieure à celle de Dax, supérieure à celle de Pau. L'écart hygrométrique est très-considérable, si la comparaison se fait entre Alger et les villes du littoral de la Provence et des Alpes maritimes.

Aussi les conséquences thérapeutiques sont-elles faciles à en déduire. A Cannes, à Hyères, l'air est très-peu chargé d'humidité, il est excitant, convient aux phthisies torpides. A Alger il est très-humide, il convient aux phthisies éréthiques.

IV.

Beaucoup de relevés thermométriques existent ; tous diffèrent un peu les uns des autres.

Voici le relevé que j'ai fait pendant les quatre mois que j'ai passés à Alger. La moyenne du mois de janvier n'est que pour les quinze derniers jours; comme pour le mois d'avril elle est pour les vingt premiers.

Un thermomètre était placé au nord, l'autre au sud-ouest. Les lectures ont été faites à six heures du matin, dix heures, midi, quatre heures et neuf heures du soir.

La moyenne à l'exposition nord, est :
Janvier + 14°,8.
Février + 13°,5.
Mars + 14°.
Avril + 15°,4.

A l'exposition du sud-ouest :
Janvier + 18°,
Février + 15°,5.
Mars + 16°.
Avril + 18°.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est le peu de différence entre la chaleur de la nuit et celle du jour. Cette différence a été de 6 à 7 degrés pour les plus mauvais jours; la moyenne est généralement de 4 à 5.

Un thermomètre exposé au soleil marquait toujours à midi entre + 22° et + 34°.

L'on peut voir, par cet exposé, combien les mois que nous avons passés à Alger ont eu une température douce et régulière. Les différences de température étant minimes entre les diverses heures de la journée, entre l'exposition au soleil et l'exposition à l'ombre, le climat est donc favorable aux arthritiques.

Humidité considérable, chaleur régulière, voilà les deux grandes qualités de l'air d'Alger.

Il est en outre, à cause du voisinage de la mer, chargé de particules salines ; en un mot, le climat d'Alger est ce que l'on appelle un climat marin.

Je ne connais, et je n'ai fait aucune expérience ozonométrique. Il est probable, à cause de la mer, que l'air doit être fortement ozonisé.

V.

Quant aux vents, voici, d'après l'observatoire d'El-Biar, l'ordre de fréquence dans lequel ils ont soufflé pendant un hiver : sud-ouest, ouest, nord, nord-est, sud, nord-ouest, est et sud-est.

Les vents les plus fréquents, ceux qui ont soufflé pendant le plus grand nombre de jours, sont donc ceux qui ont passé sur la mer; ils expliquent parfaitement la chaleur tempérée du climat et l'humidité considérable de l'air.

Les vents d'ouest, de nord et de nord-ouest sont toujours forts, quelquefois violents. Mais de l'hôpital du Dey, au fond de la baie, tout le littoral est si bien protégé par la Bouzaréah et toute la chaîne du Sahel, que le vent passe par-dessus Alger, pour se faire sentir à une assez grande distance, sur la rade.

Bien souvent, par les vents d'ouest et de nord-ouest, j'ai vu combien cette remarque était vraie, à la difficulté qu'éprouvaient les navires à voile à sortir du port. Pour pouvoir prendre le vent, il fallait qu'ils fussent parvenus à une certaine distance du Musoir. J'estime, de cette façon, que le vent ne se fait sentir qu'à deux kilomètres au moins du rivage.

A Saint-Eugène, à la Maison-Carrée, sur le bord de la mer, à El-Biar, à Koubbà, au sommet de la montagne, ces vents n'éprouvent aucun obstacle.

Le vent du nord rencontre bien les contreforts

de Bab-el-Oued et le quartier de la marine, mais il se fait sentir sur les quais et dans toute la portion nord de la ville.

Les autres vents ne sont pas froids.

Tous les jours, lorsque le temps est calme, la brise de mer s'élève de deux à quatre heures en même temps que le baromètre descend. Cette brise, très-agréable en été, n'est pas froide en hiver, mais apporte un certain malaise et soulève la poussière. A partir de six heures, cette brise tombe et la température redevient agréable.

Pendant notre séjour, nous avons eu huit fois du sirocco. J'en ai déjà parlé au commencement du livre.

La journée médicale du malade, au lieu d'être de onze heures à trois heures comme en Europe, est de huit heures du matin à deux heures du soir. Le maximum thermométrique est généralement vers onze heures.

Jamais je n'ai mieux senti le bienfait du climat que le matin de huit heures à dix heures. Pas de vent, pas de poussière; l'on se croit en France dans les belles matinées du mois de mai.

Je n'ai jamais vu aucun brouillard. Sur la baie,

il y a quelquefois des masses de buées, toutes s'éloignent rapidement vers la Kabylie.

Plusieurs fois, le soir, il s'est étendu sur la ville un nuage rougeâtre, un vrai manteau de plomb. Ce n'était pas du sirocco, car il n'y avait pas trace de vent. Chaque fois que ce nuage a paru, j'ai été souffrant, pris de névralgies. Chaque fois, ma femme et ma nièce ont éprouvé des malaises. Dans ces moments, l'air a une odeur toute spéciale, l'odeur des pays à fièvre. Ce nuage doit apporter des miasmes paludéens, des fièvres intermittentes. Le jour de notre départ, il était surtout sensible. Du pont du bateau, on voyait cette masse immobile sur la ville, semblant s'appesantir sur les terrasses des maisons.

VI.

Je ne peux mieux comparer l'hiver d'Alger qu'à un de nos étés de l'ouest de la France. Brest et sa rade sont exactement l'été ce qu'Alger est l'hiver.

Il n'y a pas en Europe de station hibernale connue qui puisse offrir les mêmes avantages qu'Alger. Tout le littoral méditerranéen a des

nuits fraîches, froides, où le thermomètre descend jusqu'à 0°, souvent au-dessous. Dans la journée, la température s'élève, mais ne dépasse guère + 13° à + 14°; l'on sent toujours que le fond de l'air est frais. A onze heures du soir, à Alger, un phthisique peut aussi bien se promener que dans la journée, car à cette heure-là le thermomètre est rarement au-dessous de + 12°.

Bref, aucune comparaison sérieuse ne peut être faite entre ces deux climats.

En Espagne, beaucoup de points de la côte doivent être excellents, si j'en juge par les produits de la terre qui demandent, pour mûrir, le climat africain. Ainsi, Valence fournit des dattes à l'état de maturité; sur le littoral africain, elles ne mûrissent pas. Malaga, toute la baie d'Algésiras, seraient des stations hibernales, si l'on ne se trouvait dans un pays dénué de ressources pour les étrangers.

L'Italie a un climat qui ne vaut pas celui de Cannes et de la rivière de Gênes.

Les îles Baléares ont le même climat qu'Alger. Madère est exactement dans les mêmes conditions.

Sans m'étendre davantage, je peux poser

comme certain que la ville d'Alger jouit d'un climat tempéré, chaud et humide, que l'on ne trouve en France, mais avec une grande différence dans la température, que dans la région sud-ouest, Pau, Dax, Biarritz.

Les phthisiques que l'on enverra à Alger sont donc ceux que l'on envoie dans ces dernières stations, c'est-à-dire ceux qui présentent la forme éréthique et arthritique.

Ainsi, à la première question posée : La ville d'Alger et sa banlieue possèdent-elles un climat favorable à la guérison de la phthisie ? Je réponds qu'aucun climat, sauf Madère et les îles Baléares, ne me paraît présenter des conditions climatologiques aussi bonnes.

Quant à la deuxième question, elle est résolue par la constitution atmosphérique que nous connaissons, c'est-à-dire que le climat d'Alger convient aux personnes nerveuses, à tempérament fébrile, aux rhumatisants.

Je ne peux présenter d'autre observation que la mienne. J'affirme, et mon affirmation est constatée par deux savants médecins, Gros et Lassallas, que, pendant un séjour de près de quatre mois, mon état général s'est beaucoup amélioré.

et que l'état local a fait des progrès sensibles vers la guérison.

VII.

Voyons maintenant quelles sont les opinions des médecins qui habitent ou ont habité Alger.

C'est dans le rapport du docteur Feuillet que je trouve réunies ces diverses déclarations :

« Les phthisiques venus de France éprouvent une amélioration momentanée. Ils meurent à Alger ou retournent chez eux pour y succomber. Le séjour ne détruit pas l'hérédité ni la prédisposition. Il la retarde. L'hiver paraît favorable d'abord, l'été est nuisible et avance la catastrophe. Il n'est aucun climat dont on puisse proclamer les avantages. » (Dr Ferrus.)

« J'affirme que, dans ces dernières années, l'influence climatérique d'Alger a arrêté le développement des tubercules, au point que des malades, soignés depuis plusieurs hivers, ne présentent plus aucun signe de phthisie. » (Dr E. Bertheraud.)

« Le climat d'Alger est, en général, très-favorable aux affections pulmonaires, notamment à

la phthisie. Ceux qui en sont atteints vivent plus longtemps, plus paisiblement et pour ainsi dire à l'abri de leur maladie. Au deuxième degré, la bienfaisance du climat est moindre; néanmoins on ne peut disconvenir qu'elle favorise singulièrement le valétudinaire. Mais, au troisième, le climat a une influence funeste. Ces résultats sont évidents dans la pratique et dans les hôpitaux. » (Dr Cadenet, à Alger.)

Le docteur Dru, praticien distingué d'Alger, médecin de l'hôpital pendant un quart de siècle, mort récemment des suites d'un catarrhe aigu enté sur une phthisie pulmonaire qu'il portait *assez légèrement* depuis *plus de trente ans*, disait :

« Nous pensons que non-seulement les phthisiques peuvent trouver, sous le ciel d'Alger, un soulagement à leur affection, mais qu'ils peuvent même y guérir. Les propositions suivantes sont rigoureusement déduites d'un grand nombre de faits que nous avons observés tant dans notre service à l'hôpital civil que dans notre clientèle en ville.

« Le climat d'Alger est réfractaire à la génération et au développement des tubercules pul-

monaires. Cette production morbide ne s'observe que très-exceptionnellement chez les indigènes. Les Européens qui n'apportent pas le germe de la phthisie n'y deviennent presque jamais phthisiques. Les phthisiques aux premier et deuxième degrés, en quittant l'Europe avant les froids et arrivant ici à la fin des chaleurs, se trouvent dans les meilleures conditions pour recevoir l'influence salutaire du climat. Le maximum d'action de cette influence se fait surtout ressentir pendant le premier hiver . . . . . .

. . . . . .

La force curative devient presque nulle pendant les grandes chaleurs, qui sont même contraires aux phthisiques très-avancés.

« Apportée dans le pays, non-seulement la phthisie cesse d'y progresser, mais elle cède la place à une amélioration parfaitement marquée. » (Dr Poley, médecin en chef de l'hôpital d'Alger.)

« Dans ces dernières années, j'ai obtenu, sur des valétudinaires venus d'Europe, les résultats les plus satisfaisants. » (Dr A. Bertherand.)

« Il est deux contrées qui semblent avoir une prédominance sur les autres pour le traitement de la phthisie : Alger et Madère. La réputation

de la cité algérienne est aujourd'hui parfaitement justifiée. » (Dr Van Holsbeek.)

« Il ressort pour nous que, de toutes les stations hibernales recommandées aux phthisiques, celles de l'Afrique française présentent à la fois la plus faible proportion de maladies de poitrine et le chiffre le plus minime de décès par phthisie; que ni Madère ni l'Égypte ne peuvent être comparés, sous ce rapport, à la station d'Alger. » (Dr Schnepp.)

Le docteur de Pietra Santa a passé six mois à Alger, où il a soigné dix phthisiques. Il déclare que tous sont revenus soit à la santé, soit à un temps d'arrêt satisfaisant et ont pu vaquer à leurs travaux. « Ce qui est à l'abri de toute discussion, c'est l'heureuse influence du climat d'Alger pour enrayer le mal et ramener les malades à des conditions de vie presque normales.

« L'heureuse influence du climat d'Alger est très-appréciable dans les cas où il s'agit soit de conjurer les prédispositions, soit de combattre les symptômes du premier degré. Cette influence est contestable au deuxième degré, alors surtout que les symptômes généraux prédominent les lésions locales. Elle est fatale au troisième degré, dès

qu'apparaissent les phénomènes de ramollissement et de suppuration. » (Dr de Pietra Santa.)

VIII.

Toutes ces opinions, comme on le voit, sont favorables. Mais, comme je l'ai déjà dit, il n'y a rien là de précis; les observations prises sur une grande échelle manquent, etc. Néanmoins il en ressort que tous les malades venus d'Europe, atteints seulement de phthisie au premier degré, ont guéri ou ont vu leur maladie enrayée.

Quant à la distinction capitale de savoir à quelle forme de la phthisie le climat convenait, on y a très-peu fait attention. C'est pourtant par là qu'il faut commencer; agir autrement, ce serait non-seulement faire de la mauvaise médecine, mais encore une médecine dangereuse.

J'ai toujours essayé d'attirer l'attention sur cette question, et je répète qu'Alger est un climat chaud et humide, convenant spécialement à la phthisie éréthique et arthritique, venant avec Madère en première ligne, et n'ayant d'équivalent en France que la région sud-ouest de notre pays.

Quant à la question de savoir si Alger offre les ressources voulues pour répondre à l'immigration des phthisiques, tout ce que j'ai écrit y répond de la meilleure façon. Avant peu d'années je peux prédire qu'Alger aura détrôné toutes les stations hibernales.

L'on a vu que toutes les stations demandaient des fêtes, des distractions. Aucune ville en Europe ne peut mieux se prêter aux exercices du sport qu'Alger et ses environs. La baie splendide pour le sport maritime, un magnifique hippodrome pour les courses, un terrain à steeple-chase, qu'on ne rencontrera nulle part, aux portes d'Alger, dans les portions non défrichées de la plaine. Des chasses en tout temps et de tous les animaux, depuis la caille jusqu'à l'outarde et au cygne, depuis le lapin jusqu'au sanglier.

Pour ceux qui seraient amateurs de chasses plus émouvantes, il suffit d'aller à une dizaine de lieues d'Alger pour trouver le chacal, l'hyène, le jaguar, le lion, la panthère.

IX.

Mais qu'il reste à faire pour que toutes ces

ressources soient mises à profit, pour que le malade puisse trouver à son arrivée tout le bien-être nécessaire !

Il appartient à un homme dont l'administration a révélé un talent supérieur, qui est universellement aimé, qui fera certainement, s'il reste au pouvoir, la fortune de notre colonie, de donner l'élan, de montrer la voie à suivre. C'est du général Chanzy, du gouverneur général dont je veux parler.

Le gouverneur général et sa famille sont d'une affabilité rare pour tous ceux qui arrivent de France. A chaque instant l'on me demandait pourquoi je n'étais pas allé le voir. Mon Dieu! à part les idées peu gaies dans lesquelles j'étais plongé, et qui me rendaient sauvage, je dois dire que j'avais laissé en France mon habit, et qu'il ne me convenait guère de faire des visites en jaquette. D'un autre côté, les dames n'avaient pas apporté grande toilette, et pour qui connaît la coquetterie de la femme, même de la plus modeste, il est facile de prévoir que j'aurais difficilement vaincu leur résistance. La coquetterie est plus forte que la curiosité.

La première fois que j'ai vu le général Chanzy,

c'est le jour où je suis tombé malade, où pour la première fois j'ai craché du sang. C'était à l'hôpital, au milieu des malades et des blessés, dont il relevait le moral par de chaudes paroles. Il venait d'accomplir cette belle retraite, qui fait l'admiration de tous les gens du métier, en tenant tête, avec des bandes mal armées, mal disciplinées, à toute une armée de choix. Tel je le vis alors, tel je l'ai revu à Alger. L'air modeste et réfléchi, son esprit doit constamment chercher et travailler.

Le général Chanzy s'est fait dans notre colonie une position, a acquis un renom de capacité, qu'aucun gouverneur général n'avait obtenu jusqu'alors. Arrivé à Alger dans de bien mauvais jours, il lui a suffi de quelques semaines pour tout remettre en ordre, relever la confiance, faire renaître le commerce. Qui aurait cru qu'un militaire se serait mis au courant dans quelques mois de tout ce qui a trait à l'administration civile? Il l'a fait; dans tous les conseils de la colonie, s'il parle peu, s'il écoute avec attention, son avis, son opinion, sa décision est toujours marquée au coin du bon sens, de la vérité, et présente pour la réalisation le plus de chances de succès.

Très-aimé de toute la colonie militaire et civile, il a su gagner l'affection de la population coloniale, comme celle des indigènes. C'est de lui qu'on peut dire : qu'il est craint des méchants, chéri par les bons.

C'est à vous, général, de pousser à l'organisation d'une riche société, qui aurait pour but d'attirer les malades et les étrangers à Alger, en leur assurant toutes les conditions d'hygiène, de confortable, de distractions désirables. Jusqu'à présent Alger n'a pas été une ville de luxe, une ville de monde. Déjà vous avez donné l'exemple à suivre, en ouvrant vos salons, et donnant de magnifiques fêtes dans les deux splendides palais de Mustapha supérieur et d'Alger. Que l'élan continue à venir de vous, et la capitale de notre colonie pourra rivaliser avec les villes les mieux dotées et les plus recherchées du continent européen.

Transportons à Alger la population étrangère de Nice. Ce ne serait plus une ville comme Nice que l'on aurait ; mais rien ne serait comparable à ce joyau oriental, que feraient briller l'or et le goût des Européens. C'est un conte des *Mille et une Nuits*, qui ne serait plus un conte, ni un

rêve, mais bien une réalité. Alger deviendrait la ville du plaisir et de la santé. Si jamais il se crée un paradis terrestre, c'est bien à Mustapha supérieur qu'il existera.

X.

Comment les médecins chargés de veiller à la santé de l'impératrice de toutes les Russies n'ont-ils pas pensé à Mustapha supérieur, plutôt qu'à San Remo? D'après ce que j'ai entendu dire de la maladie de l'auguste czarine, c'est au delà de la Méditerranée seulement qu'elle trouvera la santé et une guérison certaine. L'année dernière, à San Remo, on était obligé de lui créer, dans les jardins, pour la promenade, un sol artificiel avec des planches! Que de fois, au mois de janvier, à Alger, n'ai-je pas désiré pouvoir marcher nu-pieds, comme tous les indigènes! Le sol est chaud, les sentiers poudroyants sont bordés de myosotis, de roses et d'héliotrope. Que le soleil de notre colonie puisse encore échauffer le faisceau d'affection et de sympathie reconnaissante que nous avons pour la Russie!

XI.

J'ai vu plusieurs fois à Alger un médecin anglais, fort instruit, qui a couru le monde pour son instruction, ou pour accompagner des malades. Pour la phthisie nerveuse, en parlant comme lui, il mettait Alger au premier rang. Cependant, à son avis, l'endroit où la cure aurait le plus de ressources climatériques serait le Nil, au niveau de Thèbes. Je dis bien, le Nil, car c'est sur le fleuve qu'il faudrait vivre.

Lui, avec son bon sens, ses idées positives, moi avec mon imagination, voici la vie que nous avons rêvée pour le phthisique, pendant l'hiver.

Il faudrait qu'une association de vingt à trente malades se fît; avec les membres de la famille, le chiffre de quatre-vingts personnes serait atteint.

Cette caravane partirait du Caire vers la fin d'octobre et remonterait le Nil jusqu'à Thèbes, sur une flottille de canges construites ou organisées exprès pour le voyage. A la tête serait un chef, chargé de l'administration et de la direction de l'entreprise.

Thèbes est l'endroit de la terre où la température est la plus égale, où pendant l'hiver, entre la nuit et le jour, la différence thermométrique ne dépasse pas quatre degrés ; la moyenne thermométrique est de + 18°.

Des tentes seraient dressées à terre, ou les canges serviraient d'habitation. La vie se ferait constamment au milieu d'un climat chaud et humide. Deux médecins accompagneraient l'expédition.

Je laisse à chacun la liberté de penser quelle vie agréable une société de quatre-vingts personnes riches, instruites, bien élevées, pourrait se créer au milieu du désert. L'association des dépenses les réduirait beaucoup, et un hiver passé sur le Nil ne coûterait guère plus que la saison à Alger. Thèbes n'est pas assez éloignée pour qu'on ne pût créer facilement avec le Caire un service bi-hebdomadaire, qui ne laisserait manquer de rien la colonie.

Un théâtre de société serait organisé ; des bals, des concerts seraient donnés, et avant tout les malades seraient soignés.

Les jours, les mois se passeraient bien vite, et au mois de mai, cette colonie, à Paris, se disper-

serait, se donnant rendez-vous à l'hiver prochain, pour ceux que le mal n'aurait pas encore quittés !

Cela se fera un jour, la médecine veut arriver à vaincre la phthisie !

CHAPITRE XXXV.

Le départ.

19 avril.

Ce matin j'étais réveillé de bonne heure. A six heures j'ai entendu le coup de canon qui annonçait l'ouverture du port ; vingt minutes après un second coup résonnait. Je me lève et saute au balcon : deux beaux steamers entraient dans le port. Le plus grand était le *Saïd*, des Messageries maritimes, sur lequel je dois partir demain.

Ma poitrine s'est soulevée ! Enfin le voilà !

Il y a quelques jours, nous étions allés au bureau des Messageries retenir une cabine. J'avais pris la plus rapprochée de l'écoutille à cause de la grande chaleur ; elle n'était que de trois places. Comme nous sommes peu de voyageurs, relativement à la grandeur du bateau, j'ai pu aujourd'hui retenir une grande cabine à six lits ; nous serons plus à l'aise.

C'est un conseil que je donne, de prendre quand il fait chaud une des cabines qui sont près de l'écoutille ; mais cette disposition n'existe pas sur les bateaux de la Cie Valéry. Ces cabines sont faciles à aérer, assez fraîches, les seules habitables avec l'ardeur du soleil.

Cette après-midi, nous sommes allés visiter notre navire. C'est un des plus grands de la compagnie : quinze cents tonneaux. A peine avons-nous trouvé quelques matelots sur le pont ; c'était un vrai désert. Je ne sais pourquoi, ce soir, je l'aime. A chaque instant je me suis surpris allant sur le balcon le contempler.

Comme la nuit va me paraître longue ! Je suis seul à écrire sur la table du salon, pendant que mes dames sont occupées à confectionner leurs malles. Je passe en revue tous les objets qui garnissent l'appartement. C'est la première fois aujourd'hui que je les remarque ; il me semble qu'ils ont quelque chose à me dire. Je suis content de partir, et pourtant je regrette ce petit coin de la terre, où pendant trois mois j'ai vécu avec bien des émotions, mais je peux dire, heureux !

Depuis cinq jours, je suis tourmenté à chaque instant par d'atroces névralgies errantes. Elles

ne sont pas franchement intermittentes; aussi est-ce bien inutilement que j'ai pris du sulfate de quinine. Sans ces affreuses douleurs comme je serais donc gai et content ! La morphine me soulage pour quelques heures. Je ne peux pas non plus en abuser, ni me cribler de piqûres. La vue des côtes de France me guérira.

C'était aujourd'hui le jour des adieux !

M. et Mme Rocheblave nous ont fait mille tendresses; ils prétendent que nous reviendrons au mois d'octobre. Nous pleurions en disant adieu à Mme Gros, si bonne, si aimable, si sympathique, qu'on ne peut se détacher d'elle. Nous disions au revoir à Mme Lasallas, aussi bonne par le cœur qu'excellente artiste. Nous sommes sûrs de nous retrouver dans quelques mois au Mont-Dore, où elle accompagne son mari; nous reverrons là aussi probablement M. Lépine et toute sa famille; M. Desvignes et sa charmante fille sont venus jusqu'à ce qu'ils nous aient rencontrés. Partout on nous témoigne mille regrets, partout on nous exprime le désir que nous revenions l'hiver prochain.

Nous n'avons pourtant rien fait pour que tous soient si aimables ! Nous avons été pour eux une

cause d'embarras et de gêne ! Dieu les a favorisés de ses dons ; toutes leurs qualités sont des vertus. Soyez heureux pour le bien que vous nous avez fait ; c'est avec de l'amour et de la reconnaissance que le pauvre malade cherche à vous payer.

20 avril, midi.

Notre propriétaire, Mlle Gautier, est venue faire son inventaire et nous dire adieu. La bonne demoiselle crie parfois bien haut, est toujours ébouriffée ; aujourd'hui sa voix m'a paru douce, sa chevelure brillante et bien rangée. Elle nous engage tant à revenir ! elle nous trouvera et nous meublera un bel appartement, où le temps aura des ailes, où nous ne penserons plus à la France, etc.

L'inventaire est fini ; nous n'avons rien cassé ni perdu.

Je finis mes dernières notes avant de partir. Je veux encore parcourir tout Alger. Une voiture m'attend à la porte ; pendant deux heures, je veux visiter tous les lieux qui me sont devenus bien chers, jeter un dernier coup d'œil à cette étrange civilisation qui m'a tant surpris et ravi !

Ce n'est pas malade que je voudrais revenir ici. J'y reviendrai plein de santé, pour remercier ce beau climat de tout le bien-être dont je jouis.

21 avril, à bord du *Saïd*.

La mer est dure, presque tout le monde est malade. Nous arriverons de bonne heure demain à Marseille, car le vent à l'est a permis de déployer toutes les voiles; nous filons quinze nœuds à l'heure, me dit le capitaine.

Hier, Gros, Lassallas, Bruch, Alling, sont venus me conduire jusqu'au port. Je ne pouvais les quitter. Alling est monté avec nous à bord. Comme son cœur battait du désir de revoir la France, qui est autant sa patrie que l'Amérique! Alger lui a rendu la santé; il l'aime et y reste.

A six heures précises, l'immense steamer gémit; il dépasse lentement la jetée. Le fond du ciel est rouge à l'occident; la blanche ville semble s'appuyer sur les derniers feux du soleil. Nos yeux ne quittent pas la cité bien-aimée. Mais le monstre a rugi et pris son essor. Au revoir, au revoir!

Décembre 1875.

Je vis à la campagne, en vrai philosophe. Très-près de la ville, tous les matins je fais mon service d'hôpital, et avec quel bonheur! L'après-midi, les soins d'une serre prennent tout mon temps. J'aurai bientôt des primeurs, que je donnerai à des convalescents, aux pauvres phthisiques moins heureux que moi.

C'est que je suis en France, et non à Alger! Ici, la glace et les frimas; là-bas, la mer bleue et le soleil du printemps! Pourtant je me plais ici.

Le climat d'Alger m'a donné la santé; les eaux du Mont-Dore l'ont fortifiée. Mes maîtres m'ont engagé à vivre cet hiver chez moi, quitte, au moindre soupçon, à retourner dans la blanche ville des Maures.

Peut-être un jour dirai-je les vertus des eaux du Mont-Dore, et chanterai-je la puissance de la nymphe d'Auvergne. Si mes récits ont pu plaire, j'essayerai de servir de guide dans la montagne, et d'aider les savants médecins de la station à

donner la santé aux malheureux que la phthisie veut emporter.

Je la connais maintenant la terrible maladie ! Quoique terrassée je la sens encore. Pourvu que je puisse la tenir sous mes pieds de nombreuses années !

FIN.

TABLE.

Chapitres.		Pages.
	Avis au Lecteur	I
I.	La traversée de Marseille à Alger. — Le mal de mer. — Les hémoptysies	1
II.	Arrivée à Alger. — La recherche d'un logement. — Mésaventures d'un arrivant	15
III.	Topographie médicale de la ville d'Alger. — Notre installation	25
IV.	Considérations médicales. — Mon histoire. — Du choix d'un médecin. — Les honoraires du médecin.	36
V.	L'hygiène du logement. — La nourriture et les restaurants à Alger. — Plus d'huile de foie de morue.	50
VI.	Promenades aux environs d'Alger. — Le frais vallon. — Birmandreis. — L'hôpital. — L'enchifrènement pulmonaire et la morphine	67
VII.	Variations dans la température. — Le vin de Champagne. — La bibliothèque	87
VIII.	L'hôpital du Dey. — Le carnaval. — Les angoisses et les terreurs du malade	99

Chapitres. Pages.

IX. Hussein-Dey. — Les jardins de l'hôpital du Dey. — Saint-Eugène. — Le *Corricolo*. 112

X. La darse. — Les pêcheurs d'Alger. — *Il padre* Mazzini. — Le sirocco 124

XI. Les atmosphères maritimes. — De leur utilité dans le traitement de la phthisie. — Un hiver passé sur mer entre Bone et Alger 137

XII. Le cimetière des musulmans. — Le tombeau de Sidi-Mohammed Abd-er-Rhaman bou Kobrin. 155

XIII. La pointe Pescade. — Une attaque de rhumatisme. — De l'arthritisme dans la phthisie pulmonaire. 164

XIV. La bibliothèque de l'École de médecine. — M. Durando. — Les excursions d'histoire naturelle. — La mort de deux compatriotes 175

XV. Quelques jours de malaise. — De l'emploi du sulfate de quinine dans la phthisie des arthritiques 181

XVI. La Trappe de Staouéli. — De l'établissement d'une maison de santé pour les prêtres phthisiques à Staouéli. 187

XVII. Bouffarik 208

XVIII. Mon état actuel. — Le médecin doit dire la vérité au phthisique 213

XIX. De l'état de faiblesse ressenti par les phthisiques. — *Le d'Estrées*. — Les yachts anglais. 220

XX. Les imprudences d'un phthisique. — Notre-Dame d'Afrique. — Le vendredi saint 227

XXI. Les livres parlant d'Alger. — Le cercle. — Les théâtres. — Les Aïssaouas 234

Chapitres. Pages.

XXII. La poste.— Les journaux d'Alger. —Mes projets. 242

XXIII. Le jour de Pâques. — Des crachats pneumoniques chez les phthisiques. 249

XXIV. Naufrage du *Sturm-Finch*. — Distractions que les dames trouvent à Alger. — Ouvroirs de Mme Prague et de Mme Luce. — Fouitmah . . 254

XXV. La misère à Alger. — Les juifs. — La nostalgie . 264

XXVI. Mustapha-Rayato. — Hamdan-ben-Marabet . . . 273

XXVII. Les édifices religieux d'Alger. — La prière. . . . 285

XXVIII. Les sacrifices nègres sur le bord de la mer. —La fête du Mouloud. 295

XXIX. Visite au marabout arabe 308

XXX. De la tumeur blanche du poumon et de la phthisie articulaire 327

XXXI. De la valeur médicale des climats chauds pendant l'hiver. — Comment faire le choix d'un climat convenable 339

XXXII. Pau 353

XXXIII. Dax 395

XXXIV. Alger 465

XXXV. Le départ 493

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7. — [1568]

2645-469